II-ème année, N-os 4-6. Avril-juin 1925.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale“)

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA,

Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France.



— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.



— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
5, Rue Danton.

www.dacoromanica.ro

DIRECTEUR :

N. IORGA

BUCAREST, 8, ŞOSEAUA BONAPARTE

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

C. MARINESCU

Professeur à l'Université de Cluj.

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte

www.dacoromanica.ro

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

II-E ANNÉE. N-OS 4-6. AVRIL-JUIN 1925.

L'expédition de Louis I-er de Hongrie contre le prince de Valachie Radu I-er Basarab en 1377.

L'église de Maria Zell, en Styrie, possède un certain nombre de pièces d'orfévrerie qui lui furent remises par Louis I-er d'Anjou, roi de Hongrie, à la suite d'une promesse faite à la Vierge pendant une campagne contre les Turcs. Un bas-relief, qui semble plus ancien que l'inscription du portail de cette église, rappelle le même événement [1]; les objets sont d'une facture assez semblable à ceux donnés par le même roi à la chapelle hongroise d'Aix-la-Chapelle et à l'église de Hohenfurt en Bohème. On y distingue plus particulièrement une Madone, avec les emblèmes héraldiques, où l'on reconnaît aisément les armes de Hongrie et l'aigle de Pologne, ce qui faisait supposer à l'historien autrichien Steinherz que la donation devait avoir été faite après 1370 [2]; on sait en effet que ce fut à cette date que Louis I-er de Hongrie devint aussi roi de Pologne, en réunisant à l'ombre de ses fleurs de lys les armoires des deux grandes monarchies catholiques de l'Europe Orientale.

On a beaucoup discuté au sujet de l'expédition qui donna lieu au voeu et à la donation du roi Louis. L'opinion que le roi et les troupes hongroises ont pu combattre à Tschrnomen sur la Maritza, en 1371, aux côtés des Serbes du roi Voucachine, contre les Turcs de Lala-Chahin et de Hadschi-Ilbeki, semble avoir été abandonnée [3]. Selon M. Gibbons [4], qui suit en ceci les sources otto-

[1] Kupelwieser, *Die Kämpfe Ungarns mit den Osmanen bis zur Schlacht von Mohács*, Vienne-Leipzig 1895, p. 5.

[2] *König Ludwig I. von Ungarn und seine Weihgeschenke für Maria Zell*, dans les *Mittheilungen des hist. Vereins für Steiermark*, XXXV (1887), p. 101.

[3] Kupelwieser, loc. cit.

[4] *The fondation of the Ottoman Empire*, Oxford 1916, pp. 123-124.

www.dacoromanica.ro

manes et Hammer [1], il s'agirait d'un combat qui aurait eu lieu en 1363; la première coalition européenne contre les Turcs aurait amené le roi de Hongrie avec des contingents valaques et bosniaques sur la Maritza, Hadschi-Ilbeki, surprenant les vingt mille hommes de l'armée chrétienne, leur aurait infligé un désastre analogue à celui qui allait transformer plus tard le nom du champ de bataille de Tschrnomen en Sirf-Sindougui, „la déroute des Serbes". Mais rien n'est moins sûr que cette expédition hypothétique. Il est vrai qu'un diplôme de 1372 du Voévode de Valachie Vlaicu mentionne les exploits que Ladislas de Doboka, son parent, avait accomplis dans une expédition contre les „Turcs infidèles" et l'empereur de Trnovo (Bulgarie) [2]; il semble y avoir déployé des prodiges de valeur au service du Voévode valaque et de son suzerain, le roi de Hongrie. Mais Huber dit très justement qu'il s'agit là d'une expédition **valaque** [3], et M. Minea l'identifie fort ingénieusement avec le premier passage du Danube par les Turcs, que mentionne l'ouvrage plus récent d'Orbini [4], et auquel aurait pris pa t Chichmane, le Tzar de Trnovo protégé par les Ottomans [5]. La chevauchée de Ladislas de Doboka n'a rien à voir avec l'offrande du roi à Maria Zell, qui semble vouloir rappeler un danger personnel auquel Louis n'avait pu échapper qu'à grand peine.

Ne s'agirait-il pas tout simplement de l'expédition du roi de Hongrie contre Vidine, en 1365, et la tradition monastique de Maria Zell n'a-t-elle pas confondu les Bulgares schismatiques avec les Turcs infidèles?

Quelques-uns l'ont cru [6]. Il existe cependant un récit d'une expédition de Louis I-er contre les Turcs; c'est la chronique de Johann Mannesdorfer (ou Monestorffer) **de Vienna, artium doctor**

---

[1] Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Pesth 1834, p. 150.
[2] Hurmuzaki-Densusianu, *Doc.*, I [2], pp. 190-200.
[3] A. Huber, *Ludwig I. von Ungarn und die ungarischen Vasallenländer*, dans l' *Archiv für österreichische Geschichte*, LXVI (1885), pp. 39-43.
[4] *Il regno degli Slavi*, Pesaro 1601, apud I. Minea, *Urmaşii lui Vladislav I şi politica orientală a Ungariei*, Bucarest 1916 (extrait des *Convorbiri Literare*, L), p. 5.
[5] Slatarski, *Geschichte der Bulgaren*, Leipzig 1917, I, p. 176.
[6] Kupelwieser, ouvr. cité.

www.dacoromanica.ro

jurisque pontificii licentiatus[1]. Mais la date très tardive à laquelle elle a été écrite (en 1487), à plus d'un siècle de distance de la mort de Louis d'Anjou, lui enlève beaucoup de son autorité[2]. Cependant, tel qu'il est, le texte vaut la peine d'être cité: **„Postquam saevissima illa Turcorum gens ex Asia Traciaque per Elespontum traitiens Pannoniam Misiamque superiorem et inferiorem quas Walachias nunc vocamus devastare, impugnare suaeque ditioni atque religioni subicere moliretur, Ludovicus Hungarorum rex invictissimus atque christianissimus huic genti cum viginti mille equitum peditumque occurrens, cumque multitudinem hostium perspexisset, erant enim octuaginta millia, territus, salutem fuga querere decreverat**[3]." C'est à ce moment que, la Vierge de Zell l'ayant favorisé de son apparition pendant la nuit, le roi put rassembler ses troupes et remporter une victoire éclatante. Ce fut pour montrer sa reconnaissance qu'il fit don à l'église de Zell d'une statuette de la Vierge, de reliques, d'un calice et de divers objets ornés de ses armes. Or, ces événements se passaient, **„sub David abbate monasterii antedicti et Karolo Cesare Augusto"**[4]; ces deux indications nous permettent de fixer à peu près la date à laquelle aurait eu lieu la bataille. L'abbé David de Maria Zell fut en charge de 1367 à 1387; on sait que l'empereur Charles IV mourut le 23 novembre 1378. C'est donc entre 1376 et 1378 qu'il convient de chercher la date à laquelle aurait eu lieu cette expédition[5]; Huber s'étonne de ne la voir mentionnée ni dans les lettres des Papes, ni dans la biographie de Jean de Küküllö, ni dans aucune chronique occidentale et en conclut qu'elle n'a existé que dans l'imagination des moines de Maria Zell et de Mannesdorfer[6].

Cependant Steinherz a retrouvé dans la chronique italienne d'Andrea Gataro la mention d'une lettre de Louis de Hongrie à

[1] Huber, *ibid.*

[2] Steinherz, ouvr. cité, d'après Pangerl, *Uber Johann Mannesdorfer, Chronisten des Klosters St. Lambrecht,* dans les „Beiträge zur Kunde steirmärkischer Geschichtsquellen", I, pp. 102-111.

[3] Apud Steinherz, p. 98.

[4] *Ibid.*, p. 103.

[5] Ouvr. cité, *ibid.*

[6] Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores,* XVII, p. 231.

www.dacoromanica.ro

François de Carrare, seigneur de Padoue, écrite au mois de septembre 1377, pour lui annoncer une grande victoire qu'il venait de remporter sur **„Radome Turco e re di Bulgheria"**. Les infidèles étaient trois fois plus nombreux que les chrétiens, les pertes furent très lourdes, mais tout le pays de l'ennemi avait été soumis. Une continuation de la chronique de Padoue[1] vient confirmer cette nouvelle: **„1377 die VII del mese di Zugno. El serenissimo principe Lodovigo, re di Hungaria, combatté con Rodano, principe de Bulgari infedele, in la qual pugna fo quaranta milia combattenti per parte e la fin el ditto re have vittoria de ditti infedeli. E de la ditta vittoria el scrisse una lettera al magnifico messer Francesco, segnore di Pave, come a so carissimo amigo"** [2]. En examinant l'itinéraire de Louis I-er de Hongrie, Steinherz le retrouve le 5 juillet 1377 à Visegrad et le 14 août 1377 à Cluj, en Transylvanie [3]. C'est donc à la fin de juillet et dans la première quinzaine d'août qu'aurait eu lieu l'expédition „en Bulgarie". En 1376 Louis avait nommé un Ban de Severin; en novembre 1377 il songeait à une conquête de la Valachie. Enfin „Radome Turco e re di Bulgheria" ne pourrait être que le Tzar bulgare Sratschimir, qui était, d'après lui, l'allié et le client des Turcs[4]. Il est notoire que les noms étrangers subissent chez les chroniqueurs italiens des déformations considérables. C'est donc à cette victoire sur un vassal ottoman que se rapportent à la fois l'offrande de Maria Zell et le récit de Mannesdorfer, dont l'autorité se trouverait ainsi rétablie [4].

II.

Mais la **„Cronaca Carrarese"** des frères Galeazzo et Bartolomeo Gatari a été republiée depuis l'article de Steinherz dans la nouvelle série des **„Rerum Italicarum Scriptores"** [5]. Le nouveau

---

[1] *Additamentum II ad chron. Cortus., ibid.*, XII, p. 984.

[2] Cette lettre est mentionnée par le P. Bunea, *Incercere de Istoria Românilor până la 1382*, Bucarest 19.2. p. 224, d'après Pór et Schönherr, *Az Anjou-Ház és Orökösei*, p. 276 et par M. J. Minea, ouvr. cité, p. 5 d'après Germanus Gy., *A törökök elsö föllépése az Al Dunán*, dans les *Századok*, XLIV (1910) p. 41 (dans ce dernier article il faut lire Carrara pour Cassara). Mais ni l'un ni l'autre n'avaient pu voir le texte.

[3] Steinherz, *ibid.*, p. 104.

[4] *Ibid.*, p. 106. Cf., pour Sratschimir, Slatarski, ouvr. cité, p. 176. Il aurait d'abord reconnu la suzeraineté hongroise.

[5] Voy. le texte que nous reproduisons en appendice.

www.dacoromanica.ro

texte est beaucoup plus complet, et s'appuie sur un manuscrit bien meilleur que celui qu'avait publié jadis Muratori. De nouveaux détails apparaissent: la bataille entre Louis de Hongrie et „**Radano prinzipe din Bulgaria infedelle**" semble avoir eu lieu **en Hongrie**, ou tout au moins aux confins de ce pays. La seigneurie de Venise, l'éternelle complice des mécréants, aurait fourni 10.000 armures complètes aux „infidèles" en leur donnant le moyen d'équiper 10.000 cavaliers armés de pied en cap; ces gens bardés de fer auraient presque enfoncé le centre de l'armée hongroise et le roi lui-même se serait trouvé en grand danger. Mais, avec l'aïde de Dieu, les ennemis finirent par être repoussés avec des pertes considérables, et le roi écrivit aussitôt à son ami messire Francesco de Carrare pour lui faire part d'une victoire aussi importante. La letttre suit: elle est datée de Bude, „le 29 septembre 1377, XV-e indication"[1]. On s'attendrait à y trouver de nouveaux détails, mais à ce point de vue son contenu est bien décevant. Il n'y est question que d'une campagne du roi en Lithuanie contre Grégoire „**de Belssa**", de la capture du fils de Kieinstut, duc des Lithuaniens, de l'acte de foi et hommage d'Alexandre et de Boris, „**duces Podolie**". Aucune mention de la guerre avec le „prince de Bulgarie"; tout porte à croire que le copiste, en intercalant le document dans sa chronique, s'est trompé de lettre et en a inséré une autre qui semble se rapporter à des événements plus anciens[2].

On peut se demander si ce nouveau texte n'apporte pas quand même quelques éléments nouveaux à la solution du problème. L'identification de „Radano" avec Sratschimir paraissait bien contestable, quelle que fût la déformation que les noms balcaniques pouvaient subir dans une chronique italienne. D'autre part, l'intervalle de cinq semaines entre le séjour du roi à Visegrad et celui du même personnage à Cluj semble bien court pour une expédition au delà des frontières du royaume; du reste, la nouvelle version de la chronique des Gatari précise que la bataille eut lieu „**nele parti d'Ongaria**", Ne s'agit-il pas alors de **Radu**, prince

[1] *Cronaca Carrarese*, éd. *Rerum Italicarum Scriptores*, XVII, I (fasc. 82). Città di Castello 1910, p. 145.

[2] Cf. Huber, ouvr. cité, pp. 15- 6. Des recherches dans les Archives de Padoue s'imposent; peut-être y aurait-il moyen de retrouver la vraie lettre de Hongrie.

www.dacoromanica.ro

de Valachie, dont le nom se rapproche bien davantage de **„Radome“** ou „Radano” que Sracimir?

L’histoire des relations entre le Hongrie et la Valachie présente pour cette époque des lacunes considérables. On n’est même pas d’accord sur la succession des princes de ce pays, car on estimait généralement que Radu avait succédé à son frère Vlaicu après 1380, sans que l’on pût préciser la date exacte de son avènement [1]. De son règne aucun document n’a été conservé; la chronologie fort défectueuse des chroniques valaques et les mentions assez confuses des obituaires laissent entrevoir un prince très dévot, restaurateur d’églises et bâtisseur de couvents, vénéré par la tradition monastique de Tismana et protecteur du culte orthodoxe. Cette tradition, reprise et amplifiée aux XVII-e siècle par les lettrés de l’époque [2], le confond avec la Prince Noir, Negru-Vodă, l’ancêtre mythique de la dynastie, qui aurait tiré du néant à la fin du XIII-e siècle l’État valaque en descendant des montagnes de Transylvanie vers la plaine du Danube [3]. Il y a dans la formation de cette légende un procédé assez analogue à celui qui introduit dans les annales de la confédération helvétique, à la fin du XV-e et au XVIII-e siècle, l’épisode désormais classique de Guillaume Tell et du bailli Gessler [4]. Mais il n’y a pas seulement une simplification anecdotique du passé; on assiste à la substitution d’un souverain plus récent à tous ses ancêtres, qui viennent faire honneur à leur descendant de tous leurs faits et gestes; „partout, Radu absorbe et efface les exploits, les mérites et jusqu’au nom de ses prédécesseurs.” [5]. Fort heureusement, des trésors monétaires découverts en Olténie et en Serbie nous ont conservé un assez grand nombre de mon-

---

[1] Onciul, *Originile Principatelor Romîne*, admet l’année 1374; le P. Bunea, ouvr. cité, p. 224, croit que Radu a succédé à son frère en 1382. C. Kogălniceanu, *Biserica Sf. Nicolae Domnesc*, dans les *Convorbiri Literare*, LXI (1924), p. 766, croit que Radu n’a régné qu’un an (1383-4)!

[2] Cf. A. Lăpedatu, *Cum s’a alcătuit tradiția națională despre originile Țerii Romăneşti*, dans l’*Anuarul Instit. de Istorie Națională al Univ. din Cluj*, II (1923), p. 305.

[3] Onciul, ouvr. cité, pp. 61-65.

[4] Cf. Gebhardt, *Handbuch der deutschen Geschichte*, 1922, I, pp. 596-597.

[5] H. Grégoire, *Impressions de Roumanie*, dans la revue *le Flambeau*, 7-e année 1924), p. 255.

www.dacoromanica.ro

naies d'argent de Radu Basarab et ramènent ainsi ce personnage légendaire à la réalité historique [1]. Mais, si l'existence même de ce prince trop favorisé par la légende a pu être contestée, il est d'autant plus difficile de déterminer la nature des relations de la Valachie avec le royaume de St. Étienne à cette époque; toutefois quelques documents hongrois nous permettent de suivre la politique de Louis d'Anjou sur ces confins extrêmes du Sud-Est de la monarchie.

Après l'échec de l'expédition „punitive" de 1369 et le rétablissement des relations amicales avec Vlaicu de Valachie, le roi de Hongrie continue à se méfier d'un voisin aussi remuant et hardi. Le Voévode a beau jurer en 1372 par les saints patrons de la Hongrie et mentionner Louis dans ses diplômes, le roi n'en fait pas moins bâtir des forteresses à l'entrée de tous les défilés de la frontière. Depuis 1370 on élève les châteaux de Landskrone et de Törzburg, où des hommes d'armes et des arbalétriers anglais viennent tenir garnison [2]. En 1373 c'est Orşova que l'on fortifie en vue d'une attaque imminente [3]; le 15 mai de cette même année, le Pape Grégoire XI recommande au clergé de Hongrie de veiller à ce que l'on ne vende pas des armes aux Turcs et aux Valaques [4]. Il semblerait en effet que l'on puisse parler d'une alliance turco-valaque, qui se serait manifestée par l'occupation de Nicopolis, sur l'autre rive du Danube, par les Valaques alliés des Ottomans [5]. Le blocus commercial complète les mesures d'ordre militaire: le 13 décembre 1369 on avait interdit aux marchands saxons de Braşov de vendre des pièces de drap en Valachie [6]; le 16 mars 1373 on arrête à Orşova l'importation du sel valaque. Enfin, en 1376,

[1] C. Moisil, *Monetele lui Radu I Basarab*, dans le *Bulet. Comis. Monum. Istorice*, X-XVI (1923), p. 122 et suiv.

[2] Cf. la chronique de J. de Küküllö, dans Schwandtner, *Scriptores Rerum Huugaricarum*, Vienne 1746, I, p. 193.

[3] L. Thallóczy, *Nágy Lajos és á bulgár Banság*, dans les *Századok*, XXXIV, 1900, pp. 610-611.

[4] Hurmuzaki-Densusianu, *Doc.*, I [2], p. 207.

[5] Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Gotha 1908, I, p. 250; Minea, ouvr. cité, p. 11. V. le document dans Thallóczy, ouvr. cité, p. 614: *ex parte Laykonis voyvode et Turkorum quos dicunt esse confederatos.*

[6] Cf. Şt. Meteş, *Relaţiile comerciale ale Ţerii-Româneşti până în secolul al XVIII-lea*, Sighişoara 1921, p. 46.

www.dacoromanica.ro

le roi nomme un Ban hongrois à Severin, ville qui avait été concédée en fief au prince de Valachie[1]; cela équivalait à une déclaration de guerre. Faute de documents précis, on se demandait s'il y avait eu vraiment une expédition; la chronique italienne vient combler cette lacune. Il y a eu probablement dans l'été de 1377 une tentative du roi de Hongrie pour installer le Ban qu'il avait nommé. Cette campagne, qui n'a pas pu le mener bien loin des montagnes transylvaines, a dû sans doute avoir comme théâtre d'opérations la région même de Severin.

D'ailleurs un document de 1377 de la famille Szirmay, conservé au Musée National de Budapest, mentionne un certain **Godon**[2], dans lequel M. Iorga a vu Radou. Il y voyait une preuve de l'avènement de Radu à cette date[3]; là aussi la chronique des Gatari vient confirmer cette supposition. Les spécialistes décideront si le titre de prince de Bulgarie est dû à une simple confusion du chroniqueur italien ou bien s'il y a là une allusion à dees possessions du Voévode de Valachie sur la rive droite du Danube à Vidine par exemple[4].

La bataille s'est-elle déroulée exactement comme nous la présente la chronique des Gatari? Il est difficile de contrôler ce récit. En faisant abstraction du nombre visiblement exagéré des combattants et des armures, on peut remarquer que les monnaies de Radu Basarab le représentent parfois — cas unique dans la numismatique roumaine — armé de pied en cap et portant le „harnois plain" occidental[5]. Il est possible que le roi de Hongrie soit resté maître du champ de bataille; il n'est pas exclu que sa lettre à François de Carrare ne soit qu'un „communiqué" destiné à masquer un échec. Mathias Corvin ne devait-il pas an-

---

[1] Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, Gotha 1905, I, p. 274.

[2] Karacsòny, *Az Oláhorszag (Havasélyi) Vajdák Családfája*, dans les *Szdzadok*, LXIV (1910), p. 181. La généalogie (p. 178) considère Godon comme le frère de Radu.

[3] *Revista Istorică*, VI (1920), p. 179.

[4] C'est l'opinion de M. Minea, auquel nous avons communiqué les résultats de nos recherches et qui nous a rappellé l'inscription découverte en 1 22 à Curtea-de-Argeş par M. Drăghiceanu. Pour la présence d'un Métropolite de Vidine en Valachie, en 1373, voy C. Marinescu, *Infiinţarea Mitropoliilor în Ţara-Românească şi în Moldova*, dans les *An. Ac. Rom., sectios d'hist.*, III-e série, II, p. 252.

[5] Moisil, ouvr. cité, p. 127.

www.dacoromanica.ro

noncer environ un siècle plus tard une grande victoire magyare à ses amis de Raguse, alors qu'il avait subi en Moldavie une défaite retentissante[1]?. En tout cas, la victoire de Louis d'Anjou n'eut pas de lendemain. Après 1376 il n'est plus fait mention d'un Ban hongrois de Severin jusqu'en 1387[2]. En octobre 1377, le roi mentionne dans un document un certain maître Pierre, tué dans une expédition contre les Valaques, mais sans préciser laquelle[3]. Le 19 novembre il octroie généreusement des privilèges à ses fidèles Saxons de Braşov, **en vue d'une conquête possible de la Valachie**[4]. Le 14 mars 1382, à la veille de sa mort, il interdisait encore aux gens de Sibiiu de transporter des marchandises en Valachie[5]. Ce ne sont guère les suites d'une victoire. Ce qui est certain c'est que la date de 1377 que les historiens adoptent géneralement pour marquer l'abandon de la suzeraineté hongroise par la Valachie[6] désigne non seulement une rupture des relations féodales, mais aussi une guerre effective entre le roi de Hongrie et son voisin „transalpin". Elle met davantage en lumière le rôle de ce Radu trop glorifié par la légende et oublié par l'histoire; elle ajoute au pieux fondateur de monastères le vaillant guerrier qui sut tenir tête à l'un des plus puissants monarques de son temps. Et la coïncidence est curieuse, qui fixe dans la chronologie de l'histoire nationale, exactement cinq siècles avant la guerre d'indépendance de la Roumanie contre les Turcs, la guerre d'indépendance de la Valachie contre le royaume apostolique de Hongrie.

G. I. Brătianu.

APPENDICE.

I. La „Cronaca Carrarese".

„MCCCLXXVII. Fu adunque nele parte d'Ongaria una grandenisima bataglia tra la santa maghiestà del re Lodovigo e Ra-

[1] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, Bucarest 1900, p. 131, en note.

[2] Minea, *ibid.*

[3] Hurmuzaki—Densusianu, *Doc.*, I,[2] p. 248.

[4] *Ibid.*, pp. 242-243: *„medio autem tempore quo ipsa Terra Transalpina ad manus nestras deveniet"*.

[5] Meteş, *ibid.*

[6] Huber, ouvr. cité, et *Geschichte Osterreichs*, Gotha 1885, II, p. 233; Iorga, *Gesch. des Rum. Volkes, ibid.;* Minea, *ibid.*

www.dacoromanica.ro

dano prinzipo di Bulgaria infedelle; cioè che da una parte e da l'altra fu quaranta milia persone per parte e fugli una grande uccisione de infedelli e christiani, ma più de'nfedelli, e fu quasi per eser el re quasi rotto da infedelli: e la caxione fu perchè la Signoria donô agli infedeli Xm. armadure da cavallo, i quali Xm. armati cargô sovra la persona del re Lodovigo e quaxi fu per eser prexo: ma l'auxillio di Dio sopravenne, e de forteza e vitoria al re Lodovigo, per muodo che tu'gli'nfedelli fu rotti e grande quantità morti e prexi; dela quale vitoria il rè d'Ongaria ne scrisse al signore di Padoa, perché l'era cierto che d'ogni sua vitoria ne saria gaudioxo..."

Rerum Italicarum Scriptores, éd. Carducci et Fiorini, Città di Castello, 1910 (fasc. 82), XVII, p. 145

II. La succession des premiers princes de Valachie.

Basarab le Grand † 1352[1].
Nicolas Alexandre † 1364.
Vlaicu 1364-1376?
Radu à partir de 1377.

Un émissaire valaque à Paris en 1857.

Le traité de Paris, du 30 mars 1856, n'avait pas tranché la question de l'union des Principautés roumaines. Il avait été décidé seulement que des assemblées, spéciales, dites divans ad-hoc, seraient convoquées, pour exprimer les voeux des populations; si elles se prononçaient pour l'union, une nouvelle conférence européennee devait statuer à ce sujet.

L'encre des signatures apposées au traité n'avait pas séché, que par une volte-face subite de sa politique étrangère, dictée par la défiance des intentions de la Russie, la Grande Bretagne se rangea du côté des Puissances hostiles à l'union, la Turquie

[1] La date du grafite de St. Nicolas de Curtea-de-Argeş est certainement confirmée par d'autres sources; le prof. Kulakovskii, de l'Université de Kiev, dans son étude sur l'évêché de Vicina *(Vizantiskii Vremennik,* IV, 1897, p. 317, en russe), indique pour le règne de Nicolas Alexandre: 1352-1366. Cette dernière date est évidement erronnée, car nous avons l'inscription de la pierre tombale de Câmpulung; mais il serait curieux de savoir où il a pu trouver celle de l'avènement.

www.dacoromanica.ro

et l'Autriche[1]. Dès lors il devenait peu probable que l'union puisse être réalisée, sans l'accord des deux grandes Puissances qui avaient dirigé la guerre de Crimée et dicté le traité de Paris.

Les chances de réussite étaient encore diminuées par le lien indissoluble que les Roumains établissement entre l'union et une dynastie étrangère, augmentant par là les causes ou les prétextes de réserve et de défiance. Le 9 août 1856, le comte Walewski, ministre des Affaires Étrangères de France, croyait devoir attirer l'attention de son ambassadeur à Constantinople, Thouvenel, que la question du prince étranger „n'est pas implicitement ni nécessairement comprise dans celle de la réunion" et que rien ne l'indique „comme ayant été dans les prévisions des signataires de la paix"[2].

Il est donc explicable que les ci-devant princes, Michel Stourdza de Moldavie, Alexandre Ghica, Georges Bibesco, et Barbo Stirbey, de Valachie, ceux-là mêmes qui s'étaient montrés favorables à l'idée d'union sous un prince étranger, aient aussitôt repris les négociations pour rentrer au pouvoir ou même pour s'assurer le trône des Principautés-Unies.

L'un d'eux, Alexandre Ghica, fut nommé, en juillet 1856, caïmacam de Valachie, chargé de présider aux élections pour les divans ad-hoc.

Ses sentiments nationalistes étaient indiscutables. Il en avait donné des preuves pendant son hospodarat de 1834 à 1842 et avait dû même quitter le pouvoir parce qu'il ne s'était pas montré suffisamment complaisant aux désirs de la Russie protectrice. Depuis, il s'était montré favorable, tout comme ses successeurs Bibesco et Stirbey, à l'idée de réunion des Principautés.

Appelé maintenant à la caïmacamie, deux sentiments le dominaient.

C'était d'abord la rancune contre les frères Bibesco et Stirbey. Ils avaient été l'âme de l'opposition qui avait fini par provoquer sa chute en 1842. Ghica avait vécu depuis retiré à l'étranger et s'était souvent plaint des atteintes que ses successeurs avaient

---

[1] Voy. *Actes et doc. relatifs à l'histoire de la régénération de la Roumanie*, Bucarest, 1889, III, pp. 789-790.

[2] *Ibid.*, p. 751.

www.dacoromanica.ro

porté à ses intérêts particuliers dans le pays et à ceux de sa famille.

L'autre sentiment, c'était la perspective de redevenir prince de Valachie, peut-être même des deux Principautés. Neuvième prince régnant de sa famille, il y croyait avoir plus de droits et de titres que les frères Bibesco et Stirbey, qu'il considérait comme des hommes nouveaux.

Alexandre Ghica s'entoura donc, au début de son gouvernement provisoire, des ennemis de ses prédécesseurs, sans égard à leurs sentiments par rapport à la question essentielle du moment, celle de l'union.

C'est ainsi qu'il confia le portefeuille des finances à Constantin Al. Soutzo, dit Soutzaki. Ce fils de grand drogman et petit-fils de prince régnant, était resté un Phanariote; ses parents ne s'étaient pas fixés en Valachie; sa politique était plutôt guidée par des considérations personnelles que par le souci des intérêts du pays. Il était hostile à l'union. Néanmoins, Ghica fit appel à ses services. Soutzo avait l'avantage d'être un ennemi de Stirbey, pendant le règne duquel il avait même quitté le pays[1]. Puis, il était marié à une Ghica, petite-fille de l'un des frères du caïmacam, et celui-ci était très sensible, trop même, aux liens de parenté. Enfin, ce „sourd bossu"[2] avait „du moins de l'intelligence", reconnue même par ses ennemis[3].

Comme ministre des finances, Soutzo devait soumettre à une révision la gestion de l'ex-hospodar Ştirbey, ce qu'il s'empressa de faire, sans ménagements[4]. Par la finesse et l'habileté des Phanariotes de sa condition, il était indiqué pour des missions à l'étranger dans le double but d'intéresser les capitalistes à la construction de voies ferrées et à l'établissement d'institutions de crédit en Valachie, de solliciter les cabinets européens en faveur de la candidature d'Alexandre Ghica à la principauté de Valachie[5], ou peut-être même des deux Principautés.

---

[1] *Ibid.*, V, pp. 1018-1019 (rapport de Béclard, consul géneral de France à Bucarest, à Walewski, 27 août 185? .

[2] Expression du commissaire français, baron de Talleyrand-Périgord, dans un rapport à Walewski, 22 déc. 1857 ; *ibid*, V., pp. 836-838.

[3] Rapport de Béclard, 27 aout 1856; *ibid.*, pp. 1018-1019.

[4] *Ibid.*, III, pp. 701, 782, 965; V, pp. 836-838, 1018, 1077.

[5] Béclard à Walewski, 8 janvier 185? (*Actes et doc.*, V, p. 1078).

www.dacoromanica.ro

Au début de la caïmacamie de Ghica, Soutzo était revenu de l'étranger convaincu que le gouvernement français était dans l'impossibilité d'imposer à l'Europe, sans l'agrément de la Grande Bretagne, l'union des Principautés. C'est dans les mêmes idées qu'il repartit, vers novembre 1856, chargé de mission par le prince Ghica [1].

De Vienne, il adressa à celui-ci la lettre suivante.

Au moment de mon départ.

Lundi, 24 n[ovembre], à Vienne [1856].

Monseigneur,

J'ai été reçu avec bienveillance, j'ai fini par emporter l'estime des hommes éminens qui veillent aux destinées de l'Autriche. Les conférences ne tarderont pas à s'ouvrir à Paris; j'espère vous y devenir aussi utile qu'à Vienne. Nous devons beaucoup au Baron d'Eder[2], aussi je le lui ai bien rendu ici. Il y a beaucoup d'inquiétudes en France. Dieu veuille que l'Europe reste tranquille; chacun doit apporter sa pierre pour l'édifice du maintien de l'ordre. Ne négligez point votre part dans ce travail; vous servirez l'Europe en servant les vrais intérêts de votre pays. Sir Seymour [3] m'a beaucoup aidé ici; c'est toujours le même homme sûr, aimable et prudent. Je regrette l'état d'anomalie du Ministère ottoman et surtout la retraite d'Aali-Pacha [4]. Je me suis dispensé de voir ici Callimachi [5].

---

[1] *Ibid.*, V, p. 1054.

[2] Consul général d'Autriche à Bucarest. Marié à une Roumaine, Elise, fille du boïar Alexandre Neculescu et de Marie Creţulescu.

[3] Sir George Hamilton Seymour, ambassadeur de Grande Bretagne à St. Pétersbourg, 1851-4, puis à Vienne, 1855-8.

[4] En novembre 1856, Réchid Pacha devient Grand-Vizir.

[5] Alexandre, ambassadeur de Turquie à Vienne, fils de l'ex-prince de Moldavie Charles Callimachi. — Les Grandes Puissances discutaient à ce moment sur l'évacuation, qui tardait, des Principautés roumaines, occupées par les troupes autrichiennes; *Actes et doc. relatifs à l'histoire de la régénération de la Roumanie*, III, pp. 928-929.

www.dacoromanica.ro

Davoud[1] m'a beaucoup parlé de Votre Altesse, mais il n'est pas franc.

Je vous réitère la prière du m'écrire tous les deux jours et de m'envoyer surtout des nouvelles. Vous ne doutez pas de mon dévouement; il sera ainsi inutile que je termine ma lettre avec les assurances de mon affection profonde et respectueuse.

Soutzo.

P. S. Les conditions des forêts et du 5⁰₀ ont été admises par Mr. de Rotchild. Quant à la garantie des cinq ans, il la juge impossible. Reste à voir à Paris, où Mr. de Hübner[2], auquel je suis particulièrement recommanndé par S. E. Mr. de Buol[3], m'aidera à trouver de meilleurès conditions[4].

Arrivé à Paris, Soutzo fut aidé dans sa double mission, économique et politique, par Eugène Poujade, ancien consul général de France à Bucarest, époux de la belle Marie Ghica, petite-fille d'un frère du caïmacam. Soutzo et Poujade étaient donc cousins de par leurs femmes. Celui-ci était complètement acquis à la cause de Ghica et tâchait de la servir de son mieux en France et en Angleterre, allant même à l'encontre des vues du gouvernement impérial.

Le 5 février 1857, pendant que Soutzo était à Paris, parut au Moniteur, journal officiel, une note qui portait que „le gouvernement impérial avait... dès le début nettement exprimé sa manière de voir sur cette importante question [de l'union]. Il n'a pas cessé de la professer et l'échange de communications qui a eu lieu dernièrement entre lui et les cabinets qui pensent différemment, à l'occasion des mesures à prendre à Constantinople pour la convocation des Divans [ad-hoc], n'a fait qu'affermir sa conviction. Il ne désespère pas de les voir prévaloir dans les conseils des Puissances...[5]."

Dès le lendemain, Poujade écrivait au caïmacam:

Paris, le 6 février 1857.
30, rue de Courcelles.

---

[1] G. A. Davoud, délégué de Turquie à la commision riveraine du Danube. Le premier protocole est du 29 nov. 1855 *(Chestiunea Dunării.* Publication du Ministère des Affaires Étrangères de Roumanie, 1883, p. 147).

[2] Joseph-Alexandre, baron de Hübner, ambassadeur d'Autriche à Paris.

[3] Charles-Ferdinand, comte de Buol-Schauenstein, ministre des Affaires Etrangères d'Autriche, 1852-9.

[4] La lettre se trouve dans ma collection d'actes de famille.

[5] *Actes et doc. relatifs à la régénération de la Roumanie*, III, p. 1112.— Cf. la note du conte Walewski á Thouvenel, 14 févr. 1857; *ibid.*, p. 1131.

www.dacoromanica.ro

Mon Prince,

J'ai conduit avant-hier Soutzo chez le correspondant du „Times", qui est un de mes anciens amis et qui a promis de faire insérer sous forme de lettre le mémoire en réponse au document publié par l'„Evening Mail"[1]. Ce correspondant s'est également proposé pour faire insérer toutes les pièces ou correspondances utiles à notre cause; il faut donc nous envoyer toutes sortes d'informations précises et exactes.

L'article publié hier dans le „Moniteur", en exprimant les vues et les voeux du gouvernements français touchant la réunion des Principautés, ne doit pas beaucoup préoccuper Votre Altesse après le récit que je vous ai fait de l'entretien qui a eu lieu entre le Comte Walewski et le marquis de Clanricarde[2]; tout dépendra sans doute de la persistance du cabinet anglais et du gouvernement autrichien.

Lord Lyndhurst[3] m'a écrit qu'il m'attendait à Londres et Layard[4] m'annonce que je ferai bien d'y être pour la fin de la semaine prochaine; outre les questions politiques, ma présence à Londres est nécessaire pour l'affaire de l'emprunt et pour celle du chemin de fer du Danube à l'Archipel[5], dans lequel je me trouve intéressé avec Layard. J'ai des lettres de Constantinople du 22 mois dernier; elles m'entretiennent des intrigues de Bibesco que mes amis pensent faire échouer. Je continue à être en correspondance suivie avec Ahmet Vafyk-effendi[6], et Réchid-Pacha[7]; j'envoie très souvent des nouvelles à la Princesse Marie.

---

[1] Ces articles ne me sont pas connus.

[2] Membre de la Chambre des lords, s'intéressant à la question des Principautés (voy. *Actes et doc.*, V. p. 461; IX, p. 15).

[3] Membre de la Chambre des lords, interpelle le 9 février le gouvernement au sujet de la note parue au Moniteur (*ibid.*, III, p. 1125).

[4] Austin-Henri Layard, assyriologue, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères dans le cabinet de lord Russel, 1852.

[5] Pour l'échec de projets de ce genre, voy. I. G. Pitzipios-bey, *Les réformes de l'Empire byzantin*, Paris, 1858, p. 192.

[6] Ancien ministre de Turquie en Perse, menait avec Réchid-Pacha campagne contre l'union et accusait, en avril 1856, le Grand-Vizir Aali-Pacha de faiblesse (*Actes et doc.*, III, p. 784).

[7] Grand-Vizir depuis novembre 1856.

www.dacoromanica.ro

et au prince Constantin[1]: Votre Altesse doit par conséquent être bien informée.

Agréez, mon Prince, la nouvelle expression de mon entier dévouement.

Eugène Poujade.

Sur l'enveloppe: A Son Altesse Sérénissime
le Prince Alexandre Ghika,
Bucarest.

Monsieur Hillel[2] est prié de vouloir bien remettre cette lettre en mains propres[3].

Deux jours après, nouvelle missive de Poujade à Ghica.

Paris, le 8 février 1857.

Mon Prince,

J'ai écrit tout récemment et longuement à Votre Altesse sous le couvert de Hillel; j'espère que ma lettre vous a été remise en mains propres et que vous en avez pris connaissance vous-même.

La note du „Moniteur" sur la réunion a produit une sensation d'autant plus grande qu'on ne sait pas que le ministre a dit qu'il serait cependant obligé de se soumettre à l'avis de l'Angleterre. Ce qui a surtout frappé les gens au courant des affaires, c'est que la publication de cette note coïncide avec la présence à Paris du jeune prince Nicolas de Nassau, qui est cousin de la Princesse Mathilde[4], parent de la famille impériale de Russie et de la reine des Pays-Bas, qui l'a fait recommander à l'Empereur par le ministre de France à la Haye. De plus, on affirme qu'il est fiancé à une fille du feu duc de Leuchtenberg[5] et de la Grande-Duchesse Marie; ce serait là un vassal bien préparé a être fidèle à la Porte.

---

[1] Ghica, beau-père de Poujade, fils de l'ex-prince Grégoire Ghica et neveu du caïmacam.

[2] Hillel Manoach, banquier juif de Bucarest.

[3] La lettre est dans ma collection.

[4] Fille du roi Jérôme Bonaparte et de Catherine de Württemberg.

[5] Maximilien-Eugène-Joseph-Napoléon, fils d'Eugène de Beauharnais et d'Amélie-Augusta de Bavière, avait épousé la Grande-Duchesse Marie, fille du Tzar Nicolas I-er.

www.dacoromanica.ro

J'ai fait part de ces faits à mes amis à Londres et l'ambassadeur ottoman à Paris a fait part au comte Walewski de l'impression pénible que lui causait une note si contraire aux instructions données aux commissaires et à l'acceptation du dernier firman de la Porte. En écrivant à lord Lyndhurst, je ne lui cache cependant pas que le prince de Nassau serait moins dangereux qu'un Bibesco ou un Stirbey.

Michel Stourdza, très effrayé de la candidature Nassau, m'a beaucoup cajolé pour me faire agir, mais il accepte la note du „Moniteur" et a employé toute sa rhétorique et toutes ses ruses pour m'amener à convenir qu'il était le seul prince indigène possible pour les deux Principautés, à cause de ses richesses, **de sa popularité** et de ses héritiers. Je fais grâce à Votre Altesse de ses arguments et de mes réponses, mais je doute qu'il ait le courage de recommencer.

Agréez, mon Prince, la nouvelle expression de mon entier dévouement.

Eugène Poujade.

On m'écrit de Constantinople que Bibesco intrigue beaucoup, mais **qu'on** espère le faire **échouer dans sa haute mission.**

Les agissements de Soutzo, contraires aux vues de l'Empereur, ne pouvaient être agréables au gouvernement français. Le comte Walewski écrivait, le 24 janvier 1857, à l'ambassadeur de France à Constantinople: „Je suis informé que M. Soutzaki, en ce moment à Paris, ferait des démarches auprès des divers capitalistes pour les engager dans des entreprises de chemins de fer à concéder dans la Principauté... Je pense que la caïmacamie de Valachie excéderait la limite de ses pouvoirs si elle decrétait des entreprises de nature à imposer des charges au pays et à engager l'avenir de ses finances" [1].

[1] Lettre dans ma collection.—Le 9 février 1857, lord Lyndhurst, à la Chambre des lords, interpellait le gouvernement anglais au sujet de la note parue au „Moniteur", qui avait, disait-il, „produit une impression très vive, d'autant plus qu'il paraît que certains individus bien connus, les princes Stirbey, Bibesco et Stourdza, et un jeune prince, allié avec les deux familles impériales de Russie et de France, dont je ne sais pas le nom, sont en ce moment à Paris... et ne sont pas restés tout à fait inactifs dans cette cité d'intrigues" (*Actes et doc.*, III, p. 1125).

Voy. aussi *Actes et doc.*, III, pp. 1088-1089.—Walewski était d'autant plus mécontent que Soutzo agissait par l'entremise de l'ambassadeur d'Autriche. (Voy. plus haut la lettre de Soutzo écrite de Vienne.)

www.dacoromanica.ro

D'autre part, l'ancien prince de Moldavie, Grégoire Ghica, retiré en France, au château du Mée, exprimait de là à son fils Constantin, le 22 janvier, ses inquiétudes au sujet de la réalisation de l'union. „Tout dépend désormais" — écrivait cet ardent nationaliste — „de la rédaction des firmans. Bibesco s'est rendu à Constantinople pour intriguer; Al. Ghica a envoyé Const. Soutzo à Paris pour en faire autant; Michel Stourdza se démène...; Stirbey a envoyé son fils à Milan pour implorer l'assistance d'une personne auguste...[1].

Soutzo lui-même adressait de Paris à Alexandre Ghica le rapport suivant:

Paris, 11 février 1857.

Monseigneur,

Depuis que les autres difficultés de détail ont été réglées par la conférence[2] et que la seule question des Principautés est encore restée en suspens, c'est à celle-ci que les partis s'adressent pour y chercher, chacun à part soi, la satisfaction de ce qu'on croit être ses intérêts. L'opinion révolutionnaire demande naturellement tout ce qui déplait à l'Autriche, à l'Angleterre et à la Turquie, et, comme les différentes nuances des conservateurs en France sont plus ou moins hostiles à une ou à plusieurs de ces Puissances, il s'ensuit qu'il y a unanimité des journaux quotidiens sur un souverain étranger. En fût-il autrement, que le résultat serait toujours le même, puisque la presse, dans son état de gêne à soutenir la thèse de l'union et de l'indépendance des Principautés, actuelle, éviterait de s'attirer des difficultés en se posant en désaccord avec le gouvernement qui, soit pour cajoler l'opinion révolutionnaire, ce qu'il croit pouvoir faire sans danger pour des questions d'extérieur, soit pour se donner la seule part d'influence que les distances lui permettent d'obtenir, celle des idées de nationalité, persiste à se poser en défenseur des utopistes roumains. De cette situation des choses résulte le fait qu'il est inutile d'essayer de modifier la manière de voir du gouvernement soit

---

[1] *Actes et doc.*, IX, p. 405.

[2] Il s'agit de la commission réunie en janvier 1857 pour tracer la frontière de la Bessarabie du Sud, rétrocédée à la Moldavie en vertu du traité de Paris.

www.dacoromanica.ro

sur les choses, soit sur les individus, et qu'il est fort difficile de faire admettre par les journaux des publications contraires aux opinions qu'ils soutiennent. Il ne reste qu'un seul moyen de lutte, c'est d'acquérir en toute propriété un journal à soi-même et de le faire parler avec mesure; ce moyen je l'avais proposé avant de quitter Bukarest, mais la bêtise et la parcimonie de Balche[1] l'a fait manquer. C'est à Votre Altesse à considérer s'il faut essayer de ce moyen, qui est très dispendieux; avec cent cinquante mille francs à peine on pourrait l'entreprendre. J'ai remué ciel en terre pour engager Stourdza[2] à faire cette dépense, ou du moins à y contribuer, mais il a été matériellement impossible de rien obtenir. Ainsi, dans le cas où, comme je le présume, vous ne jugeriez pas possible la réalisation à vous seul de frais aussi importants, mon opinion est que nous devons renoncer complètement à faire des efforts inutiles auprès des feuilles françaises, efforts qui, au lieu de procurer quelqu'utilité, ne tendent qu'à irriter ses mauvaises dispositions. Il faudrait dans ce cas la laisser attaquer par la presse étrangère, vis-à-vis de laquelle il conviendrait d'adopter des mesures suivies et normales. Quant à la presse autrichienne, je pense que vous avez le moyen de l'influencer de Bukarest; pour ce qui est des feuilles anglaises et belges, je pense qu'il sera nécessaire d'assigner régulièrement les fonds nécessaires pour s'y ménager un système de réfutations contre les arguments et les insinuations de la presse parisienne. Je ne crois pas que cette dépense puisse s'élever à plus de deux mille francs par mois, si on s'en sert avec quelqu'habileté et quelque connaissance pratique des hommes et des lieux. En tout cas, il est temps que vous preniez une décision, car, toutes choses égales d'ailleurs, on finira par faire un gouvernement définitif en Valachie et il sera très nuisible que, lorsqu'on y procédera, les calomnies des Bibesco et des Stirbey aient réussi à nous représenter sous les plus fausses couleurs; non point que je craigne que les deux frères ne parviennent eux-mêmes à se faire donner le pouvoir, mais parce que j'appréhende le mal qu'ils peuvent nous causer. Je me résume: pour la France il n'y a qu'à acquérir un journal, ce qui est fort dispendieux; pour les feuilles anglaises

---

[1] Théodore, caïmacam de Moldavie et décidé anti-unioniste.
[2] Michel, ex-prince de Moldavie, qui s'efforçait de ressaisir le pouvoir.

www.dacoromanica.ro

et belges je trouverai le moyen d'agir par subvention. Voyez ce que vous préférez, prenez une décision et faites-la moi connaître immédiatement, parce qu'il n'est plus temps d'ajourner. Je me suis décidé à défendre à Ganesco d'entretenir des relations avec les journaux au nom du gouvernement valaque, parce que sa conduite ne m'inspire aucune confiance et que, d'ailleurs, la situation étant telle que je vous la décris, ses démarches imprudentes ne peuvent que nous compromettre. Du reste, si vous n'approuvez pas à cet égard ma conduite, ayez la bonté de lui donner des ordres directes par le Secrétaire d'État, car pour moi je ne veux plus rien avoir à faire avec un employé dont le moindre tort est de ne pas savoir obéir.

V[otre] t[rès] h[umble] s[erviteur],
Soutzo.

Sur l'enveloppe: A Son Altesse Sérénissime
Le Prince Caïmacam
etc. etc.
à Bukarest[1]."

Je ne connais pas d'autres actes concernant les missions que C. Soutzo a continué à remplir à Paris, Constantinople et Londres jusqu'au printemps 1858. A cette date, ses rapports avec le prince Ghica étaient rompus[2]. Cela s'explique: Ghica était revenu au parti de l'union et le soutenait de toute son influence. Poujade avait évolué dans le même sens[3].

Quant à Grégoire Ganesco, dont Soutzo se montre mécontent, il avait publié en 1855 un ouvrage sur „La Valachie depuis 1830 jusqu'à ce jour, son avenir", récemment analysé par M. Iorga[4]. Il faut ajouter que ce livre, inspiré par Constantin Cantacuzène, ex-caïmacam de Valachie en 1849 après la révolution, avait été écrit en collaboration avec T. Théot, ancien professeur de français à Bucarest[5]. Il était dirigé contre Georges Bibesco,

---

[1] La lettre est dans ma collection.

[2] Rapport de Talleyrand-Périgord à Walewski, 17 mars 1858 (*Actes et doc.*, VII, p. 100).

[3] *Actes et doc.*, VII, p. 10.

[4] *Din relațiile franco-romîne* (des *Analele Acad. Rom.*, série 2, section d'histoire, XXXIV, ann. 1920), pp. 11-12.

[5] *Anul 1848 în Principatele române*, IV, p. 407; I. C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul organic*, p. 303, no. 7.

www.dacoromanica.ro

parent lointain de Ganesco. Celui-ci prônait l'union avec une dynastie indigène et envisageait la candidature d'Alexandre Ghica ou de Jean Cantacuzène, fils de Constantin.

Ganesco ne se désavouait donc pas en se mettant au service d'Alexandre Ghica, lorsque celui-ci devint caïmacam et en acceptant de lui une subvention. J'ai parmi mes papiers une quittance de Ganesco, ainsi conçue: „1000 franci, leafa mea pe lunile Ian. Fevr. şi Mart 1857, am primit de la Ecs. Sa d-lui ministrul finanţelor d. Constantin Alecs. Suţu.— Ecs. Sa dară, ori împuternicitul său va primi această sumă, în locu-mi, de la c. Secretariat al Statului.

Grégoire Ganesco, 1856, sept., Paris."

Voici, enfin, une lettre de Ganesco au prince Alexandre Ghica:

„Monseigneur,

Mon dévouement pour Votre Altesse Sérénissime ne s'est pas démenti un seul instant et **ne se démentira jamais.**

J'ai eu à la fois l'honneur et le bonheur de Vous en donner des preuves avant que V. A. ne fût replacée à la tête du pouvoir, et **depuis je les ai multipliées.**

Cependant, mon Prince, et malgré les engagements **formels** pris à mon égard et qui m'ont été communiqués par l'ordre de V. A., je suis depuis le mois de mars de cette année sans la moindre allocation de la part de Votre gouvernement. Je prie donc V. A. d'ordonner qu'une somme de **quatre mille francs,** bien faible équivalent d'un labeur et d'une préoccupation constante pendant dix-huit mois, me soient expédiés **télégraphiquement.** J'attends, également, de la justice de V. A. de vouloir bien donner des ordres pour me faire savoir si j'aurai l'honneur **de continuer mes services** à partir du 1-er janvier 1858. J'ajouterai que, si V. A. m'en envoyait l'autorisation, je serais à même de L'entretenir d'affaires politiques qui ne seraient pas sans un grand intérêt pour Elle et pour Son gouvernement.

---

[1] „1000 francs, mes appointements pour les mois de janvier, février et mars 1857, je les ai reçus de S. Ex. M. le ministre des Finances Const. Alex. Soutzo.—S. Ex. ou son fondé de pouvoirs pourra donc toucher cette somme, à ma place, à l'honorable Secrétariat d'État."

www.dacoromanica.ro

Daignez agréer, mon Prince, l'expression des sentiments de respect, de dévouement et de reconnaissance avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,
Monseigneur,
De Votre Altesse Sérénissime
le très-huumble et très-obéissant
serviteur
Grégoire Ganesco[1].

Paris, le 6 octobre 1857.
30, Rue Taitbout."

Je ne sais pas quelle suite a été donnée à cette lettre.

J. C. Filitti.

Un projet de mission française en Roumanie (1860.)

La correspondance de l'assyriologue Victor Place, consul de France à Jassy et facteur principal de l'Union des principautés roumaines, est conservée en partie à Roman, ville de Moldavie, par un de ses fils.

J'eu ai obtenu communication. Certaines pièces ont déjà paru, comme celle qui regarde le projet de donner à la Roumanie unie une monnaie, le „roumain“, d'après les dessins d'un numismate français, monnaie qui devait être frappée à Paris même. Un mémoire, très remarquable, concerne la solution de la question agraire, qui pressait dès l'époque du prince Cuza, plus d'une fois dirigé par les conseils de Place; je compte le publier aussi, car l'heure est venue en Roumanie de penser aussi à autre chose qu'au simple partage, un peu à l'aventure, des terres prises à uue grande propriété qui n'était pas toujours infidèle à sa mission.

J'ai cru intéressant de donner dans cette Revue les propositions, concernant une missian civile et militaire à envoyer, faites au chef des Principautés Unies par cet homme d'une haute intelligence et d'une haute perspicacité dont le nom a été trop tôt et trop injustement plongé dans l'oubli.

N. Iorga.

[1] La lettre se trouve dans ma collection,

www.dacoromanica.ro

Missions civile et militaire.

Paris, 1860.

A. S. A. S. le Prince Couza, Yassi.

Mon prince,

J'ai fait bien des efforts pour arriver à conclure un emprunt que je persiste à regarder comme l'instrument principal de votre réorganisation, à cause des bonnes choses qu'il permettrait d'entreprendre, mais je n'ai pas encore complètement réussi.

Les circonstances sont si graves et si menaçantes que personne ne veut s'engager. On a accepté l'affaire en principe, mais on me répète sans cesse: attendez que l'horizon s'éclaircisse. Les temps ont bien changé pendant mon voyage; j'ai quitté Yassi avec la perspective d'un congrès et je suis arrivé à Paris au moment où tout le monde croyait à la guerre.

Néanmoins il faut bien que la réorganisation marche, et, faute d'emprunt pour le moment, je me suis occupé des hommes spéciaux civils et militaires que vous m'avez recommandé de vous chercher pour vous aider dans votre oeuvre. Dans cette affaire j'ai réussi, j'ai vu tous nos Ministères et partout j'ai rencontré les meilleures dispositions. Il ne dépend donc plus que de vous de conclure; mais je n'ai pas voulu le faire sans invitation formelle de votre part, après que je vous aurai fait connaître exactement les dépenses de cette opération.

Je vous adresse donc ci-joints trois tableaux. Les deux premiers (les nos 1-2) contiennent les dépenses fixes pour chaque année pendant la durée des engagements qui seraient faits, tant pour la mission civile que pour la mission militaire.

Le troisième (no. 3) renferme les frais de voyage et d'installation une fois payés et les frais de retour à l'expiration des contrats.

Comme dépenses, il en résulte donc pour la

Annuellement et fini chaque année	mission civile	145.000
	Pour la mission militaire . . .	157.000
	Plus pour les chevaux et rations ce qu'alloient les règlements . .	302.000

www.dacoromanica.ro

Accidentellement pendant la 1-ère année	Frais de voyages pour la mission civile	14.000
	Frais d'instaliation.	28.500
	Frais de voyage pour la mission militaire	25.900
	Frais d'installation	42.000
		110.400

Ainsi les deux missions organisées au grand complet vous coûteront annuellement la somme de 302.000 francs; pour la première année, en frais de voyage et d'installation ensemble, la somme de 110.400 francs, ce qui fera en tout pour la première année la somme de 412.400 fr., à laquelle il faudra ajouter à l'expiration des engagements la somme de 39.900 francs pour frais de retour; mais n'oubliez pas que chaque année ce ne sera qu'une somme d'un peu plus de 300.000 fr.

Tout ceci ne laisse pas que de constituer certaines dépenses, mais je n'ai pas voulu vous laisser engager dans l'affaire avant que vous sussiez bien de quoi il s'agissait.

Malgré l'élévation de la dépense, qui après tout ne fait pas encore une somme bien considérable, lorsqu'elle sera répartie sur les budgets des deux pays, je crois que vous devez persister dans votre idée, parce qu'elle est bonne, et sans craindre même de la compléter par l'adjonction de Lefort pour la marine.

D'abord il est essentiel que vous fassiez quelque chose pour ruiner le reproche que vos ennemis vous adressent de rester dans l'inaction, et je ne crois pas que rien soit plus favorable à l'action que des instruments habiles, expérimentés et dévoués.

D'ailleurs des hommes en uniforme ou non sont quelque chose de palpable, qui frappe les yeux, et leur action ne tarde pas à se faire sentir.

J'ajouterai qu'en présence de l'opposition qui, me dit-on, se prépare contre vous et qui, si j'en crois les précédents, cherchera tôt ou tard à s'appuyer sur l'étranger, il est bon qu'il y ait dans le pays un nombre assez considérable de Français engagés, pour que notre gouvernement se trouve dans la nécessité légitime de défendre l'indépendance d'un pays avec lequel plusieurs de ses sujets auraient traité. Je ne doute pas de la sympathie de la France pour la Roumanie. L'on me répète

www.dacoromanica.ro

sans cesse ici que l'on regarde comme définitif ce qui a été fait pour assurer votre indépendance que l'on espère bien voir aller toujours en croissant. J'ai pleine confiance dans ces intentions, mais, par le temps où vivons, tout est possible, et, puisque nous sommes trop loin pour vous porter ombrage, je ne serais pas fâché qu'une certaine somme d'intérêts français liés au sort de la Moldo-Valachie plaçât notre gouvernement dans l'obligation justifiée de défendre l'une en veillant sur les autres. C'est ce même motif qui me fait tant désirer la conclusion de l'emprunt à Paris. Les sympathies sont une bonne chose, mais la communauté d'intérêts me rassurèrait bien davantage.

Je vous dirai qu'aux yeux de notre gouvernement la question roumaine, c.-à.-d. l'autonomie et l'indépendance de votre pays, passent pour être incarnées dans votre personne.

On est facilement arrivé à cette même conclusion que moi, que vous êtes un prince nécessaire et que vous le serez longtemps encore, non seulement pour couvrir la Moldo-Valachie contre les ambitions extérieures, mais aussi pour aider dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné à la solution de la question d'Orient dans le sens des nationalités. On attend donc avec une certaine anxiété que vous vous mettiez en marche et l'on vous aidera, vous et votre pays, autant qu'on le pourra sans trop exciter certaines susceptibilités.

Je conclus de cela qu'il y a un grand intérêt pour vous et surtout pour l'avenir de votre pays à ce que vous appeliez les deux missions auprès de vous. Sans doute il eût été préférable d'avoir d'abord l'emprunt, mais celui-ci viendra en son temps. L'essentiel est de commencer à mettre hache en bois et, si l'on vous voit résolument créer l'ordre dans votre administration avec les hommes spéciaux et préparer votre armée aux événements, un concours plus efficace encore vous est assuré.

Ceci posé, entrons dans quelques détails sur le personnel des gens à vous envoyer.

Il a été parfaitement compris ici que ces hommes devaient être de premier choix, comme position acquise, capacité éprouvée et caractère sociable. J'ai insisté sur ces qualités essentielles, et ceux qui m'ont été désignés paraissent les posséder complètement pour les Finances, les Postes, la Justice et l'Intérieur.

www.dacoromanica.ro

Vous remarquerez qu'aux quatre fonctionnaires principaux cinq adjoints ont été ajoutés. On m'a fait avec raison dans les Ministères l'observation que ces Messieurs avaient un besoin indispensable d'avoir auprès d'eux un homme déjà rompu à la routine de bureau pour les aider dans la partie matérielle de leur travail, comme registres, livres, cartons; ce sont en un mot leurs sous-officiers, sous le nom de commis d'ordre.

Pour la partie des finances, dont les registres de comptabilité sont plus nombreux, on a (deux lignes sont détruites).

Pour la mission militaire, j'en ai longuement causé, et à plusieurs reprises, avec le même fonctionnaire qui a déjà été chargé d'en organiser pour d'autres pays. C'est là surtout que j'ai insisté pour que le choix fût aussi bon que possible et la mise actuelle sur pied de notre armée fait que l'on m'a promis tout ce qu'il y aurait de mieux. Du reste, j'aurai connaissance du dossier de chacun de ceux qui seront proposés.

Un changement dans le grade du chef de cette mission a été introduit. On m'a fait observer que, la mission étant nombreuse, il était essentiel qu'elle fût maintenue dans une discipline sévère, et qu'alors, se trouvant composée en majeure partie de capitaines, le grade de commandant n'était pas suffisant pour donner au chef tout l'ascendant voulu. On a donc pensé qu'un colonel ou lieutenant-colonel n'était pas de trop, et le motif qu'on m'a fait valoir vous paraîtra sans doute justifier la modification.

A cette occasion encore on m'a ajouté qu'il était bon que le colonel touchât un traitement assez fort pour pouvoir recevoir chez lui ses officiers afin de ne pas les laisser trop livrés à eux-mêmes.

Cette considération me parait assez justifiée pour que je me permette même de vous conseiller d'ajouter quelque chose à titre de frais de représentation au traitement du colonel.

Si forte que puisse vous paraître la solde de ce personnel, elle est cependant de beaucoup inférieure à celle qui se donne à Constantinople ; et je crois qu'à Bucarest ou à Jassi la vie n'y est guère à meilleur marché. D'ailleurs songez à ce que cause toujours l'idée de s'expatrier, qui exige des compensations.

On propose aussi d'adjoindre au sous-intendant militaire trois

www.dacoromanica.ro

officiers d'administration pour les différentes branches du service, plus deux écrivains. On m'a dit qu'en effet, le sous-intendant étant principalement chargé d'un service d'organisation et de surveillance, il serait réduit à une impuissance complète s'il n'avait pas en entrant en fonction des aides déjà rompus à cette routine et destinés à exécuter sous ses ordres la partie matérielle de l'organisation.

Les officiers et sous-officiers de toutes armes, ne devant remplir que les seules fonctions d'instructeurs et conservant leur uniforme, continueront à être maintenus dans les cadres de l'armée française et n'y perdront pas leurs droits à l'avancement, car on m'a dit qu'il était indispensable, que, quoique éloignés, ils se sentissent sans cesse sous le coup d'une discipline militaire qui ne pardonne aucun écart.

Je vous fais part des observations qui m'ont été présentées, parce que je les tiens de fonctionnaires graves, fort expérimentés dans ces sortes d'affaires et qui ne m'ont paru préoccupés que du désir de voir le succès couronner vos efforts. C'est à vous à en tenir le compte que vous croirez convenable.

Les frais de voyage ne me paraissent soulever aucune difficulté.

Quant aux frais d'installation, ils sont indispensables à des hommes qui se déplacent et vont s'établir loin de chez eux; pour la quotité, elle se borne au nécessaire, et il me suffira de vous citer comme point de comparaison que le consul de Bucarest reçoit 100.000 fr. de frais d'installation.

Permettez-moi d'ajouter encore qu'il me paraîtrait bon de prendre de votre côté quelques mesures pour le temps où tout ce monde arrivera. On est toujours un peu dépaysé quand on vient s'établir à l'étranger: il est utile pour le bon succès de l'affaire que tout ce monde soit content dès le début; si ces hommes voient que l'on s'est préoccupé de leur bien-être, ils en auront de la reconnaissance, leurs premières impressions seront bonnes, et vous aurez alors des gens dévoués, faisant leur service avec cœur.

Si donc vous acceptez tout ce que je viens de vous proposer ou bien que vous jugiez convenable d'y faire des modifications, il serait nécessaire de donner un corps à l'affaire et d'y procéder par les voies régulières. Dans ce cas, vous me

www.dacoromanica.ro

feriez adresser une lettre officielle dans laquelle votre demande serait formulée, afin que j'en écrive à mon tour au ministre des Affaires Étrangères, qui de son côté en écrira aux ministres respectifs. Tout est déjà convenu à l'avance; il n'y a plus que la forme à donner. Dans la lettre ou dans les lettres, si vous jugez utile d'en faire plusieurs, tout sera exactement précisé: le nombre et la qualité des personnes, l'emploi auquel vous les destinez, le montant des appointements, des frais de voyage et d'installation, tout étant stipulé en francs ou en monnaies équivallentes, sans perte ni gain sur le change, afin que rien ne soit incertain ou équivoque. Je crois que la forme de tableaux annexés aux lettres sera la meilleure à employer, pour que tout se voie d'un coup-d'œil.

Si vous adoptez cette marche, je crois que nous terminerons rapidement. Vous savez que je ne négligerai rien pour que nous aboutissions promptement et bien. J'ai un si grand désir de vous voir triompher sur toute la ligne et de voir la Roumanie entrer dans la vraie voie que je remuerai ciel et terre pour le succès. Les hommes qui vous attaquent et qui ne me ménagent pas ne savent pas ce que c'est que d'obéir à une idée. Pardonnons-leur, ils ne savent ce qu'ils font, mais ils se rallieront un jour quand ils verront le bien s'opérer. Je crois que c'est encore la meilleure vengeance à tirer d'eux, et, si, après avoir contribué à vous envoyer des hommes utiles, je puis encore parvenir à vous trouver l'emprunt à de bonnes conditions, je me croirai suffisamment vengé de toutes leurs attaques.

Veuillez agréer, mon Prince, la nouvelle expression de mes sentiments les plus affectueux et dévoués.

TABLEAU

du personnel et des frais de traitement de la mission militaire dans les Principautés-Unies.

(Dépenses annuelles et fixes.)

1	Colonel chef de mission		20.000 fr.
1	Capitaine d'infanterie de ligne		8.000 „
1	„	de chasseurs à pied.	8.000 „
1	„	de cavalerie (lanciers)	8.000 „
1	„	d'artillerie à pied	8.000 „

www.dacoromanica.ro

1 Capitaine d'artillerie à cheval	8.000	fr.
1 „ de génie	8.000	„
1 „ d'état-major	8.000	„
1 Lieutenant de cavalerie	6.000	„
4. Sous officiers d'artillerie à 3.000 fr. chacun	12.000	„
4. » » d'artillerie, 2 de ligne, 2 de chasseurs à 3.000 fr. chacun	12.000	„
2. Sous-off. de lanciers à 3.000 fr. chacun	6.000	„
1 Vétérinaire	6.000	„
1 Sous-intendant militaire chef de bataillon	5.000	„
3 Off. d'administration à 8.000 fr.	24.000	»
	157.000	„

Plus les chevaux et rations du colonel et sous-intendants ainsi que des officiers et sous-officiers de cavalerie, conformément au tarif ci-annexé; de même pour les indemnités diverses accordées par les règlements militaires.

TABLEAU

Du personnel et des frais et traitement de la mission civile dans les Principautés-Unies.

(Dépenses annuelles et fixes.)

1 Inspecteur des Finances	30.000	fr.
1 Inspecteur des Postes	25.000	»
1 Fonctionnaire de la Justice	25.000	»
1 „ de l'Intérieur	25.000	»
2 Adjoints inspecteurs des Finances à 8.000 fr.	16.000	»
1 Adjoint inspecteur des Postes	8.000	»
1 » » à la Justice	8.000	»
1 » » à l'Intérieur	8.000	»
Total des dépenses annuelles et fixes	145.000	

TABLEAU

des frais de voyage et d'installation pour les missions civile et militaire dans les Principautés-Unies.

(Dépenses à faire une fois.)

Voyages.

au Colonel	2.000	fr.
au s.-intendant	1.500	»

www.dacoromanica.ro

à chacun des officiers, au nombre de 12, à 1.200 fr. chacun	14.400 »
à chacun de s.-off., au nombre de 10, à 800 fr.	8.000 »
Mission militaire . . .	25.900 »
à chacun des quatre chefs de la miss. civile, à 2.000 fr.	8.000 »
à chacun des chefs adjoints, 1.200	6.000 »
Mission civile	14.000 »
Total des frais de voyage	39.900 »
INSTALLATION	
au Colonel	4.000 »
au sous-Intendant	3.000 »
à chacun des 12 officiers, à 2.500 fr.	30.000 »
à chacun des 10 s.-off. à 500 fr.	5.000 »
Mission militaire . . .	42.000 »
à chacun des 4 chefs de la mission civile, 4.000 fr.	16.000 »
à chacun des 5 adjoints, 2.500 fr.	12.500 »
Mission civile	28.500 »
Total général des frais d'installation . . .	70.500 »
Frais de voyages	39.000 »
Frais d'installation	70.500 »
Total général	110.400

A payer la première année, en ajoutant une réserve pour les mêmes frais de voyage au retour.

Un journal de la campagne d'Eugène de Savoie en 1717.

Les „Mélanges de l'École Roumaine en France" ont déjà publié (I, chronique) la description de la campagne des Impériaux contre les Turcs en 1717, contenue dans un manuscrit contemporain, que possède l'École. Nous en donnons le texte.

Juin 1717, **La Marche de Peterwardein à Pancsova.** — Monsieur le Prince Eugène ayant employé les derniers jours du mois de may et les premiers de celuy de juin à rassembler entre Peter-

www.dacoromanica.ro

wardein et Futak toutes les troupes qui devoient composer l'armée de l'Empereur que ce General devoit commander, les fit marcher le huit pour faire former l'armée en ordre de bataille au camp de Kabila [1], sur le Danube, à quatre lieues au-delà de Peterwaradein.

Le 9. Le neuf, l'armée sejourna pour donner de tems à chaque regiment de connaitre son poste et de se preparer à marcher.

Le 10. Le dix, au point du jour, l'armée marchà sur deux colonnes formées de la première et seconde ligne, pour venir camper près le marais de Lok[2], où l'on avoit construit un très large pont de bois sur pilotis de la longueur d'environ quatre cent pas, sur lequel passerent le même jour et toute la nuit les gros équipages escortez par cinq cent chevaux.

Le 11. Le unze, à deux heures du matin, toute la cavalerie se mit en marche et passa le pont; à six l'infanterie la suivit, et ensuite l'artillerie. Toute l'armée, marchant sur une seule colonne passa la rivière de Theyss (autrement apellée Tibisque), sur laquelle l'on avoit fait construire un pont de bateaux au village de Titel. L'armée, continuant sa marche, passa la Petite Bègue (qui est un gros ruisseau large et profond, dont le nom n'est pas marqué dans les cartes ordinaires), sur lequel on avoit fait jetter un pont de bateaux soutenû d'une bonne redoute, pour venir camper à Siquette [3], l'armée ayant sa gauche apuyée à la redoute de la Petite Bègue, et sa droite vers le Danube.

Le 12. Le douze l'armée sejourna, tant pour laisser reposer les troupes fatiguées par la longueur de la marche, la veille et le grand chaud, que pour atendre l'artillerie, qui n'avoit pu joindre.

L'on ne sçauroit trop admirer le bon ordre avec lequel les troupes de l'Empereur marchent; les officiers generaux se tiennent très exactement à la teste de leurs divisions, les officiers particuliers n'ozent (sic) s'en écarter d'un pas, les soldats ne sçauroient le faire, parce que les ailes des rangs sont apuyées de sergents armez d'hallebardes ou de caporaux armez de pertuisanes (qu'ils apellent bas-officiers), lesquels, étants responsables de leurs rangs.

---

[1] Kovila ou Kovil St. Jean, dans la Batschka actuelle.

[2] Kausler, *Das Leben des Prinzen Eugen von Savoyen*, II, 1839, p. 605 et Matushka, *Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen*, XVII, 1891, p. 64, donnent „les marés de Vilova" situées entre Kovila et Lok.

[3] Le Torontal-Szigeth. „Sziget an der Stelle des heutigen Perlasz" (Matuschka, *ibid.)*.

www.dacoromanica.ro

gardent à veue les soldats qui les composent, de sorte que l'on n'en trouve jamais un seul écarté de la colonne.

Le 13. Le treize, l'armée se mit en marche pour aller passer la riviere de la Temis, et venir camper à Oppoua[1], ayant sa droite apuyée au Danube et sa gauche à la Temis; alors l'on voyoit facilement Belgrade, qui n'estoit éloigné de notre camp que d'environ quatre à cinq lieues. Nous vismes aussy trois vaisseaux de guerre de l'Empereur portant chaqun environ soixante pièces de canon, lesquels en descendant le Danube se tenoient à notre même hauteur. Il est à remarquer que le Danube, qui se partage dans cet endroit en plusieurs petites branches, forme diverses isles et marais; ainsy la branche gauche, dans laquelle la Temis se jette, fait un circuit qui l'éloigne si fort de Belgrade, que les batiments peuvent passer hors d'insulte.

Le 14. **Passage du Danube.** Le quatorze, l'armée, marchant par sa droite, alla camper dans la plaine de Pancsova, faisant face au Danube, sa gauche tirant du coté de Pancsova (qui n'en ētoit éloigné que d'environ une lieue), où était campé un corps de trente mil hommes, qui avoit passé l'hiver en Transilvanie sous les ordres de M. le Comte de Mercy, géneral de cavalerie. Le même soir, ce general, par les ordres de M. le Prince Eugesne, s'embarqua à Pancsova, avec vingt compagnies de grenadiers et vingt-sept bataillons, dans environ cent barques, dont quelques-uns étaient chargées de six pieces de canon, de quelques charettes composées de munitions de guerre, de chevaux necessaires pour les conduire, d'outils proprès à remuer la terre et de fascines, le tout soutenû par les trois vaisseaux de guerre.

Le 15. Le quinze, cet embarquement, commandé par M. le comte de Mercy, se mit en marche au point du jour pour se rendre dans le grand Danube à neuf heures et demie du matin. Toutes les barques aborderent de l'autre côté du Danube à quatre lieues au dessous de Belgrade sans y trouver aucune opposition de la part des Turcs. L'on peut dire que jamais on a vu un spectacle de guerre plus beau, un projet si hardy, concerté avec plus de prevoyance et executé avec plus d'ordre. A mesure que les troupes descendoient à terre, elles se formoient et s'étendoient derriere leurs chevaux de frise qu'elles construisoient à l'instant;

[1] Opova; Matuschka marque: entre Szakula et Opova.

www.dacoromanica.ro

l'on voyoit sur les hauteurs voisins plusieurs petits corps de Tartares, qui, après avoir decampé, venoient caracoler autour des troupes et tirer quelques coups de carabines et de flêches. Il est certain que, si le Serasquier commandant dans Belgrade avoit eu l'habileté de rassembler une partie des troupes qui étoient à ses ordres, il pouvoit avec facilité, sans degarnir sa place, s'oposer à ce passage. Et cette affaire seroit devenue tres épineuse, car il avoit sur nous un terrain tres avantageux. Mais l'on dit qu'il n'a jamais cru que l'on fût faire un pont dans l'endroit ou nous avons passé, parce-qu'avant d'arriver à la teste de notre pont du coté de Pancsova, il y a des marais que jusqu'à present on avoit crû impracticables. Ce projet a été proposé par M. le Comte de Mercy, qui les avoit sondé avec des soins extraordinaires.

Le courage impatient de Monseigneur le Prince de Dombes luy fit prendre le party de s'embarquer avec l'infanterie; ainsy nous mismes pied à terre des premiers [1].

Dès que l'Infanterie fut débarquée et postée, l'on renvoya les bateaux à vide, qui passoient continuellement d'autres troupes, entr'autres deux compagnies de grenadiers à cheval et deux cent hussarts, pour éloigner les Tartares. Ainsy, le reste de la journée se passa en escarmouches, dans lesquelles il y eut quelques hussarts et Tartares tuez ou blessez, tant de part que d'autre: pendant ce tems l'on travailloit à force par les deux bouts à construire le pont, qui fut composé de cent soixante et douze grands bateaux et achevé à minuit.

Le 16. Le seize, la grande armée ayant joint deux heures avant jour au-delà de Pancsova les troupes venues de Transilvanie sous les ordres de M. le comte de Mercy, s'aprocha de la teste du pont pour le passer au point du jour; des qu'il y eut une trentaine d'escadrons de passez, nous nous mismes en marche sur deux colonnes, sçavoir une de cavalerie et une d'infanterie, et

---

[1] Cette phrase contient une indication concernant l'auteur du Journal. Il était problement un Français de la suite du prince Louis de Dombes, fils du duc de Maine et neveu de Louis XIV („Ludwig Prinz von Dombes, Sohn des Hertzogs von Maine", dans *Eugenii Heldenthaten*, III, p. 1055). L'activité du prince est remarquée par l'auteur du Journal d'un façon particulière et son nom est toujours transcrit „Monseigneur le Prince de Dombes".

www.dacoromanica.ro

vinsmes camper sur les hauteurs à Vitznitza[1], qui n'est qu'a deux petites lieues de Belgrade, la droite apuyée au Danube et la gauche tirant du coté de la Save.

Sur les quatre heures du soir, les Turcs envoyerent environ douze sayques, armée chacune d'un coursier et de quelques autres pieces de canon à proue, pour canoner nôtre droite, ce qu'elles firent avec peu de succès, parce que l'on leur oposa sur le champ. une baterie de six pieces, qui les fit retourner sur leurs pas. Monseigneur le Prince de Dombes, ayant voulû se rendre à cette baterie, y pointa une piece de canon et y mit le feu luy-même mieux que n'auroit fait un vieil canonier.

Le 17. **Le camp devant Belgrade.** Le dix-sept, l'armée sejourna pour atendre ses équipages et l'artillerie restée deriere. M. le prince Eugesne profita de ce tems pour aller reconnoitre le terrain où il devoit poster l'armée pour faire l'investiture de Belgrade.

Le 18. Le dix-huit, l'armée ne marcha pas; l'on employa cette journée, tant à reconnoitre les hauteurs et les avenues qui sont aux environs de Belgrade, qu'à faire faire des chemins pour y marcher.

Le 19. Le dix-neuf, l'armée se mit en marche de grand matin sur deux colonnes pour venir camper devant Belgrade et en former l'investiture; la colonne de la premiere ligne, qui marchoit le long du Danube, auroit souffert par le feu continuel de pres de quarante-cinq sayques turques, si l'on ne leur avoit opposé pendant la marche le feu de deux brigades de canon, qui les fit retirer; le reste du jour se passa en escarmouches de quelques spays et Tartares sortis de la place, où il y eut peu d'hommes tuez et blessez. Dans le tems que Monseigneur le Prince de Dombes passoit à la teste de la ligne, le sieur Lefeure, son chef d'office, qui le suivoit avec sa halte, receut une legere contusion à l'épaule d'un coup de mousquet.

Comme M. le Prince Eugesne visitoit les dehors de Belgrade du coté de la Save, quelques sayaques turques tirerent sur lui et sur ceux qui l'acompagnoient plusieurs coups de canon, dont quelques-uns donnerent și près de Monseigneur le Prince de

---

[1] C'est Vichnitza; entre „Višnica" et „Mirjevo", dit Matusckha, ouvr. cité, p. 71,à 15 km. de Belgrade.

www.dacoromanica.ro

Dombes, que tout le monde ne put s'empecher d'admirer le sang-froid et la fermeté de ce jeune Prince, ce qui donnà de sa valeur cette haute idée à laquelle il a si bien repondu tout le reste de la campagne.

L'armée, occupant les hauteurs voisines de Belgrade, y campa, sa droite apuyée à la Save, sa gauche au Danube, en formant un angle saillant vers le centre.

Sur les cinq heures du soir, les Turcs vouloient faire une sortie; mais, ayans trouvé plusieurs bataillons en bon ordre, avec leurs chevaux de frize devant eux, soutenus de plusieurs escadrons, ils se retirerent par les faubourgs apres avoir tiré de loin quelques coups de flêches et de fuzils.

Le 20. Le vingt, on commença à travailler aux lignes de contrevalation; les Turcs tirerent beaucoup de canon, quelques-uns de leurs boulets donnerent dans nòtre camp, et même au delà: nous eûmes la curiosité de faire pezer les plus gros, que l'on trouva être de soixante livres.

M. le Prince Eugesne montà à cheval pour aller visiter les avenues du camp, qui se trouvoit dominé par plusieurs endroits trop vastes pour pouvoir les embrasser. Vers les neuf heures du soir, l'on fit marcher quinze cent grenadiers, soutenus par deux mil dragons, pour fouiller les faubourgs; nous y entrâmes sans y trouver personne, et même nous nous y serions retranchez, si M. le Prince Eugesne avoit voulû garder ce poste. Nous y eûmes deux grenadiers tuez par sept ou huit coups de fuzils qu'une patrouille turque tira sur notre avant-garde.

Le 21. Le vingt-un, l'on commença à travailler aus retranchemens de circonvalation[1]. L'on fut assez tranquille dans le camp pendant tout le jour; la nuit les Turcs brulerent et abattirent à la teste des faubourgs quelques-unes des premieres maisons qui étoient de nôtre coté.

Le 22. Le vingt-deux, nous fimes un fourage general en avant de nôtre camp; on le poussa tres loin pour ôter la subsistance à l'armée turque venante; quelques troupes de Tartares, ayant voulû inquieter nos fourageurs, furent repoussés par notre escorte, qui fit deux Tartares esclaves et en tua quelques autres.

[1] Le travail pour l'exécution des fameuses „Lignes d'Eugène" dura jusqu'au 9 juillet (Matuschka, ouvr. cité, p. 81).

www.dacoromanica.ro

Il est à remarquer que tous les gens que l'on prend à cette guerre sont autant d'esclaves qui apartiennent à celui qui les a pris; on les vend, on les troque, on les donne, ou on les fait servir à tel usage que l'on veut.

Le 23. Le vingt-trois au petit point du jour les Turcs, ayant fait avancer à la faveur de la nuit environ qurante sayques par la Save du côté de notre droite, la canonèrent assez vivement pendant pres de deux heures, mais, leur ayant oposé deux brigades de notre canon, elles se retirerent; le reste du jour, ils tirerent de la place de tems en tems dans nôtre camp sans y faire beaucoup d'effet.

Le 24. Le vingt-quatre, M. le Prince Eugesne fut visiter les lignes de circonvalation et contrevalation, pour y rectifier les choses les plus necessaires et ordonner de faire construire, aux endroits où l'on devoit apuyer les testes dees ponts, de bons forts à étoile pour les assûrer. L'apres-midy on commença à construire sur le Danube le pont de bateaux qui nous a donné la communication des isles qui étoient à notre gauche, du côté de Titel et de Pancsova, d'où nous avons tiré la plus grande partie de nos subsistances; les sayaques turques s'avancèrent pour en interrompre l'ouvrage à coups de canon, mais elles furent repoussées par le feu de deux de nos vaisseaux et d'une baterie de canon postée près notre pont pour le soutenir.

Vers les quatre heures du soir, une troupe d'environ cinquante spays de la garnison de Semendria vint enlever à la teste de notre camp, du côté de la campagne, pres de cent boefs ou chevaux et quelques valets; mais, trente de nos hussarts les ayant chargez avec une valeur extraordinaire, reprirent tout, tuerent cinq spahys et en firent deux esclaves, qu'ils amenerent au camp.

Le 25. Le vingt-cinq on devoit faire un fourage dans l'isle qui êtoit à nôtre gauche, mais le travail du pont sur le Danube fut interompu par le feu du canon des sayques turques et de deux moulins qu'ils lâcherent pour le rompre; il ne put être achevé que vers les six heures du soir. Pour l'assurer, empecher que rien ne pût l'insulter et se rendre maitre de l'isle qui est formée par le petit bras du Danube que l'on apelle vulgairement Dariawitz *, on fit marcher à l'entrée de la nuit dix compagnies

* Donawitz signifie, en langue rascienne, l'eau du Danube (note du ms.).

www.dacoromanica.ro

de grenadiers, six cent travailleurs et neuf pieces de canon, soutenus par cinq cent chevaux, pour faire à la pointe de cette isle (formée par la Donawitz) une bonne redoute avec une baterie. Mais les Turcs, s'en êtant aperçeus, firent (par le moyen de leurs sayques) mettre pied à terre à un corps de janissaires dans l'isle qui est vis-à-vis celle où nos troupes étaient postées: les janissaires firent entre onze heures ou minuit un tres grand feu de mousqueterie, â quoy nos grenadiers ne repondirent pas, crainte de faire decouvrir les travailleurs, ce qui fit que le feu des Turcs cessa pendant une partie de la nuit, et ils travaillerent aussy de leur côté à faire un retranchement; nous y eumes environ quarante hommes tuez ou blessez.

Le 26. Le vingt-six au point du jour, le retranchement de nôtre redoute devenu practicable, nos grenadiers s'y logerent et pour lors firent feu sur les Turcs, qui de leur côté tiroient de leur retranchement, ce qui durâ de part et d'autre tout le jour; pendant ce tems nos travailleurs continuerent à perfectioner l'ouvrage.

Le même jour, nous fismes un fourage general, tant dans l'isle au delà de notre pont, qu'en autant à cinq lieues de notre camp, escorté par mil chevaux.

Les Turcs tirèrent de la place de tems à autre dans differents endroits du camp.

Le 27. Le vingt-sept, on ne s'apliqua qu'à perfectionner nos lignes, qui êtoient presques achevées. Les Turcs et nos grenadiers postez à la pointe des isles que forme la Donawitz continuerent de tirer de tems en tems de part et d'autre; il n'y eut pendant ces trois derniers jours que trois hommes tuez et quelques autres blessez. Nôtre redoute et la baterie de neuf pieces de canon furent finies vers le soir: cette baterie voyoit en partie tout ce qui sortoit de Belgrade du côté du Danube et mettoit notre pont et l'isle en sûreté.

Sur les cinq heures du soir, nous aperçûmes du coté de Zemlin la teste d'un corps de six mil hommes de troupes allemandes, tant infanterie que cavalerie, commandé par M. Hauben, Lieutenant-General, qui venait de Peter-Wardein avec les bateaux pour construire nos ponts sur la Save, et dans le moment on en fit commencer un de notre côté avec des petits bateaux propres à porter de l'infanterie.

www.dacoromanica.ro

Le 28. **Escarmouches.** Le vingt-huit, quelques spays, sortis de la place, vinrent à l'ordinaire escarmoucher à la teste de nos lignes contre nos hussarts; c'étoit un divertissement que nous avions presque tous les jours; cependant il y en avoit toujours quelques-uns de part et d'autre tuez ou blessez.

Le canon de la place tiroit de tems en tems sur notre camp, Vers les huit heures du soir, les Turcs lâcherent un moulin sur le Danube, lequel, n'ayant pû estre arresté par nos vaisseaux et chaloupes, rompit deux bateaux de notre pont, mais il fut reparé huit heures après. Les Turcs et nos grenadiers continuerent a se tirer quelques coups de fuzils de tems à autre des redoutes et retranchements qui étoient à la pointe des isles du côté de la Donowitz.

Il est à remarquer que la plus part des isles qui faisoient la difficulté que nous avons trouvé à faire la communication avec Pancsova et Titel n'estoient en partie formées que par le debordement extraordinaire du Danube, qui de memoire d'homme n'a jamais été şi considérable. Mais, s'il nous a été prejudiciable eu cela, il nous a été très favorable pour faciliter le passage de nos vaisseaux et bateaux, par les petits bras que ce fleuve forme.

Le 29. Le vingt-neuf au point du jour, une troupe d'environ cinquante spays, sortis de la place, vint sur le bord de notre ligne de contrevalation vers le centre, dans le dessein de la reconnaître ou d'y faire quelques esclaves; mais nos gardes et deux pieces de notre canon firent feu dessus avec tant de succes qu'il y eut trois Turcs tuez sans les blessez que l'on n'a pû sçavoir.

A midi notre pont sur la Save fu finy; le canon de Belgrade ne pouvant y ateindre que très difficilement à cause de l'élevation de la place et de l'éloguement. Les Turcs avoient posté dans les maisons de la basse ville une cinquantaine de janissaires, qui firent un feu de mousquetterie assez vif le reste de la journée sur la redoute que l'on construisoit pour assurer la teste de ce pont du côté de la ville; mais, comme ils tiroient de tres loin, ils ne blesserent que sept à huit travailleurs [1].

Le 30. Le trente, M. le Prince Eugesne fut visiter le petit

[1] Le 29 juin se produisit un attaque de 2,000 Turcs contr l'aile gauche; (Matuschka, ouvr. cité, p. 99).

www.dacoromanica.ro

camp vollant que commandait Mr. Hauben, campé du côté de Zemlin, et examina la redoute que l'on faisoit pour assurer la teste du pont de l'autre côté de la Save.

Les Turcs tirerent de la ville quelques volées de canon dans diferens endroits de nôtre camp. Sans faire grand mal, ils paroissoient travailler sur l'esplanade qui est entre les faubourgs et la haute ville à faire un retranchement ou un double chemin couvert.

Juillet. Le 1-er. Le premier juillet les ennemis tirerent peu de la place et on remarqua bien qu'ils travailloient fortement à faire un retranchement au bas de leur glacis.

Vers les dix heures du soir ils laisserent aller sur le Danube un moulin composé d'artifices et de matieres combustibles garny de grapins tout autour pour s'atacher partout où il donneroit, dans le dessein de bruler notre pont. Mais par bonheur ceux qui furent chargez de conduire cette machine jusqu'à une certaine hauteur, ayant eu peur du feu de la redoute que nous avions à la pointe de l'isle de la Donawitz, se retirerent trop tost, de sorte que, le courant portant la machine à terre, elle échoua à deux cent pas du pont, brûla, et fit son effet sans blesser personne, quoiqu'elle fût munie de grenades, de caracasses et de grand nombre de canons, de fuzils et de pistolets chargez, qui faisoient feu de tous cotez.

Le 2. **L'artillerie imperiale.** Le deux, la grosse artillerie arriva par le Danube sur une infinité de bateaux qui avoient fait le tour par Pancsova pour éviter de passer sous le feu de Belgrade; nous avions pour lors, tant en grosse artillerie qu'en artillerie de campagne, deux cent dix pieces de canon, cent et quelques mortiers, trente mil bombes, vingt mil grenades et toutes les autres munitions necessaires à proportion.

On rassembloit avec soin dans un depost-general qui étoit au centre près l'artillerie entre la premiere et seconde ligne toutes les fascines, piquets et gabions que l'on pouvoit faire aux environs du camp, mais on fut obligé d'en employer une grande quantité pour fasciner les retranchemens de la circonvalation.

Le 3. Le trois, la droite fouragea au dela de la Save, et la gauche au dela du Danube, sans aucun trouble de la part des ennemis, qui furent aussy assez tranquilles du côté de la ville.

Le 4. Le quatre au point du jour, les Turcs firent sur notre

www.dacoromanica.ro

camp pendant environ deux heures un feu considerable de canon, sans que l'on ait pû en deviner la cause.

Tous les chariots des officiers generaux, ceux de l'infanterie et de la cavalerie furent commandez pour aller avec des detachemens de toute la cavalerie chercher des palissades, saucissons, fascines, piquets et gabions, dont on faisoit un tres grand amas.

Le camp du lieutenant-general Hauben, qui étoit de l'autre côté de la Save, s'aprocha du Danube pour se mettre en avant de Zemlin, sa droite apuyée au Danube et sa gauche à un marais qui étoit du côté de nôtre pont de la Save; deux vaisseaux de guerre de l'Empereur avancerent vers sa droite pour éloigner les sayques turques qui incommodoient le camp par le feu de leur canon, et pour donner moyen à nos bâtiments de charge de venir par le grand Danube debarquer leurs marchandises et munitions à la droite de ce camp sans prendre le tour du coté de Pancsova.

Le 5. **Combat sur l'eau.** Le cinq, on commença à retrancher le camp de M. Hauben.

A trois heures apres midy, quarante à cinquante sayques ou demi-galeres vinrent ataquer nos deux vaisseaux de guerre qui êtoient la veille vers la droite du camp de M. Hauben et qui êtoient descendus plus pres de l'embouchûre de la Save. Le combat dura pres d'une heure et fut violent de part et d'autre; même il y eut un de nos vaisseaux que l'on crut pris pendant un tems, ayant été envelopé de tous côtez et le feu étant si grand que l'on ne voyoit plus qu'une grosse fumée. Mais, ayant coulé deux sayques ou demy-galeres à fond et endomagé plusieurs autres qui furent obligées de lâcher prise, tout le reste se retira en desordre. Une partie de ces bâtimens turcs revint peu de tems apres, avec environ cinquante grands bateaux plats chargez de quatre à cinq cent chevaux qu'ils debarquerent avec quelque infanterie dans la prairie de Zemlin, qui est partagée par un ruisseau marescageux peu praticable; à l'instant M. Hauben fit marcher quatre bataillons et huit escadrons qui s'aprocherent jusques sur le bord du ruisseau et firent un si grand feu sur les Turcs, qu'ils les obligerent à se rembarquer: M. le Prince Eugesne, qui de nôtre camp vit le debarquement des ennemis, fit dans le moment marcher M. le comte de Mercy avec

www.dacoromanica.ro

trois regiments de cavalerie qui passerent la Save, mais ils arriverent trop tard pour couper les Turcs.

On trouva sur les bords du Danube plus de soixante Turcs noyez, que l'on repecha; l'on n'a pas sçû leur perte, qui doit avoir eté considerable; la nôtre fut de onze hommes tuez et de trente blessez, un de nos vaisseaux fut un peu endomagé, mais bientost apres reparé.

Le 6. Le six au point du jour, les Turcs firent pendant environ une heure un grand feu de canon de la place dans notre armée, ce qu'ils faisoient presque tous les jours à pareille heure; cela tuoit de tems en tems quelques hommes ou chevaux. L'on continuoit à travailler à l'amas des palissades, saucissons, fascines, piquets et gabions.

Le 7. Le sept, les Turcs tirerent de la place quelques volées de canon dans nôtre camp à l'ordinaire. Environ cent Tartares, des troupes qu'ils avoient à Semendria, vinrent vers les dix heures du matin à la teste de nos lignes de circonvalation et enleverent quelques chevaux de vivandiers qui êtoient à la pâture au dela des gardes qui ne pûrent les joindre.

Le 8. Le huit, on esperoit de finir entierement les lignes de circonvalation, qui étoient formidables, leur fossé ayant dix-huit pieds de large sur douze de profondeur et quarément dans le fond la même largeur. Les épaulemens, parapets et banquettes, revetus d'un bon fascinage piqueté tant en dedans qu'en dehors, et tous les redans garnis d'artillerie. Il y avoit dans certains endroits des especes de flêches et contregardes pour decouvrir les fonds ou l'ennemy pouroit se former sans être veû du grand retranchement qui êtoit sur la crête des hauteurs [1].

Le 9. Le neuf, les ennemis fûrent assez tranquilles, mais sur les quatre heures du soir, s'estant aperçeus que nous faisions une ligne paralelle pour les resserrer, en communiquant de la redoute inferieure qui assûroit le pont de la Save jusque à la ligne de contrevalation, ils avançerent neuf sayques par la Save, qui firent un grand feu de canon, celuy de la place s'y joignit avec si peu de succès qu'ils tirerent pres de trois cent coups sans faire un grand domage, parce que celuy de la place ne pouvoit que tres difficilement plonger si bas et que quatre pieces

---

[1] Les lignes de circonvallation s'étendaient sur plus de 9 km. et celles de contrevallation avaient à peu près 16 km. Matouschka, ouvr. cité, p. 80.

www.dacoromanica.ro

du nôtre, qui étoient dans la redoute, jointes à six qui êtoient dans les lignes de contrevalation, fûrent si bien servies que les sayques n'ozoient aprocher.

Le 10. Le dix, M. le comte de Mercy fut chargé d'aller attaquer la redoute que les Turcs avoient construite dans la premiere isle que la Donawitz forme vis-à-vis de Belgrade[1], laquelle nous auroit eté d'un grand secours, tant pour faciliter nos fourages de ce coté-là, que pour y établir des bateries qui auroient empêché en partie les bâtiments de sortir de Belgrade et batre la basse ville par cet endroit. Ce general se mit donc en marche à deux heures apres midy avec douze compagnies de grenadiers, six bataillons, deux mil chevaux et quatre pieces de canon pour passer dans cette isle sur deux ponts que l'on venoit de construire sur le Donawitz.

A cinq heures du soir, dans le tems qu'il faisoit sa disposition pour chercher les chemins praticables, afin de marcher à la redoute des Turcs, il tomba dans une apoplexie si affreuse, qu'il perdit la parolle, l'ouye et la veue; ses gens l'ayant emporté, le comandament des troupes resta à M. de Naybert, general-major[2]. Nous suivîmes M. le Prince Eugesne, qui fut pour voir cette ataque, mais, les chemins dans cette isle s'étant trouvez tres difficiles et coupés de marais sur lesquels il faloit faire plusieurs ponts, on fut obligé de s'en revenir et de differer cette entreprise. Les Turcs, qui voyoient tous nos mouvemens, firent de leurs sayaques un assez grand feu de canon, qui tua et blessa quelques soldats et cavaliers; entre autres emporta la main d'un page du Prince Ferdinand de Baviere, plusieurs coups ayant porté fort pres de nos Princes.

Je crois inutile de repeter à chaque article que Monseigneur le Prince de Dombes s'est trouvé avec distinction à toutes les actions qui se sont passées pendant le cours de la campagne, tout le monde sachant qu'il n'a pas manqué un jour de monter

---

[1] A l'embouchure de la Petite-Donawitz, appellée aussi „Viselia“, *ibid.*, p. 100.

[2] C'était l'„Obrist Freiherr von Neipperg“, *ibid.*, ou le Baron von Neuberg, d'après les *Eugenii Heldenthaten*, p. 1081. Matuschka croit que ce ne serait pas lui, mais Alexandre de Würtemberg, qui fut chargé de commander jusqu'au complet rétablissement du comte de Mercy.

www.dacoromanica.ro

à cheval pour se porter par tout au le danger à été le plus grand [1].

Le 11. Le unze les ennemis tirerent à leur ordinaire de tems à autre plusieurs volées de canon de la place dans le camp. Un detachement de cent de nos hussarts surprit à deux lieues de nôtre camp un party d'environ cent Tartares, le batit, en tua plusieurs et en amena sept esclaves, presques tous blessez.

Le 12. Le douze, il ne se passa rien de remarquable; les Turcs tirerent dans nôtre camp quelques coups de canon à leur ordinaire. Un spays deserté de l'armée des Turcs dit qu'elle s'aprochait et qu'elle étoit du côté de la riviere de la Morava [2].

Le 13. **L'orage.** Le treize, vers les quatre heures du soir, un orage affreux, venu avec une impetuosité extraordinaire, rompit entierement notre pont sur le Danube, malheureusement chargé pour lors de plusieurs chariots qui venoient du fourage, dont la pluspart furent perdus avec leurs chevaux et boeufs et les hommes qui les conduisoient. Plusieurs autres bateaux furent submergez et coulez à fond, d'autres se briserent contre terre, entre autres deux chargés de poudre à canon. Une demy-galere turque armée de cinq pieces de canon, dont les cables avoient rompus et les matelots s'êtoient sauvés à la nage, vint échouer à nôtre gauche. Ce batiment se trouvant tres beau, fut radoubé et armé par des matelots et des troupes de l'Empereur.

Nôtre pont sur la Save, dont les ancres tinrent mieux, fut submergé. Ces facheux accidens ne laisserent pas d'inquiétter M. le Prince Eugesne, qui sur le champ donna tous les ordres necessaires pour les faire reparer [3].

Le 14. Le quatorze, les Turcs voyant nôtre pont de la Save submergé, firent entre onze heures et midy passer cette riviere à six cent janissaires et trois cent chevaux sur des bateaux dans

[1] Voir p. 105, note 1.

[2] Eugène savait le 2 juillet que le Grand Vizir était arrivé à Nich. Lettre à l'empereur; Matuschka, ouvr. cité, pp. 101-103.

[3] L'orage, ayant coupé les deux communications par le pont du Danube et celui de la Save, l'armée impériale se trouvait isolée dans son camp. sur la rive droite du Danube. Les Turcs de la garnison, envoyée par le seraskier, Mustapha-Pacha, pour attaquer la redoute d'au-delà de la Save, le 14 juillet, étaient au nombre de 1000 hommes; *ibid.*, p.p. 103-104; d'autres sources, comme les *Eugenii Heldenthaten*, p. 1085 et Kausler, p. 615, comptent mile janissaires et mille spahis.

www.dacoromanica.ro

le dessein d'aller enlever la redoute qui protegeoit la teste de nôtre pont du côté de Zemlin et de prendre grand nombre de boeufs et chevaux qui, étant allé au fourage, n'avoient pû revenir au camp.

D'abord ils ataquerent avec grande furie cet ouvrage, où il n'y avoit que soixante hommes. Le capitaine qui les commandoit fit une tres valeureuse resistance et digne d'admiration; mais malgré cela il est à croire qu'il auroit été enlevé sans deux compagnies de grenadiers detachées de nôtre camp, que l'on fit passer la Save dans deux bateaux, et qui fûrent se jeter dans la redoute que les Turcs ataquoient avec tant de vigueur, qu'il y en étoit monté deux qui tuerent chacun leur homme à coups de sabre en entrant, mais qui fûrent tuez ensuite, aussy bien que vingt-quatre que l'on trouva morts dans le fossé, et soixante-huit aux environs, sans compter ceux que les Turcs emporterent selon leur coûtume.

Repoussez par cette belle deffense, ils se retirerent en desordre; mais leur cavalerie, qui avoit fait le tour, tua quelques cavaliers, dragons ou valets fourageurs et enleva près de cent boeufs et environ dix chevaux: ils s'atacherent plus aux boeufs parce qu'il manquoient de viande dans Belgrade;, ils en auroient enmené davantage sans plusieurs troupes de cavalerie du camp de M. Hauben, qui vinrent au secours, à la verité un peu tard par le grand tour qu'elles êtoient obligées de faire à cause des marais.

L'inhumanité des troupes impériales. Je ne puis taire icy l'inhumanité des troupes impériales qui écorchent les Turcs morts depuis les pieds jusques à la teste et font de leur peau des couroyes qu'ils disent être bonnes pour la crampe, la goute et les femmes acouchées; ils dissequent aussy toutes les parties où ils trouvent de la graisse humaine, qu'ils mettent precieusement dans des petits pots, pretendant qu'elle est excellente pour les entorses et foulures. Ils leur vuident jusqu'aux boyaux, parce que les Turcs ont acoutumé dans les actions de guerre d'avaller les ducats qu'ils ont pour les retrouver en cas qu'ils soient faits esclaves. Enfin c'est une chose surprenante de voir les hommes, les femmes et leurs enfans atachez à dechirer ces cadavres et leur faire des infamies que la bienseance ne permet pas de raporter.

Le 15. Le quinze au point du jour, le pont de la Save fut re-

www.dacoromanica.ro

tably; l'on travailloit à force à celuy du Danube, qui donnoit beaucoup plus de peine à reparer.

Les Turcs tirerent de la place plusieurs coups de canon de tems à autre à leur ordinaire; ils s'atacherent davantage à tirer sur le pont de la Save, mais sans effet.

Un detachement de deux cent de nos Rassiens, envoyé à la guerre pour aprendre des nouvelles de l'armée des Turcs, rapporta qu'elle avoit en partie passé la riviere de la Morava, qui n'estoit qu'à quatre marches de nôtre camp; ce party batit à plate coûture un corps de spays d'environ deux cent; en tua quantité et en amena onze esclaves que l'on vendit au plus offrant. Plusieurs princes allemands et autres officiers de l'armée en acheterent: l'on dit que ce sont de tres bons domestiques que l'on met aux plus vils usages.

Le 16. Le seize M. de Martiny[1], general de cavalerie, marcha avec quatre regimens de cavalerie faisant quatre mil chevaux, pour passer la Save et aller prendre à Zemlin le commandement du camp de M Hauben, lieutenant-general, qui revint avec chagrin servir dans la grande armée. L'on a dit que M. le Prince Eugesne luy avoit ôté ce commandement pour le punir de n'avoir pas eté assez atentif à la descente que les Turcs firent le quatorze de ce mois, lesquels auroient pû être coupés par sa cavalerie, s'il l'avoit fait marcher plustot. Le corps du General Martiny fut donc de dix mil hommes.

Les Turcs tirerent peu de la place et il ne se passa rien de considerable pendant le jour.

Attaque du côté de la Save. A huit heures du soir, M. de Marcilly, general major, et M. Heister, colonel, marcherent avec six compagnies de grenadiers, trois bataillons et quatorze cents travailleurs pour passer la Save et aller travailler à construire une grosse redoute vers le confluent de ce fleuve dans le Danube. Par cette redoute l'on empechoit les Turcs de passer de ce côté, n'y de reçevoir par là du secours dans la place; d'ailleurs elle voyoit à revers une partie de la basse ville, du chemin couvert et des autres ouvrages qui sont du côté de la Save.

Le 17. Le dix-septt, à une heure apres minuit, les Turcs, s'étant aperceus du travail que l'on faisoit pour construire la redoute

---

[1] Le comte Martigny; Matuschka, ouvr. cité, p. 105.

www.dacoromanica.ro

dont je viens de parler, firent sur nos travailleurs un tres grand feu de canon, tant de leurs sayques que de la place; à cinq heures du matin, leurs sayques et demy-galeres chargées de plus de deux mil janissaires, faisant semblant de vouloir canoner nos gens à revers, aborderent au dessus d'eux et mirent à terre les janissaires, lesquels, ayant attaqué le retranchement de la redoute seulement commencé, culbuterent les grenadiers et les travailleurs, qui se retirerent en desordre vers les trois bataillons qui les soutenoient malheureusement de trop loin, de sorte que les Turcs auroient sans doute fait un grand carnage si M. le Prince Eugesne n'eut fait marcher deux cent chevaux de piquet, lesquels ayans pris les janissaires en flanc, les firent ployer, en tuerent beaucoup et en culbuterent plus de trois cent dans la Save. Cette cavalerie fit des prodiges de valeur; ne pouvant se former toute à cause du terrain marecageux, elle ne put charger que trente ou quarante maîtres (?) de front; l'on perdit à cette affaire M. de Marcilly, general major, qui y commandoit l'infanterie; c'estoit le même qui a esté brigadier en France et qui en est sorty pour s'estre batu avec M. de Montgeorge, M. Heister, colonel, qui commandoit les travailleurs, fils du marechal Heister, y fut tué, un major et environ vingt officiers et deux cent hommes y furent aussy tuez ou blessez: ces memes troupes se remparerent à l'instant de l'ouvrage et l'on r'enforça ce poste de deux mil hommes d'infanterie et de quatre cent chevaux, qui souffrirent toute la journée par le feu continuel du canon de la place.

On travailla la nuit à un boyau qui prenoit de cette redoute et venoit rendre à cent pas de celle qui êtoit à la teste du pont.

Le 18. Le dix-huit, les Turcs tirerent pendant tout le jour de la place beaucoup de canon et de mousqueterie sur les ouvrages au-delà de la Save ou l'on perdit une douzaine d'hommes.

Les troupes auxiliaires que l'Electeur de Bavière fournissoit à l'Empereur arriverent au nombre de six bataillons, forts de sept cent hommes chacun, d'un escadron de grenadiers à cheval et d'un regiment de dragons de six cent hommes; l'infanterie vint camper dans la grande armée au centre de la premiere ligne et la cavalerie resta au camp du General Martiny.

Toute la nuit du dix-huit au dix-neuf, les Turcs tirerent beaucoup de canon et de bombes sur ces nouveaux ouvrages.

Le 19. Le dix-neuf, on travailla à perfectioner nos ouvrages, c'est-à-dire la redoute, deux bateries de quinze pieces de canon

www.dacoromanica.ro

chacune, une de vingt mortiers et la tranchée qui y conduisoit, de sorte que ces bateries devoient batre le poligone exterieur qui regarde du coté de la Save.

La nuit du dix-neuf au vingt, les Turcs tirerent beaucoup de canon et de bombes sur les travailleurs de ces ouvrages; il y eut quatorze hommes tuez ou blessez.

Le 20. Le vingt, le pont du Danube fût refait de grand matin, on commença un second pont de bateaux sur la Save, à dix pas au dessous du premier. Comme il étoit plus large et plus fort, il servit à passer l'artillerie pour le confluant de la Save. Les Turcs continuerent à tirer beaucoup de canon, de bombes et de mousqueterie sur nos ouvrages de ce côté-là, principalement la nuit; cependant nous n'eumes que onze hommes tuez ou blessez.

Le 21. Le vingt-un, on acheva le second pont de la Save, sur lequel on fit passer vingt pieces de canon de vingt-quatre, six coulevrines portant environ du dix-huit et vingt mortiers, avec les munitions, les boulets et les bombes necessaires pour servir cette artillerie, qui fut conduite toute la nuit aux bateries.

Forte canonade. Les ennemis, qui s'atacherent à tirer de la place tant le jour que la nuit par un tres beau clair de lune force canon et bombes sur les bateries, les endomagerent un peu, ce qui empecha nôtre artillerie de tirer, qu'elles ne fussent reparées; nous y eûmes dix-neuf hommes tuez au blessez. Les officiers intelligens ont tres bien remarqué que ces bateries étoient mal placées, car, si les Turcs avoient eu de l'entendement, ils auroient batu le canon en roüage: aussy y eût-il plusieurs canoniers tuez et des pieces demontées; d'ailleurs les épaulemens des bateries n'avoient que unze pieds d'epaisseur, au lieu qu'il en faut donner depuis dix-huit jusqu'à vingt-quatre.

Le 22. Le vingt-deux, on travailla à faire une redoute sur le rivage entre celle du confluant de la Save et la mosquée de Zemlin; on fit ensuite une tranchée pour communiquer de l'une à l'autre et au chemin pres de cette mosquée, qui étoit derriere le camp du general Martiny.

Les ennemis continuèrent à faire de la place un grand feu de canon et de bombes sur nos travailleurs et nous eûmes douze hommes tuez ou blessez.

Le 23. Le vingt-trois, nôtre canon et nos mortiers commence-

www.dacoromanica.ro

rent à tirer à deux heures du matin avec beaucoup de succes, ce qui obligea les Turcs à redoubler leur feu, qui fût assez vif pendant quelques heures; mais nôtre canon prit le dessus si considerablement, que le leur ne tiroit presques plus vers le soir. Nous eûmes pendant la journée quatorze hommes tuez, ou blessez; entre autres, M. de la Chevalerie, volontaire françois, qui a eté lieutenant d'infanterie dans le regiment du Roy, lequel eût la teste fracassée d'un coup de canon.

A unze heures du soir, nos bombes mirent le feu à plusieurs maisons de la ville, qui brulerent presque toute la nuit, sans que les ennemis tirassent un seul coup.

Le 24. Le vingt-quatre au point de jour, notre canon recommença à tirer et continua tout le jour avec tant de forçe qu'il demonta, non seulement une partie des bateries des Turcs, mais encore fit des brêches assez considerables, de sorte qu'ils ne tirerent de loin en loin que quelques coups de deux petites pieces embulantes qu'ils transportoient d'un lieu à un autre; ils tirerent aussy quelques pierriers, qui ne firent pas grand effet, car nous n'eûmes que cinq hommes de tuez.

Vers le soir, on travailla à une petite baterie de trois pieces de canon à la gauche de la redoute du confluant de la Save, pour deffendre toute cette partie par où les Turcs pouvoient faire une descente: toute la nuit nos bateries à bombes firent un feu assez vif, auquel les ennemis repondirent peu.

Le 25. Le vingt-cinq, notre canon batit fortement en brêche et avec tant de succes que l'on auroit pû facilement faire une veritable ataque par la basse ville du coté de la Save, dont les defences êtoient desja detruites. Ce projet étoit d'autant plus beau que c'estoit le moyen d'éviter l'ataque du front de la place, qui est miné et contreminé.

Les ennemis tirerent de leurs deux pieces embulantes, de quatre mortiers et de quelques pierriers, plus que le jour precedent, de sorte que nous eûmes dix-sept hommes tuez ou blessez; nos bateries avoient fait toute la nuit un grand feu de bombes, qui devoit les avoir fort incommodé.

Le 26. Le vingt-six, le canon de nos bateries continuoit à detruire les deffenses et à battre en brêche tout le coté de la place qui regarde la Save.

Un party de cent de nos hussarts, envoyé à la guerre, raporta

www.dacoromanica.ro

avoir trouvé l'armée des Turcs en marche, qui étoit partie d'Hassan-Bassa-Palanka et passoit la lessava pour aller à Semendria, qui n'estoit qu'à trois marches de nôtre camp; cette nombreuse armée marchoit lentement et fut obligée de faire plusieurs sejours pour atendre son artillerie, qui êtoit tres considerable.

Le 27. Le vingt-sept, on fit retirer les pâtureurs, qui étoeint au dela des gardes, et on renouvellā les deffenses de sortir du camp. L'on fit conduire sur les retranchemens toute l'artilerie et les munitions necessaires pour bien recevoir l'ennemy.

Les Turcs dans Belgrade demasquerent une baterie de huit pieces de canon qu'il avoient pratiquée au bord de la Save dans la basse ville, mais vers le soir notre canon luy imposa silence.

Arrivée de l'armée turque. Les partys de nos hussarts et Rassiens revenus de la guerre raporterent que la teste de l'armée des Turcs étoit à Krotzka sur le Danube, qui n'estoit qu'à trois heures de nôtre camp.

Le 28. Le vingt-huit, on s'apliqua à perfectioner les redans faits à la teste de nos barrieres, la flêche et les redoutes construites dans certains endroits au dela de nos lignes pour ôter la facilité à l'ennemy de se former dans des fonds que l'on ne pouvoit pas bien decouvrir de nos retranchemens.

L'on fit distribuer de la poudre et des balles à toutes les troupes.

Vers les trois heures apres midy, il parut sur les crêtes des hauteurs du coté du Danube un detachement d'environ quinze cent Tartares ou spays, venû pour reconnoitre nôtre camp: il disparut sur le soir. Nos bateries qui êtoient de l'autre coté de la Save continuoient toujours à batre la ville, qui y repondoit tres peu. Mais ce n'estoit pas là nôtre plus grand objet.

Le 29. Le vingt-neuf à six heures du matin, nous aperceûmes sur les hauteurs cinq ou six cent Tartares ou spays, soutenus par un plus gros corps que nous ne pûmes pas decouvrir entierement; il en descendit une partie dans les fonds qui étoient vis-à-vis nos retranchemens, depuis le centre jusques vers le Danube. L'on tira dessus quelques coups de canon. Environ deux cent de nos hussarts et Rassiens fûrent escarmoucher avec eux. Pendant ce temps l'on remarqua plusieurs Turcs qui consideroient nos retranchemens; nous jugeâmes que ce pouvoit être le Grand Vizir et quelques Bachas qui venoient les reconnoitre;

www.dacoromanica.ro

à midy, les Turcs s'estatns retirez nos hussarts et Rassiens rentrerent dans le camp; il y eut une dixaine d'hommes tuez de part et d'autre.

Les compagnies de grenadiers et les piquets de l'infanterie, de la cavalerie et dragons coucherent au bivouac le long des lignes, et l'on ordonna au reste des troupes de coucher tout habillé, afin de marcher chacun à leur poste au premier ordre.

Nos bateries de l'autre côté de la Save tiroient sur la place à l'ordinaire.

Le 30. Le trente, plusieurs troupes de Tartares et de spays parurent tout le jour sur les hauteurs les plus voisines de nos retranchemens. L'on aperçut dans un petit bois situé à une petite lieue de nous vers notre centre une colonne d'infanterie qui travailloit aparament à faire des fascines.

Nos bateries de l'autre côté de la Save batoient toujours de tems en tems la place; c'est ce qu'elles continuerent de faire pour augmenter la brêche faite de ce côté.

Le 31. Le trente-un, diverses troupes turques voltigerent à portée de nos lignes comme les jours precedens; nos hussarts et Rassiens escarmoucherent avec elles tout le jour sans qu'il se soit passé rien de considerable.

Vers les dix heures du soir, les Turcs de Belgrade laisserent aller au cours de l'eau un bruleau sur nôtre pont du Danube, mais, ayant été aperçû de loin, des chaloupes et canots de nos vaisseaux le detournerent et le firent échouer à terre. Dans le même tems un detachement d'environ cinquante janissaires, sorty de la place, se glissa le long du Danube pour venir bruler nos fours et notre magazin de farine. Mais il fut vigoureusement repoussé par une de nos gardes d'infanterie, qui se porta brusquement sur le bord du Danube, au defaut de la ligne de contrevalation où ce party avoit resolù de penetrer.

Aoust. Le 1. **Campement de l'armée turque.** Le premier aoust, à deux heures apres midy, la nombreuse armée des Turcs deboucha de tous côtez, de sorte que, vers le soir, toutes les hauteurs vis-à-vis nôtre camp étoient toutes remplies de leurs troupes. Notre canon les fit retirer un peu en arriere, de façon qu il s'éloignerent pour asseoir leur camp [1]. Il ne nous parut

[1] Les Tatars n'étaient pas encore arrivés; l'auteur les confond toujours avec les spahis. L'armée du Grand Vizir, Khalil, avait, d'après l'auteur du jour-

www.dacoromanica.ro

pas qu'ils gardassent un grand ordre pour camper, il sembloit qu'il voulussent seulement former une espece de ligne entre eux, suivant que le terrain le permettoit. D'abord l'on tendit la tente du Grand Vizir, autour de laquelle camperent les janissaires. Elle êtoit au centre de l'armée: chaque Bacha commandant une nation prit son terrain ou sur la droite, ou sur la gauche, suivant qu'il arrivoit et sa troupe campoit autour de luy. En arrivant, ils formerent un retranchement de chariots autour d'eux et pousserent plusieurs petites gardes à cinquante pas en avant.

L'on ordonna à nos piquets d'estre alertes toute la nuit et de faire en dehors des lignes de frequentes patroüilles.

Le 2. Le deux, l'armée des Turcs se retrancha, et travailla à faire une baterie sur une hauteur qui dominoit notre camp, située vis-à-vis l'angle saillant que nos retranchemens formoient, vers leurs centre. Toute la journée se passa en escarmouches, et il ne se fit rien de considerable.

Le canon de nos retranchemens tiroit de tems à autre sur ceux de leurs troupes qui vouloient s'aprocher le plus.

Cinq de leurs deserteurs dirent que la force de nos retranchemens les étonnoit, mais que le Grand Vizir avoit ordre de nous ataquer à quelque prix que ce fut et que les retranchemens qu'ils faisoient, étoient pour assurer leur retraite en cas qu'ils ne pussent forcer les notres.

Le 3. Le trois, à sept heures du matin, nous aperçûmes une grosse colonne d'infanterie turque qui descendoit de la hauteur qui dominoit nôtre camp et s'avançoit vers nos retranchemens du côté du Danube. D'abord nous crûmes que nous allions être ataquez. Toutes les troupes furent mises en bataille à leur poste. Mais, lorsque la teste de cette colonne fut à la grande portée du mousquet de nos retranchemens, nous ne fumes pas peu surpris de la voir travailler à se retrancher. En effet elle fut

---

nal, 200.000 hommes (voir plus bas: chiffre accepté aussi par Kausler, ouvr. cité, p. 620, ou même 242.000 „l'estat des troupes" à la fin du texte). D'après l'autre ouvrage anonyme, *„Feldzüge des Prinzen Eugen in Ungern"*, 1683-1711, 1716-1718, Vienne-Leipzig 1783, pp. 122-123 et 150, le nombre des Turcs était seulement de 50.000 hommes capables de lutter en dehors des 30.000 janissaires et spahis de la forteresse de Belgrade et de 30.000 Tatars arrivés ensuite. Matuschka, ouvr. cité, pp. 120 et 171, admet la même chiffre.

www.dacoromanica.ro

enterrée en moins de deux heures de tems. Ils continuerent cet ouvrage, pretendant venir à nous par tranchée. Quatorze à quinze pieces de leur canon en baterie sur la hauteur qui voyoit nôtre camp commencerent à tirer vers les sept heures du matin et continuerent tout le jour; nous leur oposames un feu égal et nous travaillames à augmenter nos bateries. Le feu de part et d'autre, tant de canon que de mousqueterie, continua tout le jour, et nous eûmes pres de quarante hommes tuez ou blessez. Le cheval d'un palfrenier de Monseigr. le prince de Dombes eut la cuisse emportée fort pres de ce Prince, **qui se presentoit partout.**

La nuit, les Turcs nous tirerent des bombes dans notre camp, et nous leur en tirasmes dans leur tranchée.

A une heure apres minuit, une de leur patroüilles ayant voulu reconnoitre de près nos retranchemens, s'atira environ mil coups de fuzils, ce qui donna une alarme à toute l'armée, qui étoit presques toujours sur les armes.

Le 4. **L'armée impériale entre deux feux.** Le quatre au point du jour, les ennemis commencerent à faire un grand feu de trente pieces de canon dispersées en trois bateries, dont l'une étoit sur la hauteur qui étoit vis-à-vis l'angle saillant de notre camp et les deux autres à côté sur l'alignement de leur tranchée, ce qui nous obligea à travailler à augmenter nos bateries de ce côté, afin de leur oposer un feu superieur; nous [perdimes] beaucoup de monde tant par le canon que par la mosqueterie. Entre autres, M. de Regal, general d'infanterie, qui eut la cuisse fracassée et en mourut quelques jour après.

Les Turcs de la garnison de Belgrade tirerent beaucoup dans notre camp, soit de la place, soit avec quelques petites pieces de canon ambulantes qu'ils promenoient dans le faubourg des Rasses du côté de la Save, desquelles ils nous tuerent plusieurs hommes et chevaux, de sorte que ces feux se croisoient sur notre camp avec ceux de l'armée ennemie. Un corps de leur infanterie, soutenu par un gros de cavalerie, s'avança du côté de la Save; nos bateries tirerent dessus pour les éloigner, mais ils avoient un nombre de janissaires dispersez, qui tiroient avec les carabines rayées tres avant dans notre camp, où ils blesserent plusieurs de nos gens: ainsy nous entendions autour de nous un feu continuel.

www.dacoromanica.ro

Cette infanterie travailla à construire une grande ligne à peu pres paralelle, qui descendait de la hauteur ou ils avoient leurs bateries et s'étendoit vers notre centre, tirant du côté de la flêche; il nous parut qu'ils travailloient à faire des bateries le long de cette ligne.

Le 5. Le cinq au point du jour, les Turcs demasquerent plusieurs bateries le long de leur ligne nouvellement faite du côté de notre centre, avec lesquelles ils canonerent fortement notre camp. Ils y joignirent plusieurs mortiers, qui nous jetterent force bombes; cela ne laissoit pas d'estre inquietant, n'y ayant personne qui fut en sûreté jour et nuit dans sa tente et nulle part, d'autant plus que les Turcs, dans Belgrade, nous canonoient aussy par plusieurs endroits.

A huit heures du soir, M. le Prince Eugesne, voulant resserrer ces derniers pour empecher leurs sorties, ou se mettre à portée d'ouvrir la tranchée devant la place, fit marcher dix bataillons, vingt compagnies de grenadiers, quatre mil travailleurs et quatre pieces de canon, commendez par M. le Prince de Beuern, general d'infanterie, soutenus par trois mil chevaux, pour construire une tres grosse redoute frisée et palissadée, pres la mosquée, qui est à la teste des deux faubourgs des Rasses; à quoi l'on travailla toute la nuit, pendant que l'armée turque nous bombardoit dans nôtre camp.

Le 6. Le six au point du jour, l'armée ennemie, ayant encore augmenté ses travaux et ses bateries, fit un feu de pres de cent pieces de canon qui se croïsoient sur notre camp et principalement du coté du quartier general où l'on n'étoit point en sûreté; de sorte qu'un cheval de Monseigr. le prince de Dombes, qui êtoit destiné pour monter M. le Marquis d'Estrades, eût une jambe emportée dans le tems que ce Prince alloit monter à cheval à son ordinaire pour aller visiter les ouvrages des ennemis et les nôtres. En arrivant à la redoute faite pendant la nuit à la teste des faubourgs des Rasses, qui étoit presque achevée, et sur laquelle le canon de la ville tiroit continuellement, M. le Prince de Beuern[1] vint au devant de Monseigr. le Prince de Dombes et le pria de mettre pied à terre aussy bien que toute sa suite, ce qui fut executé. Il arriva malheureusement que, dans

[1] „Prinz von Brannschweig-Bevern."

www.dacoromanica.ro

le tems que M. le Comte d'Estrades vouloit faire remarquer certaines choses à Monseigr. le Prince de Dombes, un boulet de canon emportà la jambe gauche de M. le Comte d'Estrades, aussy bien qu'à M. de Vitray, page de ce Prince, qui fut culbuté par la chûte de M. le Comte d'Estrades et couvert de son sang, ce qui nous fit trembler un moment pour le Prince, qui a couru dans cette occasion un tres grand danger.

A dix heures du matin, le serasquier, commandant dans Belgrade, fit faire une sortie d'environ deux mil janissaires, soutenus d'un nombre égal de cavalerie, pour ataquer cettte redoute. Mais les quatre pieces de canon qui y étoient desja en baterie, jointes au feu de l'infanterie, les fit retirer en desordre.

A midy, le canon de l'armée de Turcs, continuant à faire un très grand ravage dans le quartier-general, obligea M. le Prince Eugesne à le faire decamper, tant pour sa propre conservation, que pour celle de plusieurs Princes, generaux et seigneurs qui étoient continuellement en grand risque; le quartier-general fut donc porté à la gauche du côté de Danube. Le camp des ennemis et la ville continuerent à tirer des bombes toute la nuit.

M. le Marechal Heyster quita l'armée pour se retirer dans ses terres sans que l'on en ait sçeu d'autre raison que la douleur d'avoir perdû son fils ainé. Certaines gens ont dit qu'il se plaignoit du peu de confiance que M. le Prince Eugesne avoit en ses avis. Mais ses motifs ne paroissent pas assez puissants pour abandonner l'armée à la veille d'une grande action.

Le 7. Le sept se passa en canonades violentes de part et d'autre: notre artillerie faisoit de son mieux pour primier sur celle des Turcs, qui étoit très bien servie; nous avions augmenté la baterie qui étoit dans la nouvelle redoute à l'entrée des faubourgs des Rasses, de quatre pieces de canon et de quatre mortiers. Nous ne laissâmes pas de perdre du monde; entre autres M. le Prince de Cardenas, grand d'Espagne, qui servoit en qualité de volontaire, eut la cuisse emportée. Toute la nuit les Turcs aussy bien que nous tirions force bombes.

Le 8. Le huit, les Turcs s'aprocherent fortement de nous par tranchées, quoique mal faites et mal conduites; il nous arriva trente pieces de gros canon de renfort, qui furent sur le champ placées le long de nos retranchemens. Jamais on a entendû une telle canonade de part et d'autre, puisque, soit de l'armée des

www.dacoromanica.ro

ennemis ou de la ville et des autres bateries qui en dependent, soit de nos retranchemens ou de nos bateries du côté de la Save et de celle de la nouvelle redoute, il y avoit près de cinq cent pieces de canon et deux cent mortiers, qui faisoient un feu continuel nuit et jour.

A l'entrée de la nuit, nous poussâmes un boyau pour communiquer de la redoute faite à l'entrée des deux faubourgs des Rasses à une grosse mosquée fortifiée par l'enceinte d'une forte muraille que nous avions crenellé et où nous primes poste.

Le 9. Le neuf au point du jour, M. le Marechal Prince Alexandre de Virtenberg, ayant aperçu le long de nos retranchemens un Turc à cheval, le fit couper par deux petites troupes de grenadiers, qui le prirent, s'étant, à ce que l'on assûroit, enyvré d'opium. Il se trouva être ayde-de-camp general de l'aga des janissaires. Cette homme étoit de belle taille portant une belle barbe blanche, et paraissoit agé d'environ soixante ans.

L'on crut que cet officier experimenté venoit pour reconoître le fort et le foible de nos retranchemens, dont les ennemis s'aprochoient de plus en plus par tranchée, en sorte que leurs ouvrages n'étoient gueres qu'à cent cinquante pas de la flêche qui étoit plus loin que notre centre tirant vers la Save; il faisoient de grands amas de fascines et notre artillerie de part et d'autre continuoit à faire un feu considerable.

Le 10 Le dix, une partie de l'armée des Turcs marcha par leur gauche pour occuper la hauteur qui est du coté de la Save: ils y avoient fait un retranchement et étably deux bateries.

Nôtre principale aplication étoit de leur oposer un feu égal.

A cinq heures du soir, un gros de janissaires, sorty de la place avec deux petites pieces de canon, se glissa par les maisons et jardins du faubourg, dans le dessein d'ataquer la mosquée que nous occupions, mais nos troupes qui la gardoient le repousserent si vivement, qu'il se retira comme il êtoit venu.

A huit heures du soir, la garnison de Belgrade mit le feu dans le faubourg qui est du côté de la Save, dont quelques maisons furent brulées.

Le 11. Le unze, la canonade de part et d'autre fut très vive; d'ailleurs l'armée ennemie ne fit aucun mouvement que d'augmenter ses travaux pour nous aprocher.

A quatre heures apres-midy, Mr. le comte de Mercy, General

www.dacoromanica.ro

de cavalerie, ayant passé sur deux ponts de bateaux la Donawitz, avec six compagnies de grenadiers, quatre bataillons, trois cent chevaux et six pieces de canon, fut ataquer la redoute que les Turcs occupoient et les culbuta dans le Danube avec tant de vigueur, qu ils se seroient tous noyez, s'ils ne s'étoient sauvés en partie par le moyen de leurs demy-galeres, et, comme ils s'embarquerent tres precipitament, ils en abandonnerent une très belle, armée de trois pieces de canon et munie de toute sortes de vivres et munitions, dont nos petites sayques s'emparerent; il y eut plusieurs Turcs tuez ou noyez, quatre faits esclaves. Nous perdimes environ dix hommes par le canon de la ville, car les Turcs ne firent qu'une decharge de très loin et se sauverent. Cette action manquée le dix juillet par l'apoplexie de M. le comte de Mercy fut tres bien executée; cela nous donna les moyens d'établir de l'autre côté du Danube des bateries, qui ont fort incommodé la basse ville de ce côté-là.

Les ennemis, et nous, nous sommes jettez à l'ordinaire quantité de bombes pendant la nuit.

Le 12. Le douze au point du jour, nous aperçûmes que les ennemis avoient fait pendant la nuit plusieurs tranchées nouvelles qui nous aprochoient tres fort, mais toutes en l'air, leurs flancs n'étant couvert de rien, ce qui nous fit juger de leur inhabileté; notre canon et nos mortiers tiroient fort sur ces ouvrages, mais leur artillerie étoit si bien servie, qu'elle nous tuoit toujours du monde assez considerablement.

L'on trouva dans l'isle que M. le comte de Mercy avoit pris la veille une vingtaine de Turcs cachez dans les roseaux, que l'on fit esclaves. Un deserteur de la place dit qu'ils avoient perdu dans cette affaire pres de deux cent hommes.

Les ennemis nous tirerent beaucoup de bombes toute la nuit et surtout du côté de nos magazins à poudre, ce qui nous fit craindre pour eux.

Le 13. Le treize, nous aperçûmes que l'armée ennemie s'étendoit fort du coté de la Save: c'étoit un gros corps de Tartares envoyé pour faciliter leur subsistence, les fourages étant tres rares dans leur camp, aussy bien que dans le notre[1].

Les troupes du camp du General Martiny avoient ordre de

[1] Le corps de 30.000 Tatars était arrivé la veille (Matuschka, p. 133).

www.dacoromanica.ro

faire de patroüilles continuelles le long de cette riviere pour observer s'il ne vouloient pas la passer.

La canonade, de part et d'autre, fut plus violente que jamais.

M. le chevalier de Grouf, volontaire, fils de M. Grouf, marechal de camp des troupes d'Espagne, qui commandoit la guerre derniere dans Mons, eut la teste fracassée d'un coup de canon en entrant chez M. le Duc Daremberg; nous perdions tous les jours beaucoup d'hommes et de chevaux, et il est certain que les Turcs n'en perdoient pas moins.

Nous étions continuellement atentifs, et surtout la nuit, aux mouvemens des ennemis pour nous oposer à leurs desseins, ce qui fatiguoit fort nos troupes[1].

Le 14. Le quatorze, à cinq heures du matin, une bombe de nos bateries au delà de la Save fit sauter deux magazins à poudre de la ville, ce qui fit un fracas épouvantable, plusieurs maisons et mosquées furent culbutées d'une telle force, que leurs debris furent à plus d'un quart de lieu de la place. Ils tuerent trois soldats et en blesserent cinq autres dans nôtre boyau, qui étoit de l'autre côté de la Save. Un deserteur raporta qu'il y avoit dans ces deux magazins pres de cent milliers de poudre et qu'ils avoient fait perir plus de cinq mil ames[2], soit hommes, femmes ou enfans; ce qui fut confirmé depuis par les Turcs mêmes.

Mais ce n'étoient pas ce qui faisoit nôtre grande atention: l'armée étoit notre principal objet. Elle travailloit à force à nous aprocher par tranchée, tant du coté de l'angle saillant de nos retranchemens que de celuy de la flêche qui étoit au dela de nôtre centre. Elle poussoit toujours ses ouvrages en avant, soutenue par un grand nombre de bateries, de sorte que leurs troupes

---

[1] L'auteur ne dit mot des autres souffrances de l'armée impériale. Les maladies favorisées par la chaleur de l'été et l'aglomération sur un espace restreint faisaient de plus grands ravages que la guerre même; durant le siège de Belgrade son nombre avait diminué jusqu'à 90.0000 *(ibid.)*, ou même 70.000 (Kausler, p. 620 et Zinkeisen, *Gesch. des osm. Reiches*, V, p. 549) „Chaque bataillon avait son cimetière, à peu près aussi grand que l'espace occupé par les soldats vivants“ *(ibid.)*; cf. aussi la description donnée dans les *Feldzüge des Prinzen Eugen*, pp. 130-131.

[2] L'explosion s'était produite entre six et sept heures du matin, d'après Matuschka, ouvr. cité, p. 134, qui donne le chiffre de 3000 âmes, tandis que Kausler (p. 620) a seulement 1000.

www.dacoromanica.ro

les plus voisines de notre circonvalation étoient à la petite portée du mousquet.

La canonade continuoit violament, et, entre autres blessez, M. le Comte de Strautsen, colonel, eut la jambe emportée.

Le 15. Le quinze, à une heure apres minuit, on s'aperçeut que les ennemis travailloient fortement à s'aprocher de nous par de nouvelles tranchées du côté de nôtre centre; alors l'infanterie qui bordoit nos lignes fit un tres grand feu de mousqueterie, à quoy les Turcs repondirent pareillement. Nous fimes sur eux quatre petites sorties pour interompre leur travail.

Au point du jour, leur canon et le nôtre commencerent à tirer tres vivement, et, comme leurs tranchées et nos retranchemens êtoient tres pres, le feû de leur jnfanterie et de la nôtre continua toute la journée.

A sept heures du soir, M. de Viard, lieutenant general, nous joignit avec quatorze escadrons de bonne cavalerie qu'il amenoit de Transilvanie.

Le 16. **La bataille de Belgrade.** Le seize, M. le Prince Eugesne, ayant resolû d'ataquer les ennemis qui commençoient à nous resserer de trop pres, donna ses ordres pour faire sortir de nos retranchemens toute la nuit cinquante bataillons de la premiere et seconde ligne et soixante compagnies de grenadiers de cent hommes chacune, commandez par M. le Marechal Prince Alexandre de Virtemberg, M. le Prince de Beuern et Mr. Harrach, generaux d'infanterie, cent soixante-huit escadrons de cavalerie ou de dragons, tant de nôtre camp que de celuy de M. de Martiny, commandez, sçavoir l'aile par M. le Marechal Palfy et M. le comte de Mercy, la gauche par Mrs. de Montecuculy, et de Nadasty, generaux de cavalerie. L'infanterie sortit par quatre barrieres du centre et fut postée sur deux lignes le dos à nos retranchemens; la cavalerie et les dragons de la droite sortirent par deux barrieres qui étoient du côté de la Save pour se poster sur deux lignes, la gauche apuyée à nos retranchemens et la droite à un ravin qui se prolongeoit à environ quatre cent pas de nos retranchemens. La cavalerie et les dragons de la gauche sortirent par deux barrieres qui étoient vers le Danube, afin de venir se former sur deux lignes, la droite apuyée à nos retranchemens et la gauche à un ruisseau qui descendoit de la hauteur où les ennemis avoient fait leur premiere baterie du côté

www.dacoromanica.ro

de l'angle saillant de nos retranchemens. Les troupes ainsy disposées devoient ataquer au point du jour par le signal de trois bombes, sçavoir l'infanterie en teste et la cavalerie ou dragons de droite et de gauche en flancs pour prendre à revers les ouvrages des ennemis[1]. Mais il arriva qu'ayant poussé pendant la nuit leurs ouvrages fort avant du côté de nôtre droite, M. le Marechal Palfy les trouva en se formant et fut chargé par un gros de janissaires qui pensa mettre quelques-uns de ses troupes en desordre, s'il n'avoit pris le party avant le signal de les charger et de les culbuter. Cela engagea aussy trois bataillons de nôtre droite à charger, lesquels, n'étans pas soutenus, perdirent extraordinairement; d'un autre côté, nôtre gauche, entendant les charges de la droite, crut qu'elle devoit aussy charger et engagea une partie de nôtre infanterie à faire la même chose, ce qui causa quelque desordre. Cependant M. le Comte de Bonneval, lieutenant general, qui commandoit la gauche de l'infanterie, secondé par quelques escadrons de la gauche, apres un combat tres opiniâtre, où il donna des marques d'un valeur et d'une habileté extrême, s'étoit rendu maitre de la principale baterie des Turcs, qui étoit sur la hauteur vis-à-vis l'angle saillant de nos retranchemens.

Un broüillard tres épais, élevé pendant la nuit, fut si considerable, que la plus grande partie des troupes (qui ne se voyoient pas) ne sçavoient, pour ainsy dire, où elles chargeoient et ne pouvoient se secourir les unes les autres.

A sept heures et demi du matin, le broüillard s'étant enfin dissipé, nos troupes se remirent et chargerent avec tant de bravoure et de succes, qu'elles culbuterent les Turcs de retranchemens en retranchemens, car il n'est pas possible de s'imaginer la quantité d'ouvrages mal construits qu'ils avoient fait tant pour s'emparer des sorties, que pour nous aprocher en sûreté, sans neanmoins avoir couvert leurs flancs, qui étoient ouverts principalement par leur gauche.

Alors M. le Prince Eugesne sortit de nos retranchemens, suivy des Princes, qui encouragerent si vivement les troupes que l'on gagna pied à pied toutes les bateries ennemies les unes

[1] L'ordre de bataille est ajouté à la fin du texte. Il diffère un peu de celui donné par Matuschka (p. 396), Kausler (p. 607-609), *Eugenii Heldenthaten*, pp. 1066, 1110, 1114), *Feldzüge des Pr. Eugen* (p. 141-143).

www.dacoromanica.ro

apres les autres, lesquelles on tournoit et tiroit à mesure sur eux, ce qui les mit absolument en fuite. Leurs spays et Tartares se presenterent par notre droite et par notre gauche, en faisant des cris horribles. Mais, aux premieres decharges de notre cavalerie, ils suivirent le sort des janissaires. Enfin tous ensemble, saisis de terreur, passerent avec precipitation à travers de leur camp, qu'ils abandonnerent, quoique retranché[1], parce que M. le Prince Eugesne les fit canoner avec leur canon, qu'il fit avancer.

Toutes nos troupes en bataille à cinq cent pas de leur camp ne demandoient qu'à se debander pour aller piller. Mais M. le Prince Eugesne, avec autant de prudence, que de discipline, les contint, et atendit une bonne heure jusqu'à ce qu'il en aprit qu'ils continuoient à fuir avec vitesse. Pour lors il fit envoyer une garde pour s'emparer de la tente du Grand Vizir (qui lui apartient) et detacher quarante hommes par compagnie, tant d'infanterie, que de cavalerie et dragons, pour aller piller le camp entier des Turcs, qui fut pillé et raporté dans le nôtre en tres peu de tems; le butin fut partagé avec ordre et également dans chaque compagnie.

Cette grande et fameuse action fut entierement terminée à dix heures du matin; à midy et demy M. le Prince Eugesne et les Princes s'en reunirent diner chez eux. Nos troupes rentrerent dans nôtre camp vers le soir, apres que l'on y eut amené toute l'artillerie des Turcs, dont l'on trouvera le nombre à la fin de ce journal; n'ayant pû charoyer les même jour toutes les munitions de guerre que l'on trouva dans leur bateries et dans leurs camp, on y laissa douze compagnies de grenadiers et douze escadrons pour les garder[2].

On assuroit que l'armée ennemie étoit forte de pres de deux

---

[1] Le récit de la bataille, quoique un peu bref, se distingue par sa clarté de tous les autres; voir *Eugenii Heldenthaten*, pp. 1115-1118; Kausler, pp. 623-626; *Feldzüge des Pr. Eugen*, pp. 146-156. Matuschka nous donne la plus complète description, d'après les sources, pp. 150-168.

[2] Le riche butin trouvé dans le camp des Turcs contenait une grande quantité de munitions et pièces d'artillerie. (Voir *Mitt.*, p. 168; Kausler, p. 626; *Eugenii Heldenthaten*, p. 1120; *Feldzüge*, pp. 157-158, Hammer, *Gesch. des osm. Reiches*, IV p. 154.)

www.dacoromanica.ro

cent mil hommes, d'autres pretendoient qu'elle étoit plus nombreuse[1]. Il y eut plus de douze mil Turcs tuez, sans compter les blessez, qu'ils enmenerentt avec eux; l'armée imperiale ne perdit que cinq mil hommes. Parmy le nombre des tuez se trouverent M. Hauben, Lieutenant General,' M. le Prince Taxis, Colonel, et M. de Palfy, aussy Colonel, fils ainé du Marechal. Dans celui des blessez, M. le Marechal Palfy, M. le Prince Labcowitz, mort depuis, et M. le Prince Frederic de Virtemberg, lieutenans generaux, sans compter une infinité d'autres officiers qui n'étoient pas d'une si grande distinction[2].

M. le Prince Eugesne eut un coup de mousquet favorable dans sa marche, M. le Marquis de Vilette, volontaire françois, receut aupres de Mongr. le Prince de Dombes un coup de mousquet au travers du corps, dont il est mort, M. le Chevalier d'Estampes eut son cheval blessé près de ce Prince, M. de Solart, page de ce Prince, receut un coup de mousquet qui ne put penetrer dans la teste, parce qu'il avoit heureusement mis son mouchoir en plusieurs doubles sous son chapeau. Il y eut encore plusieurs domestiques tuez et blessez.

Remarque sur la valeur des armées combatantes. Les troupes de l'Empereur se sont extremement distinguées dans cette action; il y avoit des endroits où nous avons compté jusqu'à quatorze retranchemens qu'il a fallu forçer les uns apres les autres; l'on a pris aux ennemis trente-neuf drapeaux, quatre queues de cheval et trois paires de timballes.

Il est assez dificile de depeindre la façon dont les Turcs com-

---

[1] Voir plus haut. Matuschka affirme que les troupes avec lesquelles Eugène attaqua les 150.000 du Grand Vizir ne dépassaient pas 40.000.

[2] Les dates en ce qui concerne les pertes des l'armée turque diffèrent un peu les unes des autres. Kausler, p. 627 et Zinkeisen, V, p. 551, d'après le Journal militaire autrichien, donne 13.000 morts et 5.000 prisonniers, sans compter les blessés, tandis que les Impériaux avaient perdu seulement 1.854. *Eugenii Held.* (p. 1196): 4.000 morts pour l'armée turque et 1.830 de l'autre côté; Hammer, IV, p. 159: 10.000 morts, 5 000 blessés et 5.000 prisonniers. Les mêmes chiffres sont acceptés aussi par Matuschka, p. 171, qui confirme aussi l'inhumanité des troupes impériales, disant que „le nombre des prisonniers donné par Hammer était trop exagéré, car *le pardon* n'était point accordé et les Turcs emmenaient leurs blessés". Les pertes de l'armée impériale d'après Matuschka (p. 169-170, 416) s'élevaient à 5.000 morts et blessés; mais il ajoute que le nombre des morts par la suite des maladies, durant le siège, surpassait ce chiffre. Voir anssi *Feldzüge*, pp. 156-157.

www.dacoromanica.ro

batent, n'observant entre eux ordre, ny discipline; ils ne forment ny bataillons ny escadrons, ny rangs. Même l'on ne remarque pas qu'ils ayent des officiers, parce qu'ils ne chargent pas à leur teste: ils se tiennent à la queüe de tout, et envoyent à la charge ceux dont on peut dire qu'ils sont simplement les chefs, n'ayans pas sur eux une autorité absolüe.

Les janissaires, Arnautes, Circassiens, ayduques ou outres gens de pied sont braves jusqu'à l'intrepidité, ils font separement des actions incroyables, mais, ne combatans pas ensemble, et les premiers n'étans pas secondés de près, ils ne peuvent pas de cette façon ataquer assez en force pour renverser un corps considerable. Les plus braves se font tuer par detail; leur exemple decourageant les moins hardis, ces derniers se culbutent, et, augmentans la confusion qui y est dès le commencement, jettent une terreur qui les fait tous fuir. Cependant, se ranimans quelquesfois par leurs cris épouvantables, ils reviennent en partie à la charge, et font si souvent la même manoeuvre en courant çà et là, qu'ils se font assommer par parcelles et se dispersent, de sorte qu'il ne peuvent plus trouver de salut que dans une fuite precipitée.

Ils sont mal armez, n'ont aucune arme uniforme: chacun d'eux en prend à sa fantaisie; presque toutes leurs armes à feu sont tres pesantes, carabinées ou rayées, qu'il faut charger avec un marteau et une baguette de fer: les unes ont des platines de mousquets avec de la mêche, d'autres à roüet avec de pierres quarées et quelques-unes avec des platines de fuzils à la moderne; certains chargent avec des balles convenables à leur calibre, d'autres avec des lingots ou des carreaux. Ainsy ils perdent beaucoup de tems pour charger, et leur feu, quoique considerable, est lent. Il est vray que la plupart de lers armes portent très loin. Ils n'ont pas l'usage de la bayonnette, mais ils ont de petits sabres courbés dont ils se servent avec beaucoup d'adresse et de force quand ils peuvent en venir aux mains avec les Imperiaux, qui l'évitent avec soin par un feu plus vif et mieux ajusté.

L'infanterie de l'Empereur est tres bien disciplinée. Elle marche toujours en bon ordre, combat dans ses rangs, ensemble et en force; chaque bataillon porte devant soy des chevaux de frize

www.dacoromanica.ro

accrochez avec des mains et des anneaux de fer les uns aux autres. On ne laisse que le moins que faire se peut d'intervalles entre les bataillons afin que l'ennemy n'y puisse penetrer et la plus grande atention de leurs generaux est de bien couvrir leurs flancs. Les officiers sont dans le rang des soldats, et les ailes des rangs de chaque division apuyez par des sergents ou par des caporaux; leurs armes sont bonnes, uniformes, et garnies de bayonettes. Les bas officiers, sergents, caporaux et grenadiers, ont un grand pistolet de ceinture, dont ils font de pres un second feu. Cette infanterie est accoutumée par de frequents exercices à faire un feu par ploton, ce qui le rend conttinuel; elle marche lentement et gagne du terrain à mesure que les Turcs en perdent.

La cavalerie de l'Empereur, quoique montée sur des doubles bidets, est tres superieure à toutes les troupes ottomanes. Les cavaliers alemands sont armez d'un pot en teste garny de ses oreillarts et colets, avec un morion et une cuirasse devant et derriere; même quelques-uns ont un gantelet et un brassard. Ils font peu d'usage avec les Turcs de leurs sabres, qui sont longs, pointus et tranchans; ils se servent ordinairement de l'arme à feu; leurs mousquetons sont plus longs et d'un plus fort calibre que les nôtres; ils les chargent promptement avec la cartouche et en font un feu aussy vif que le pourroit faire la meilleure infanterie. Leurs chevaux sont accoutumez au feu parce qu'ils les y exercent souvent. On ne laisse gueres d'intervalle entre les escadrons, et leurs officiers assûrent bien leurs flancs; ils ne marchent jamais qu'au pas, le mousqueton sur l'oreille du cheval, et gagnent du terrain en bon ordre sans se debander. Les Turcs craignent si fortement cette cavalerie, qu'ils fuyent pour ainsy dire à sa veüe.

Au contraire la cavalerie des Turcs n'est à craindre qu'en apparence par sa multitude. Les cris effroyables des spays et de Tartarcs peuvent étonner des gens peu fermes et qui n'en seroient pas avertis. Ils sont armez diferament, chacun à leur fantaisie. Les uns ont, outre leur sabre, un mousqueton et des pistolets. d'autres une carabine ou un fuzil de toute sortes d'especes, certains une rondache avec une lance de huit ou neuf pieds de long, d'autres un arc avec un carquois et des fleches qu'ils

www.dacoromanica.ro

tirent parfaitement bien, quelques-uns une saguaye* ou une coupy**. Ils viennent en gros d'une rapidité extraordinaire, comme s'ils alloient fondre sur l'ennemy pour l'engloutir, mais aux premieres decharges qu'ils essuyent ils tournent bride et passent avec la même promptitude de la teste à la queüe, apres avoir tiré leur coup ou lancé leur arme.

Les officiers capables de reflexion ont dû remarquer combien la discipline est necessaire parmy les troupes et que le bon ordre prevault absolument sur une force superieure mal employée, car les Turcs avoient au moins plus de monde que les Imperiaux,

Capitulation de Belgrade. Pendant le tems de cette bataille, le Serasquier qui commandoit dans Belgrade fit faire une sortie qui ne reussit pas, ayant été vigoureusement repoussée par nos troupes. Depuis ce tems, la ville parut dans une grande consternation, car elle ne tira pas un seul coup.

M. le Prince Eugesne envoya sur le champ M. le Comte Hamilton, general major, pour porter à l'Empereur la nouvelle de cette grande victoire.

Le 17. Le dix-sept, les troupes acheverent d'aporter dans nôtre camp les depoüilles de celuy des Turcs.

Nos bateries de l'autre côté de la Save et celles que nous avions de l'autre côté du Danube firent un grand feu sur la ville, qui ne tiroit pas un seul coup.

A quatre heures apres-midy la place arbora le drapeau blanc, ce qui fit cesser le feu de nos bateries. Le Serasquier, qui y commandoit fit sortir deux Agas, que l'on conduisitt à M. le Prince Eugesne; ils demanderent à capituler. Ce Prince envoya avec l'un de ces deux Agas M. le Comte de Philippy, colonel de dragons, qui sçait parler turc, pour recevoir les propositions du Serasquiers, et l'on garda en ôtage l'autre Aga.

Le 18. Le dix-huit se passa en negociations de part et d'autre pour la capitulation de la ville, et, en attendant, M. le Prince Eu-

* Le sagauye est une petite lance menüe longue de cinq pieds, tenue par le talon, avec un cordon de soye fort long avec lequel le Turc le retire apres l'avoir lancé.

** La coupy est une espece de dard de trois pieds de long, garny de plomb par le talon afin d'en faire le contrepoids pour la darder avec plus de force. Les Turcs jettent ces sortes d'armes de trente à quarante pas avec beaucoup d'adresse.

www.dacoromanica.ro

gesne fit marcher douze compagnies de grenadiers et six bataillons pour s'emparer des faubourg des Rasses.

A huit heures du soir, la capitulation futt signée. Immediatement apres six compagnies de grenadiers s'emparerent d'une porte.

Les principaux articles furent que la garnison sortiroit le vingt-deux, armes et bagages, escortée par un detachement de nos troupes tant par eau que par terre jusques à Semendria; que la place, l'artillerie, les magazins, les demy-galeres ou saygues nous seroient livrées dans leur entier sans en rien detourner. Que tous les renegats, deserteurs ou esclaves faits sur nous nous seroient remis de bonne foy; que de nôtre côté nous leurs livrerons deux cent bateaux et cinq cent chariots pour transporter leurs femmes, enfans et leurs effets; qu'il leur seroit permis d'acheter de gré à gré dans nôtre armée les chariots, chevaux et chameaux necessaires [1].

Le 19. Le dix-neuf, à dix heures du matin, on chanta le Te-Deum dans la tente du Grand Vizir, qui est tres belle. Elle fut tendüe à la teste de celle de M. le Prince Eugesne. On avoit dressé un autel paré de trophées, de drapeaux, queües de chevaux, étendarts, timballes et toutes l'espece d'armes des Turcs. On y chanta une grande messe au son des haubois, trompettes et timballes; tous les Princes, les generaux et autres officiers de distinction y assisterent avec une grande magnificence. L'artillerie et toutes les troupes en bataille firent trois decharges pour celebrer une victoire signalée, où la fortune a si à propos secondé la valeur.

Cette rejouissance finie, les troupes commencerent à razer les lignes de contrevalation. Les Princes furent l'après-dinée se promener dans Belgrade; le Serasquier leur offrit du caffé et leur fit beaucoup de civilité; la ville est petite et mal batie. Le desordre causé par les deux magazins sautez le quatorze étoit affreux. Le feu n'en étoit pas encor entièrement éteint; il avoit culbuté une partie des maisons, et les Turcs nous assûrèrent qu'il y étoit pery plus de cinq mil personnes; il dirent que, sans cet accident, ils auroient tenûs encore plus de six semaines, ayant encore plus de vingt-cinq mil hommes combatans. Quant aux

[1] Les articles de la capitulation dans *Eugenii Heldenthaten* (pp. 1128-1134) et Matuschka, pp. 422-424.

www.dacoromanica.ro

fortifications, elles sont dans un grand desordre et à l'antique, les flancs petits et de peu de defense; le retranchement qu'ils avoient fait au pied de leur glacis depuis nôtre arrivée n'étoit pas aussy considerable que nous l'avions crû. Enfin, tout bien consideré, c'est une mauvaise place, mais d'une situation admirable pour en faire une excellente.

Vers les cinq heures du soir, le Serasquier, selon la capitulation, nous fit livrer de bonne foy environ deux cent renegats, deserteurs et esclaves, que l'on remit aux regimens d'où ils étoient, pour les examiner et en faire la justice convenable, de sorte que, quelques jours apres, les coupables furent empallez, et les autres mis en liberté.

Rien n'est si admirable que de voir combien les Turcs sont religieux à tenir leur parolle.

Le 20. Le vingt, on eût avis que les Turcs avoient évacué les garnisons de Semendria sur le Danube et de Sabats sur la Save; leur precipitation fut si grande qu'ils laisserent dans ces deux petites places plusieurs pieces d'artillerie.

Nous continuâmes à travailler à razer les lignes de contrevalation: nous étions tres tranquils d'ailleurs.

Le 21. Le vingt-un il ne se passa rien de considerable: l'on travailloit toujours à razer la contrevalation.

Le 22. **Évacuation de Belgrade par les Turcs.** Le vingt-deux à sept heures du matin, on mit en bataille dans la prairie qui est sur le bord du Danube vingt compagnies de grenadiers et dix bataillons, ayant leur gauche apuyée à l'entrée du faubourg des Rasses et la droite à notre ligne de contrevalation faisant face au Danube, laissant environ cinquante pas de distance en avant, afin que la garnison turque de Belgrade put aisement passer entre eux et le Danube. L'on mit de même en bataille au dela de la ligne de circonvalation vingt escadrons, ayant leur gauche apuyée à la ligne et la droite à un petit ruisseau qui passoit à deux mil pas au dela de nôtre camp.

A neuf heures du matin, cette garnison commença à defiler; un gros d'infanterie d'environ quatre mil Arnautes ou Circassiens ayant beaucoup de drapeaux et marchant sans ordre ny discipline ouvroit la marche. Il fut suivy par plus de six mil spays, ensuite par un nombre infiny de janissaires, marchant tantost en confusion pesle mesle avec leurs équipages et tantost filant de loin

www.dacoromanica.ro

en loin. On estima que, tant en troupes qu'en habitans, il falloit qu'il fut sorty de la ville et de ses faubourgs plus de quarante mil personnes. Toute cette multitude fut camper au dela du petit ruisseau qui étoit à une demy lieue de la ligne de circonvalation.

En même tems que les Turcs sortirent de Belgrade, douze bataillons de troupes de l'Empereur y entrerent pour y tenir garnison sous les ordres de M. le Maréchal Prince Alexandre de Virtemberg, qui en a le commandement.

Le 23. Le vingt-trois, les blessez, malades, femmes, enfans et équipages de la garnison turque de Belgrade, qui n'avoient pas pû marcher la veille, fûrent joindre leur camp, qui sejournoit pour les atendre.

On reçeut la confirmation que non seulement les Turcs avoient évacué les garnisons de Semendria et de Sabats, mais encore avoient abandonné plusieurs autres postes de consequence. Sur le champ, M. le Prince Eugesne fit faire plusieurs detachemens pour aller s'emparer de tous ces postes, la plus part importants.

Le 24. Le vingt-quatre, les Turcs sortis de Belgrade et campez pres du Danube de l'autre côté du ruisseau qui étoit au-delà de notre ligne de circonvalation se mirent en marche, escortez par cinq cent chevaux et cinq cent grenadiers, qui eurent ordre de les conduire jusques au-delà de la riviere de la Morava: parce que les Imperiaux s'étoient emparez, il ne fut plus question de les y escorter suivant la capitulation qui ne se pouvoit s'executer en ce point.

La recapitulation faite de l'artillerie conquise sur les Turcs, tant de celle prise à la bataille et dans Belgrade, sur les demy-galères ou sayques, que de celle trouvée à Semendria, à Sabatz et dans plusieurs autres petits postes, monte à huit cent trent pieces, sçavoir: cinq cent neuf pieces de canon de fonte, cent soixante deux pieces de fer, cent trois mortiers de fonte et cinquante six de fer.

Le 25. Le vingt-cinq, on eut avis que l'armée des Turcs étoit absolument separée, chaque nation s'étant mis en chemin pour retourner chez elle.

La-dessus, M. le Prince Eugesne declara à tous les Princes vo-

www.dacoromanica.ro

lontaires[1] qu'il n'y avoit plus rien à faire pour eux à l'armée, et qu'elle ne marcheroit pas davantage en corps; parce que, s'il restoit quelque petite expedition, elle s'executeroit par des detachemens particuliers, et qu'il n'y demeureroit luy-même, quelque tems, que pour distribuer les quartiers, et ses derniers ordres, apres quoy il s'en iroit. Cela fit prendre à plusieurs Princes et seigneurs la resolution de partir, entre autres à M. le Maréchal Prince Alexandre de Virtemberg.

Nos Princes suivirent cet exemple quelques jours apres, ne voulant marquer aucun empressement de quitter l'armée, quoi qu'il n'y eut plus de gloire à y aquerir. Ainsy, notre campagne finit.

J'ay crû devoir joindre icy un ordre de bataille de l'armée de l'Empereur et un état des troupes qui composoient celle des Turques.

Estat des troupes qui composoient l'armée des Turcs pendait la campagne de 1717:

	Infanterie	Cavalerie
Jannisaires	40.000	
Spays		30000
Tartars		40000
Valaques	3000	2000
Bosniens	4000	3000
Arnautes	10000	
Circassiens	6000	
Musulmans	6000	4000
Afriquains	8000	3000
Perses	6000	5000
Égiptiens	4000	3000
Bulgariens	7000	5000
Algeriens	9000	4000
Macedoniens	7000	3000
Étiopiens	6000	5000
Assiriens	5000	2000
Messopotamiens	4000	2000
Grecs	2000	1000
Totaux	127.000	115.000

[1] Pour les princes volontaires et autres nobles allemands et étrangers, la lettre du Prince Eugène dans Kausler (p. 629) et *Eugenii Heldenthaten*, p. 1054, où l'on peut en trouver la liste complète.

www.dacoromanica.ro

Recapitulation:

Infanterie	127.000	242.000. Total deux cent quarante deux mii testes.
Cavalerie	115.000	

Il n'est pas certain que l'estat soit juste, n'y que cette armée fut complette. L'on m'a assûré qu'il étoit tel que l'on l'a envoyé d'Adrianople, selon la repartition faite dans le Divan de Constantinople.

Suit un ordre de bataille.

Publié par *N. A. Constantinescu.*

COMPTE-RENDUS

August Heisenberg, **Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit,** dans les „Sitz.-Ber. der Bayer. Ak. d. Wiss.", 1920, no. 10, 144 pp., 8⁰..

L'auteur aborde dans ce livre quelques questions d'un grand intérêt historique concernant l'époque des Paléologues.

La source principale de ses informations a été le ms. grec 442 de la Bibliothèque de Munich (XIV-e siècle). M. Heisenberg commence donc par une analyse érudite de ce ms., qui contient l'oeuvre historique de Georges Pachymère et trois miniatures représentant les empereurs Théodore II Lascaris (fol 7 Vo.), Michel VIII Paléologue (fol. 174) et Andronic II Paléologue (fol. 175 Vo.).

1. La première question a été suggérée à M. Heisenberg par ces miniatures: c'est celle de **l'aigle bicéphale des empereurs** byzantins (pp. 13-33). Elle avait déjà été traitée par Sp. Lambros (Ὁ δικέφαλος ἀετὸς τοῦ Βυζαντίου, dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, VI, 1909, pp. 433-473) et, après lui, par N. A. Bées („Zum Thema des zweiköpfigen Adlers bei den Byzantinern", dans le „Repertorium für Kunstwissenschaft", XXXV, 1912, pp. 321-330) et J. N. Svoronos (Πῶς ἐγεννήθη καὶ τί σημαίνει ὁ δικέφαλος ἀετὸς τοῦ Βυζαντίου, Athènes, 1914). Lambros était arrivé à la conclusion qu'aucune source littéraire, aucun monument d'art relatif à la famille impériale de Byzance ne mentionne l'aigle bicéphale avant le XIII-e siècle. Si ce motif apparaît souvent, de même que l'aigle monocéphale, sur les soieries byzantines, avant cette époque, il n'est

www.dacoromanica.ro

cependant devenu définitivement et exclusivement le signe du pouvoir impérial que sur la fin de l'époque des Paléologues. Le savant grec en cherche l'origine lointaine en Mésopotamie et en Cappadoce; les basileis de Nicée auraient emprunté le symbole à ces pays.

M. Heisenberg, s'appuyant sur tous les matériaux connus aujourd'hui, résout la question, en établissant que ce n'est qu'à partir d'Andronic II Paléologue (1282-1328) que l'aigle bicéphale devint définitivement le symbole du pouvoir impérial byzantin. Il en écarte aussi l'origine nicéenne, car l'aigle bicéphale du coussinet sur lequel se dresse Théodore III Lascaris, dans le portrait du ms. grec 442 de Munich, n'est dû qu'à une retouche postérieure. Examinant ce portrait, M. Heisenberg constate en effet que la seconde tête de l'aigle qui orne le côté droit du coussinet est d'une couleur plus claire que son pendant monocéphale du côté gauche. D'autres raisons encore amènent M. Heisenberg à douter de l'originalité de cette aigle bicéphale. Ce résultat est également confirmé par les deux autres portraits du même manuscrit, où l'on voit sur le coussinet l'aigle monocéphale.

Mais deux chrysobulles d'Andronic II (le ms. gr. 1462 de la Bibliothèque Nationale d'Athènes et le no. 80 [3570] du „Musée de la Soc. archéol. chrétienne" d'Athènes), par lesquels l'empereur confère au Métropolite de Monembasie la dignité d'exarque du Péloponèse, présentent en tête sur fond d'or les figures du Christ et d'Andronic II. Ce dernier se dresse sur un coussinet orné, à droite et à gauche, d'aigles cette fois **bicéphales**. M. Heisenberg en conclut que l'aigle bicéphale comme signe du pouvoir impérial à Byzance remonte à Andronic II Paléologue. On la rencontre depuis de plus en plus fréquemment. C'est ainsi qu'on la voit même sur les monnaies du Tzar bulgare Michel III, qui prit pour femme la fille d'Andronic II. Le savant allemand a, peut-être, raison en supposant que ce motif a pu être emprunté aux empereurs latins de Constantinople.

2. Le même manuscrit 442 de Munich a fourni à M. Heisenberg le sujet d'une autre étude, **Un „prostagma" de l'empereur Michel VIII Paléologue** (pp. 33—82), remarquable par les observations qui éclairent beaucoup de points encore obscurs de l'administration byzantine.

www.dacoromanica.ro

L'auteur s'est aperçu que les feuillets 353 et 354 du ms. contiennent un texte qui n'appartient pas à l'histoire de Pachymère. C'est un πρόσταγμα impérial, dont le commencement est perdu et par lequel l'empereur accorde à un haut personnage le titre et les droits d'associé à l'empire. De tous les manuscrits de l'histoire de Pachymère, seul le codex 4 de la Bibliothèque patriarcale de Jérusalem contient aussi ce document. D'après M. Heisenberg, ce dernier ms. n'est qu'une simple copie du **Monacensis** (publié par Papadopulos-Kerameus dans le Δελτίον τῆς ἱστ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος, III, 1889-91, pp. 526-535).

Le savant allemand réussit à dater avec précision ce document: il a été publié, en novembre 1272, par l'empereur Michel VIII Paléologue en faveur de son fils Andronic, associé, à l'âge de quatorze ans, à l'empire. Le **prostagma** détermine les droits que l'empereur concède à son fils et associé. Cette délégation de pouvoirs est, à beaucoup d'égards, restreinte, vu la jeunesse de l'associé.

Le commentaire érudit qui accompagne le texte grec du **prostagma** est d'un vif intérêt par les remarques judicieuses qu'il contient sur le cérémonial et les usages de la vie de cour de Byzance.

3. La dernière étude, **Sur les cérémonies de la Cour impériale** (pp. 82-144), est un précieux complément aux données de Codin et du Livre des Cérémoines.

Les deux actes solennels du **peripatos** et de la **prokypsis** y sont parfaitement mis au point à la lumière des sources les plus variées.

Le **peripatos** était la procession qui avait lieu le Dimanche des Rameaux et qui partait des chambres du palais impérial pour finir à l'intérieur de l'église. Elle rappelait l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem et se développait au milieu d'une pompe extraordinaire. Le caractère particulier, théocratique, de la cérémonie vient, d'après M. Heisenberg, de l'époque des Comnènes; on ne le constate pas aux premiers siècles de Byzance.

Une autre cérémonie, qui appartient également à l'époque des Comnènes, c'est la **prokypsis**, célébrée à l'ordinaire à la fête de Noël et à l'Épiphanie. A l'aide des textes historiques, l'auteur établit que le terme désigne aussi bien la cérémonie elle-même que la haute tribune en bois sur laquelle cet acte de la

www.dacoromanica.ro

présentation du couple impérial avait lieu. La **prokypsis** était en effet l'acte de la présentation solennelle des empereurs et de tous les membres de la famille impériale devant la foule. Après l'office divin célébré dans l'église, ils allaient dehors et, montaient sur la tribune en bois, dressée à cet effet et cachée par des rideaux qui, au moment convenu, étaient tirés de côté, pour laisser paraître les empereurs, resplendissants au milieu des brillantes lumières. Quelquefois, à Sainte-Sophie, cette **prokypsis** avait lieu dans les **catéchoumena** de l'église. La présentation finie, le cortège s'acheminait dans toute sa pompe vers le palais, et c'était une procession qui rappelait assez bien le **peripatos.**

Mais la **prokypsis** avait aussi lieu à l'occasion des cérémonies du couronnement et des noces impériales. M. Heisenberg produit, là-dessus, un texte inédit: la poésie de Nicolas Irénikos, à l'occasion des fiançailles célebrées en 1244 par l'empereur Jean Doucas Vatatzès avec Constance (Anne), fille de l'empereur allemand Frédéric II (ms. laur. gr. conv. suppr. 627, fol. 20) et maintes pièces semblables déjà publiés (Boissonade, **Anecdota Graeca,** V, pp. 159-182 et M. Treu, dans la **Byz. Zeitschr.,** V, pp. 538-559) du rhéteur Manuel Holobolos, du temps des premiers Paléologues. Tous ces morceaux de Holobolos ont été écrits pour être chantés aux grandes fêtes, à la cérémonie de la „prokypsis", ce qui avait échappé jusqu'à présent aux critiques qui s'en sont occupés. Considérées comme telles, les poésies de Holobolos, souvent condamnées comme de simples flatteries de courtisan, apparaissent dans leur vraie lumière. Le savant allemand prouve judicieusement que ces poésies, de même que celle d'Irénikos, que les épithalames de Prodromos, sont toutes traversées par la même idée souveraine: la conception qui fait du basileus byzantin le maître séculier du monde.

N. Bănescu.

* * *

August Heisenberg, **Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion:** I. „Der Epitaphios des Nicolas Mesarites auf seinen Bruder Johannes", pp. 75, 8⁰; II „Die Kaiserkrönung in Nikaia 1208", pp. 56, 8⁰; III „Der Bericht des Nicolaos Mesarites über die politischen und kirchlichen Ereignisse des Jahres 1214", pp. 96, 8⁰ (dans les „Sitz.-Ber. der Bayer. Ak. d. Wiss.", 1922, no. 5; 1923, nos.. 2 et 3).

www.dacoromanica.ro

Le savant professeur de Munich, qui nous avait déjà fait connaître depuis longtemps l'activité littéraire de Nicolas Mésarités, présente cette fois de nombreux textes inédits de ce même auteur, tirés du ms. grec F 96 sup. de l'**Ambrosiana.** C'est une contribution importante à l'histoire politique et religieuse de l'empire grec de Nicée.

I. La première communication renferme le texte de l'oraison funèbre prononcée par Nicolas Mésaritès quelques semaines après la mort de son frère Jean, survenue le 5 février 1207. Cette oraison jette une vive lumière sur les pourparlers entamés par les Latins en vue de l'Union aussitôt après leur installation à Constantinople. Ce furent les frères Mésaritès qui eurent le rôle principal dans ces négociations, poursuivies à deux reprises: en 1204, avec Pierre Capuano, le légat du Pape, et, à la fin de septembre 1206, avec le cardinal Benoît. C'est là l'intérêt de la relation faite par Nicolas.

II. La deuxième communication concerne la discussion qui eut lieu entre le clergé grec et les représentants du Pape, à partir du 30 août 1206, dans la maison du patriarche Thomas Morosini. Cette fois-là ce fut Nicolas Mésaritès qui parmi les Grecs joua le premier rôle dans ces débats.

Mais, outre la discussion dogmatique entre les deux Églises, les textes publiés par M. Heisenberg contiennent quelques données historiques qui en augmentent encore l'intérêt. Ainsi ils fixent définitivement quelques dates erronées généralement admises jusqu'à présent. On constate, entre autres choses, que le patriarche Autoreianos ne fut élu que le 20 mars 1208; ce ne fut qu'après, dans la Semaine Sainte de la même année, qu'il sacra Théodore II Lascaris, empereur de Nicée. L'onction n'eut donc pas lieu en 1206, comme on l'avait cru avant cette publication.

La traduction grecque de la messe latine, avec le texte latin interlinéaire, est un document religieux extrêmement intéressant. Elle a pu être effectuée, comme M. Heisenberg le suppose, par les Grecs de l'Italie méridionale unis à Rome, et aurait été apportée à Constantinople par le cardinal Benoît, à l'occasion des seconds pourparlers avec le clergé grec.

III. Le troisième mémoire du savant a pour objet la relation de Mésaritès, maintenant Métropolite d'Éphèse et Ἔξαρχος πάσης Ἀσίας, sur la mission dont il fut chargé, en 1214, à Constanti-

www.dacoromanica.ro

nople, pour les pourparlers d'Union avec le légat papal Péelage. Le texte de cette relation, publié, il y a trente ans, par l'évêque russe Arsène, d'après un ms. de la Bibliothèque synodale de Moscou, est maintenant corrigé et complété avec le soin rigoureux qui caractérise les éditions de M. Heisenberg. La date de la composition de ce remarquable morceau (1215) est aussi définitivement fixée. Un commentaire précieux y est ajouté, ainsi qu'une série d'émendations, appuyée sur la collation de tous les manuscrits, communiqués à l'éditeur par M. Ed. Kurtz.

N. Bănescu.

* * *

Phaidon Koukoulès, Διὰ τῆς ἑλληνικῆς ἱστορίας καὶ τοῦ ἑλληνικοῦ βίου, Athènes, 1922, pp. 74, in-8⁰.

C'est un travail dans lequel le jeune érudit grec prend à tâche de nous montrer combien l'étude du grec actuel est précieuse pour la connaissance de l'histoire et de la vie du peuple grec. Il présente et explique toute une série de locutions des régions les plus variées du territoire grec et montre qu'elles reflètent des faits historiques que le peuple grec a traversés au cours des siècles: ἄμε'ς τὰ Γυοῦρα (= ἄμε'ς τὸ διάβολο) rappelle l'îlot de Γύαρα (Γυοῦρα) lieu d'exil pour les malheureux; στὴν πόρτα τοῦ Σαρακηνοῦ νὰ πὰ νὰ διακονήσω, réminiscence de la piraterie des Arabes; Φράγκον φίλον ἔχεις, γείτοναν οὐκ ἔχεις, écho des souffrances occasionnées par la conquête de Constantinople en 1204; τὸν πείραξε στὸ ὁμοούσιο chez les Épirotes, pour quelqu'un qui a subi de nombreuses persécutions, lointain écho des terribles disputes théologiques sur la consubstantialité du Fils avec le Père, etc.

La plupart de ces expressions ont naturellement leur équivalent dans presque toutes les langues balcaniques, y compris le roumain, qui en présente d'intéressants spécimens, tels que: **muncă de Jidov** (labeur de géant), δουλεύω σὰν Ἕλληνας (p. 9); **a băgà la gros, a pune la butuc** (mettre à la torture), τὸν ἔστρωσα στὸ ξύλο (p. 42); **a şti pe degete** (savoir par coeur), τὸ ξέρει στὰ δάχτυλα (p. 46); **a pune degetul** (mettre le doigt en guise de signature) δακτυλοτυπῶ (p. 59), etc. La liste pourait bien être augmentée par tout ce qu'en rapporte M. Péricle Papahagi, dans le „Jahresbericht" de M. Weigand.

www.dacoromanica.ro

Quelques expressions citées par l'auteur comme accusant la fantaisie poétique du peuple grec se retrouvent également en roumain: δελφοὺς, en Crète, pour les brins des céréales poussant de la même racine, équivaut au roumain **spice înfrățite**; κωπελλούλλα, en Céphalonie, pour l'olivier récemment planté, correspond au roumain **copil, copilet,** tige de maïs poussant à côté de la tige mère.

On lira avec autant de profit que de plaisir ce travail qui n'a rien de l'aridité habituelle des études lexicologiques.

N. Bănescu.

* * *

Ph. Koukoulès, Ὁ θρίαμβος κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους (extrait du „Ἡμερολόγιον τῆς μεγάλης Ἑλλάδος". 1923, pp. 49-64).

A l'aide des témoignages historiques, des monnaies et des monuments de l'art, l'auteur expose la cérémonie du triomphe à travers l'histoire de Byzance, en faisant le choix des exemples les plus frappants de cette histoire. M. Koukoulès réussit à évoquer ainsi le cortège magnifique qui, de Hiéria à l'Ebdomon, de la Porte-Dorée à Sainte-Sophie et à la Chalké du palais impérial, se déployait sous les yeux éblouis de la foule.

N. Bănescu.

• • •

Ph. Koukoulès, Ἀπὸ τὸν μεσαιωνικὸν σχολικὸν βίον, Extrait du „Μαλεβός" IV, Athènes, pp. 155-156.

C'est la description (d'après A. Vassiliev, **Anecdota graeco-byzantina** et G. Abbott, **Macedonian Folklore)** d'une coutume populaire, étroitement liée à l'école du moye-âge byzantin. Lorsque l'enfant arrivait à l'âge d'être mis à l'école, les parents choisissaient le jour où il devaient le confier au maître. Dans un calendrier lunaire (σεληνοδρόμιον) du XIX-e siècle, qui reproduit un prototype de beaucoup plus ancien, on lit: „εἰς τὰς ι' (=τὴν δεκάτην τῆς σελήνης) παιδία εἰς μάθησιν διδόναι". Les parents se préoccupaient aussi de réconforter l'enfant par les prières de l'Église, afin de le défendre contre l'action du diable. A cet effet, on l'amenait au prêtre, qui lui lisait certaines prières de l'Euchologe, en invoquant le secours du Christ, pour ouvrir le coeur et l'intelligence de l'enfant à l'enseignement.

www.dacoromanica.ro

S'il arrivait que l'enfant, après avoir commencé l'étude, se montrât récalcitrant à l'enseignement, κακόσκοπος (et le terme s'est conservé en Épire, à Rhodes et en Chypre jusqu'aujourd'hui), pour le guérir de ce mal, attribué au diable, on l'amenait à l'église, où le prêtre lui lisait la prière appropriée à cette circonstance. Des pratiques magiques étaient quelquefois jointes à ces actes religieux: l'enfant était soumis au jeûne, conduit à l'église par ses parents, qui offraient au prêtre un plateau pour le pain béni, sur lequel on avait tracé des caractères magiques ou les vingt-quatre lettres de l'alphabet. On essuyait ensuite certaines icônes avec du coton trempé dans du vin pur, on mettait ce coton sous la table; on plaçait l'enfant devant la porte centrale de l'iconostase, où le prêtre lisait sur sa tête les quatre prophéties, le trisagion, l'Apôtre, l'Évangile du Dimanche des Pâques, le 50-e Psaume. On le faisait enfin communier avec le vin qui avait servi à laver les lettres du plateau, en prononçant une autre prière.

L'auteur prouve, par un ms. du Μέγα Σπήλαιον (XV-e siècle) et par un autre, mentionné chez Abbott, que ces pratiques du moyen-âge se sont conservées chez les Grecs même après la chute de Constantinople.

N. Bănescu.

* * *

Const. Amantos, Παρατηρήσεις εἰς τὴν μεσαιωνικὴν γεωγραφίαν, Extrait de l' „Ἐπέτηρις τῆς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν", Athènes, 1924, pp. 41-54.

L'auteur, déjà connu par ses Μακεδονικά, reprend cette fois quelques termes de la géographie byzantine, en en précisant le sens et la portée.

Ἑλλάς désigne chez bien des écrivains byzantins l'**Illyricum** et la **Romania.** C'est en appliquant ce terme à l'ancienne Hellade que Fallmerayer a pu arriver à sa théorie bien connue de la slavisation du territoire grec. M. Amantos fixe maintenant, à l'aide de textes nombreux, les limites assez étendues de la région désignée par ce terme du moyen-âge byzantin.

La Macédoine, Μακεδονία, représente aussi, à cette époque de l'histoire, un territoire de beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui: la Bulgarie, l'Albanie y étaient comprises. La **Thrace** comprenait la plus grande partie de la Bulgarie actuelle; ensuite le terme

www.dacoromanica.ro

fut appliqué à la Thrace orientale. **L'Étolie** s'étendait aussi sur l'Épire, **Thessalonique** équivalait au „thème" de Thessalonique, voire à la Macédoine. 'Αγχίαλος paraît chez les Byzantins sous les formes 'Αχελώ et 'Αχελός. La lutte qui eut lieu, en 917, entre les Bulgares et les Byzantins, πρὸς τῷ 'Αχελώῳ ποταμῷ (Theoph. cont.), doit être placée par conséquent près d'Anchialos, et non pas en Étolie.

Dans un autre chapitre, le savant grec relève l'importance des noms ethniques pour la vérification et la confirmation des toponymiques. Il établit enfin, au dernier chapitre, l'identité de Σχηματάρι de la Béotie avec la Σχίσμα de Procope, celle de l'actuelle Λιάδρόμια, l'ilot des Sporades du Nord, avec les Διάδρομοι du moyen-âge byzantin.

N. Bănescu.

* * *

Gyula Czebe, Turco-byzantinische Miszellen. Extrait du „Körösi Csoma-Archivum", I (1921-4).

L'auteur présente (pp. 209-219) quelques observations sérieuses à propos des opinion de G. Fehér (**Magyar Nyelv**, XVIII, 1922) et de Gy. Neméth (**Körösi Csoma-Archivum**, I), concernant l'interprétation du passage relatif aux Petschénègues du livre du Porphyrogénète, **De adm. imp.** Il examiné ensuite (pp. 306-310) la 23-e lettre du Patriarche Nicolas Mystikos au Tzar Siméon, en soutenant l'opinion, déjà exprimée par d'autres savants, d'après laquelle ce sont les Hongrois qu'on doit entendre par l'expression οἱ ἐκ τῆς Δύσεως Τοῦρκοι ou simplement Τοῦρκοι de ladite lettre. M. Czebe établit ensuite que ce fut l'empereur Léon le Philosophe qui employa le premier ce terme de Τοῦρκοι pour désigner les Hongrois.

N. Bănescu.

* * *

Louis Bréhier, **L'art byzantin** (dans „les Patries de l'art"), Paris 1924.

Cet ouvrage, d'une riche et belle illustration, parfaitement choisie, est la synthèse qu'on pouvait attendre d'un savant dont les travaux de détail ont touché presque tous les points du vaste domaine de l'art byzantin.

M. Bréhier relève, dans son premier chapitre, le rôle des tech-

www.dacoromanica.ro

niciens de l'Isaurie, petite région mystérieuse qui devrait être étudiée dans l'ensemble de son originalité et de son initiative. Il n'oublie pas la rivalité, naturelle et permanente, avec la monarchie persane, l'autre monarchie orientale. Il souligne l'importance des traditions millénaires de l'Orient qui se soulèvent contre la mode hellénistique, et définit ce qu'il y avait de surnaturel, de grandiose et de caché en même temps dans son inspiration. La polychromie en est sans doute un caractère essentiel. Le souci du milieu naturel, floral, zoologique, le pouvoir de styliser en sont un autre. M. Bréhier insiste aussi sur la note grimaçante dans la reproduction de l'être humain, devenu, de fait, purement complémentaire et décoratif. La discipline constantinopolitaine imposée à tout cet exotisme tumultueux et bigarré est aussi relevée avec raison. Je ferais une place plus modeste à l'héllénisme lui-même, plutôt frein à une imagination débordante qu'esprit „recteur". La copie officielle romaine est beaucoup plus importante: l'auteur s'y arrête assez longuement. Le placage, tout de surface, d'efet, est bien le procédé le plus saillant d'une civilisation de plagiats.

Et, avec tant de raison, la civilisation provinciale et populaire, monastique aussi, est présentée comme conservant et acceptant des modèles et des tendances que la métropole dedaignait. Peut-être le rôle des très anciennes transmissions indigènes doit-il être admis à côté et par dessus les courants venus d'Asie.

Des cinq périodes fixées par M. Bréhier, la première, avant Justinien, n'est pas seulement „pré-justinienne", mais aussi „pré-byzantine". Autant que l'Orient romain n'a pas une physionomie distincte de l'Occident, il n'y a pas de Byzance, dans l'art comme dans le reste.

La troisième période est soumise, pas autant à l'influence de l'islamisme qu'à un courant général vers la simplicité, l'abstraction, dont l'islamisme lui-même n'est qu'un produit. Ce qui suivit sous les Macédoniens et les Comnènes est un retour aux vieux modèles. Et, cette fois encore, ce qui est à côté et un peu à l'encontre ce n'est pas à l'inspiration syro-palestinienne ou mésopotamienne qu'il faut toujours l'attribuer. J'admettrais plutôt une spontanéité qu'on n'aurait aucune raison de dénier. Et c'est ce courant populaire, antérieur dans sa source la plus lointaine aux plus anciennes infiltrations de l'Asie, se rattachant même à l'art pré-

www.dacoromanica.ro

historique de l'intérieur, qui, en face d'un monde officiel appauvri et découragé, vainc, dans toutes les provinces spirituelles de Byzance comme dans les restes de Byzance elle-même vers 1300. Je ne nie cependant pas que les peintres de cette époque empruntèrent des motifs et des décors à la miniature dont les origines sont si lointaines et dont l'avenir, continué par les Roumains jusqu'au commencement de XIX-e siècle, devait se prolonger indéfiniment.

L'adaptation de l'art byzantin à sa mission officielle forme le sujet du chapitre suivant. L'auteur signale, d'après M. Millet, les origines de l'iconographie, qui paraît d'abord dans les manuscrits et sur les étoffes même. Il distingue ce que les controverses théologiques ont pu donner de nuances à cet art en plein développement, parallèle à celui de la société. Il fait ressortir ce que l'iconoclasme donne en fait de tableaux d'idylle à l'ancienne façon en remplacement des icônes proscrites: cette peinture „païenne" ressemble à celle qui, s'inspirant des miniatures, orne le Palais des Papes à Avignon. La réaction „iconôdoule" fixe ensuite le „dogme artistique" de la liturgie figurée sur les murs des églises. Un regain d'antiquité à l'époque où, après l'année 1000, l'enseignement supérieur échappe à l'Église, intervient pour ramener encore davantage à un passé mouvementé et souriant. Toute la mythologie célèbre dans l'art aussi, jusqu'aux jolis coffrets sculptés, sa restauration. La copie est évidente, et on sent même un état d'esprit correspondant à la naïveté de ces scènes. Les moines seuls restant attachés à leurs conceptions rustiques ou empreints de mysticisme; les Stoudites donnent l'exemple. M. Bréhier admet aussi une influence du théâtre religieux, qui se serait conservé en Orient aussi. Les miniatures du ms. d'homélies dû au moine Jacques (XII-e siècle) ont un mouvement si hardi, si nouveau que l'idée d'une reproduction d'après nature s'impose aussitôt. Dans la même peinture on voit un personnage exécuter toute une série de gestes consécutifs. Le texte n'a rien qui corresponde à ces représentations.

Les différents arts sont ensuite présentés sous le rapport de la technique qui leur est propre. Tous les procédés de l'architecture romane se rencontrent dans les traditions byzantines: mélange de moëllons et de briques faisant encadrements, „corniches en dents-de-scie", „larges plats de faïence vernissée, disséminés

www.dacoromanica.ro

sur les façades ou fixés aux tympans des fenêtres" (pp. 75-76). De même, „procédé persan", „la coupole, transformant le carré en octogone" (p. 85). Le chapitre V s'occupe de la technique des arts d'ornement. L'iconoclasme amène la reproduction des dessins d'étoffes, la „sculpture broderie" (p. 130), qui est suivie par le surogat des fonds en couleurs, la „sculpture en champlevé". Pour la peinture. M. Bréhier s'arrête surtout aux merveilles de **l'arte nuova** à Misthra. Des Grecs se sont détachés de ce centre pour travailler en Serbie, en Russie et de même en Valachie et en Moldavie. L'école crétoise, tardive (du XV-e siècle), est un reflet de la peinture vénitienne. Je ne crois pas qu'elle eût donné des maîtres dans les Carpathes.

Dans la conclusion, M. Bréhier n'accepte pas l'influence de l'Orient sur l'éclosion de l'art roman, qui a attendu cependant l'époque du contact avec Byzance, l'Asie Mineure et la Syrie par les croisades.

Un répertoire chronologique, une liste d'artistes et d'oeuvres rangées par pays terminent cet ouvrage, d'une information si large et si sûre. **N. Iorga.**

* * *

Eskil Olan, *Sjörövarna pa Medelhavet och Levantiska Compagniet*, Historien om Sveriges gamla handel med Orienten, Stockholm, Fritzes, 1921, 4-o, 171 pp., 87 illustrations.

L'auteur a bien voulu nous donner une histoire, ne fût-ce que sous une forme populaire et parfois superficielle, de la Compagnie suédoise du Levant, ainsi que des relations commerciales entre la Suède et l'Orient. Son ouvrage commence avec une relation de la première ambassade suédoise en Turquie, celle de Ralamb (1657[1]), qui nous est bien connue et nous intéresse spécialement par les descriptions que donne l'ambassadeur de notre propre pays.

Au sujet de l'ambassade de Moustafa Hanassa-Aga à Stockholm en 1656 nous aurions aimé avoir des détails. L'auteur nous donne quelques portraits inconnus des ambassadeurs turcs à Stockholm, Moustafa-Aga (1729) et Saïd-Mohammed-Effendi (1733), provenant du Château Royal de Gripsholm. Ce sont peut-être des copies d'après les tableaux du château de

[1] Cf. notre article dans la „Revista Istorică", VI, 11-12, p. 207.

www.dacoromanica.ro

Biby, que nous connaissions. Sur le tableau de l'ambassade de 1733, nous voyons, entre autres, le drogman Karadscha, selon Björnstahl un frère du Grand Drogman et prince honoraire de Valachie Scarlat Karadscha [1].

L'activité de la Compagnie suédoise du Levant, fondée en 1738, eut, comme nous le savons, le résultat de faire connaitre et apprécier, dans une plus large mesure qu'auparavant, les marchandises et oeuvres d'art orientales par la noblesse et par la haute bourgeoisie suédoise. C'est en grande partie grâce à l'activité de cette Compagnie que nous trouvons encore aujourd'hui dans les châteaux suédois de véritables trésors amenés des États du Grand-Turc. Les produits en fer (canons, outils, armes blanches, clous, fils de fer, etc.) constituaient les exportations suédoises principales en Turquie.

Les difficultés et les luttes des marchands suédois contre les pirates du Maroc, d'Alger et de Tunisie et Tripolis sont racontées par l'auteur d'une façon détaillée. Cette histoire coïncide, dans ses grandes lignes, avec celle de la pénétration française en Orient: les ennemis des nations chrétiennes étaient ici les mêmes.

Nous souhaiterions que l'auteur nous donnât un ouvrage plus scientifique sur ce même sujet, en indiquant, d'une façon plus détaillée, les sources dont il s'est servi.

La Compagnie Suédoise du Levant nous révèle encore un chapitre presqu'inconnu de cette grande comédie, pleine d'imprévu et de pittoresque, que forment les relations commerciales des chrétiens avec les États musulmans au XVIII-e siècle. C'est à ce titre que le livre de M. Olan nous parut digne d'être signalé.

Constantin I. Karadja

* * *

Lucja Charewiczowa, *Handel Lwowa z Moldawja i Multanami w wiekach srednich (Commerce de la ville de Lwów avec la Moldavie et la Valachie au Moyen Âge), dans le „Kwartalnik Historyczny“* de Lwów, 1924, I, pp. 37 67.

L'étude de M-me Charewiczowa comprend l'histoire du com-

---

[1] Voy. notre article dans la „Rev. Ist.“, VI, 1-2, p. 55.

www.dacoromanica.ro

merce de la ville de Lwów (Léopol, Lemberg) avec les anciennes principautés de Moldavie et Valachie jusqu'à la fin du XV-e siècle (1504, mort du prince Étienne de Moldavie).

La question avait déjà été étudiée en Roumanie par MM. Iorga et Nistor, en Pologne par M. Kutrzeba. Pourtant M-me Charewiczowa a employé des matériaux nouveaux, qui lui ont été fournis par les derniers volumes parus des «*Pomniki*» de la ville de Lwów, de la collection des „*Akta grodzkie i ziemskie*" et surtout des livres manuscrits de la municipalité de Lwów, dont elle a tiré un certain nombre d'informations qui avaient échappé jusqu'ici aux recherches des historiens précédents.

C'est un ouvrage riche en faits bien classés et dont les idées générales ressortent clairement. On y recconaît la discipline sévère de l'école du professeur Ptasnik, dont les travaux récents sur l'histoire économique et la culture polonaise au moyen-âge sont bien connus.

La ville de Lwów fut le grand centre par lequel s'écoulaient en Pologne, et de là vers l'Allemagne et les Flandres, les richesses de l'Orient. Elle en avait le monopole exclusif, et sa rivale Cracovie essaya vainement, au cours d'un grand procès qui dura presque un demi-siècle, de gagner pour elle aussi une partie de ce «commerce oriental». Lwów resta maîtresse de ce monopole, qui faisait accourir à sa foire les commerçants de l'Orient et de l'Occident.

Les chemins de commerce vers l'Orient pour la Pologne furent ouverts assez tard au XIV-e siècle «Le chemin tatar» allait de Kameniec à Caffa en Crimée, où était établie la célèbre colonie génoise, mais plus sûr était «le chemin moldave», vers Cetatea-Albă (Akkerman), chemin qu'on trouve mentionné dans les actes depuis 1386. Les affaires des négociants de Lwów s'étendaient aussi à l'Ouest de ce chemin, vers la Valachie, où ils avaient des privilèges de commerce de la part des Voévodes.

En Moldavie, le grand entrepôt des marchandises était Suceava, où se trouvait la douane principale et se rencontraient toute sorte de commerçants arméniens, italiens, allemands, grecs, etc. Ceux de Lwów y avaient leur „fondaque". Deux chemins en partaient : l'un vers Cetatea-Albă ou vers Tighinea sur le Dniester [1],

[1] Vers 1456 la douane de Tighinea fut établie pour quelque temps à Lăpuşna.

www.dacoromanica.ro

l'autre vers la Transylvanie, par Baia à Bistrița (Bistritz) A la fin du XV-e siècle le „chemin de Moldavie" passait par Hotin, Dorohoiu, Jassy, Bârlad, le Danube, s'écartant ainsi de Suceava.

La Moldavie était nommée dans les actes de Lwów „aurifodina advenarum" (p. 51).

Les négociants italiens y jouaient un grand rôle dans la première moitié du XV-ème siècle, comme Dorino Cattaneo, l'administrateur des douanes moldaves, Philippe et Jacques, italiens, qui faisaient le commerce du poivre et du vin de Malvoisie (p. 52 [1]), et Christophe Fra[n]go de Caffa à celui des étoffes [2]. Angelo Lercario avait un procès avec le négociant allemand de Lwów Zinrich, pour un depôt de marchandises qui se trouvait à Galatz sur le Danube *(ibid.)*, et Barnaba, Italien de Galata, avait en Moldavie des affaires avec les négociants orientaux Hadschi-Achmed et «Bubackr» (Abou-bekr) de Damas. En 1500 il y avait un Duca «theloneator» (chef des douanes) de Suceava (p. 61).

Les Arméniens venaieut ensuite; ils gagnent du terrain sur les Italiens à la fin du XV-e siècle. Quelques-uns d'entre eux apparaissent comme chargés d'affaires pour les achats du prince moldave Étienne (1457-1504) à Lwów; ils y achetaient du poisson (procès de l'Arménien de Siretiu Aswadour avec le négociant Stanislaw de Lwów, à la même époque; p. 62). Stecko l'Arménien de Suceava vendait en 1437 différentes marchandises à Christophe Furlat de Lwów.

Les Allemands de Lwów apparaissent en Moldavie à Suceava à Cetatea-Albă, à Galatz (où sont perdues vers 1475 les marchandises «grandissimi ponderis» des négociants de Lwów) et à Baia (où ils avaient à un moment donné des marchandises en valeur de 30.000 florins). Georges Wagner, conseiller de Lwów, apporte de la toile de Malines au prince Étienne (p. 60).

Enfin les négociants moldaves se reucontrent assez souvent, dans la Russie Rouge et spécialement à Lwów. Il y avait même

---

[1] En 1442, le prince Élie confisque à Jacques son chargement de vin à Kolomea, ville de Pocutie, qui se trouvait alors sous la domination de ce prince.

[2] Caspar, Arménien de Lwów, lui avait vendu à Suceava des étoffes d'Occident, mais, comme il fut prouvé qu'elles étaient en mauvais état, le „juge" et le Conseil municip l de Suceava firent brûler les étoffes et forcèrent Caspar à estituer le coût (p. 62).

www.dacoromanica.ro

des boïars négociants, comme le logothète Mihul, bien connu, et le staroste Hermann de Cetatea-Albă (p. 51). Vers la fin du XV-e siècle encore, des Moldaves apportaient à Lwów des peaux de zibeline en valeur de plusieurs milliers de ducats et vendaient leurs boeufs à Kolomea et à Halicz. Ils venaient surtout de Suceava et de Siretiu, plusieurs d'entre eux avaient droit de cité à Lwów.

L'objet de ce commerce était surtout les marchandises orientales: le poivre, qu'on considérait au moyen-âge comme guérisseur de toute maladie, et les vins grecs. On constate pourtant que vers la fin du XV-e siècle la quantité de ces marchandises est en décroissance et l'article principal sont les boeufs moldaves, qui étaient ensuite envoyés de Lwów en Silésie [1].

La prise des ports de la Mer Noire par les Turcs et les guerres de la Pologne avec la Moldavie mirent fin à l'épanouissement du commerce oriental de Lwów. On constate à cette époque dans la ville de nombreuses plaintes pour retard des débiteurs et même des faillites. Les grands capitalistes s'associent entre eux, les anciens commerçants sont remplacés par des Grecs, des Juifs et des Arméniens de Constantinople; les dons que la municipalité avait coutume de faire aux princes moldaves deviennent fort maigres. Le prince Étienne essaya en vain à la fin de son règne de renouveler l'ancien essor de ce commerce [2].

On trouve dans l'ouvrage dont nous nous occupons une analyse des privilèges de commerce sur la base desquels l'auteur a dressé le tarif douanier de la Moldavie et de la Valachie pour les commerçants de Lwów, ainsi que des précisions sur la valeur des différentes monnaies dont on usait.

P. P. Panaitescu

* * *

---

[1] Un négociant apportant des boeufs de Moldavie (seconde moitié du XV-e siècle): „obligat se solvere si boves vendiderit in Iaroslav; si vero non vendiderit, cum eisdem versus Briga, alias Brzeg, ire contingerit".

[2] D'une lettre en allemand, jusqu'ici inédite, du prince Étienne à la ville de Lwów (1502): „ir woldet lassen dy Kawflewte yn seyn lanth wyderczyhen als von aldirsher kegen Moltan, kegen Turken, wo ymoht bedürfende ist und sullen sich nicht förchten um das cleynste dynk" (p. 62).

www.dacoromanica.ro

J. J. Nistor, **Românii transnistrieni** (extrait du „Codrul Cosminului"), Cernăuţi 1925.

Tout récemment, nous avons réuni dans une brochure la traduction française des articles publiés pendant la guerre dans le journal „Neamul Românesc" sur les Roumains au-delà du Dniester (Nistru), dont la Russie soviétique a fait les citoyens d'une „République moldave" opposée à la Bessarabie redevenus roumaine. Il s'agit d'une population d'au moins 300.000 paysans, établis dans ces pays fertiles dès l'époque la plus ancienne—car, de même que le Danube, le „Nistru" est un fleuve roumain par le caractère des habitants de ses deux rives — et dont le nombre a été continuellement accru par les émigrations volontaires, par la colonisation de la part du prince moldave Georges Duca vers 1680, par les rafles et les transpositions arbitraires des généraux russes, envahisseurs de la Moldavie, par l'appât des terres nouvelles ouvertes à la culture sous Catherine II.

M. J. Nistor, professeur à l'Université de Cernăuţi, reprend aujourd'hui le sujet, dans un travail très documenté et d'une lecture agréable. En partie, il met en valeur les connaissances déjà acquises, en partie il introduit une information nouvelle, sur laquelle nous nous arrêterons.

D'après les statistiques russes, il y avait en 1834 dans les gouvernements de Cherson, d'Ékatérinoslav et de Podolie 92.287 Roumains (d'après Batiouchcov en Podolie seule 22.000). En 1897, Séménov compte 202.369 habitants appartenant à cette race. En 1900 les chiffres officiels donnent 310.082 Roumains dans le seul gouvernement de Cherson. Les calculs roumains arrivent à 403.318 et il y en a qui atteignent 620.000 âmes ((pp. 6-8).

M. Nistor part d'un peu trop loin pour expliquer cet exode, qu'il fait commencer au **ver sacrum**, qui est cependant une coutume germanique. Il admet encore la caractère roumain des douteux „cnèzes bolochovènes" en Galicie (p. 13). Il touche aux „orguxii", aux soudoyers roumains de Caffa, qui cependant n'étaient pas des éléments établis. Il place l'occupation passagère de Lerici à la bouche du Dniéper (1455), acte purement politique, dans une étude de démographie. Il insiste sur les rapports de la dynastie moldave avec les Comnènes de Mangoup, en Crimée. Il mentionne le souvenir de la Moldavie du XV-e siècle dans les

www.dacoromanica.ro

chansons de l'Ucraine. Il n'oublie pas les incursions moldaves au-delà du Dniester.

Tout cela pouvait être laissé de côté, malgré l'intérêt historique incidental. Mais on relève un établissement roumain en terre „trans-nistrienne" dès 1541: il paraît cependant que cette notice, tirée des **Fontes historiae Ucraino-Russiae,** VIII, source négligée jusqu'ici, comme d'autres notices aussi, concerne des „Cosaques" pillards (le sens du terme n'avait, au commencement, nullement le caractère russe; c'était, disent les documents, une **colluvies** internationale). Un passage de la chronique moldave d'Ureche, non encore employé dans ce but, signale cependant une émigration moldave, réelle, de ce côté vers 1580; elle aurait été provoquée par le lourd fardeau, accru, des contributions (p. 21). Avec raison, on ajoute à ce témoignage celui, documentaire, qui montre les pâtres transhumants traversant la rivière pour aller dans la steppe nourissante (pp. 22-23).

S'appuyant aussi sur un travail russe récent de Chr. J. Jacykinovycz, „Relations des Cosaques Zaporojans avec la Moldavie jusqu'à la catastrophe de Basile Lupu" (prince moldave du XVII-e siècle), M. Nistor traite de ces Cosaques de la première époque, dont beaucoup de Roumains, parmi les chefs mêmes, prétendants à la couronne moldave comme bâtards de princes (Cârstea Volochine, le „Roumain", un de ces chefs, qui pille du côté d'Akerman-Cetatea Albă, était inconnu; M. Hrouchevski le mentionne dans son Histoire de l'Ukraine), et même de la seconde, sous la „dynastie" des Chmielnicki. Cette dernière employa des contingents roumains, bien que le sens des „Daci Transnistrienses" dans le récit du Polonais Kuszewicz puisse être discuté (p. 27). Un Lobodă, un Moghilă furent parmi les Hetmans de ces Cosaques du XVII-e siècle (voy. **ibid.**).

Ce qui suit, des rapports avec la Pologne, aux XVI-e et XVII-e siècle, tient très peu au sujet (mais des sources nouvelles sont indiquées pour l'histoire des Roumains à cette époque, comme la thèse de Hampl sur „la fondation de la famille Movilă à Léopol". Nous apprenons, bien que Roumains, par ces citations seules l'existence d'un „Bulletin de la société historico-littéraire B. P. Hasdeu" publié à Chişinău de Bessarabie en 1921 et contenant entre autres, un article de M. Frăţiman sur „l'administration du clergé chez les Roumains de Pologne et de Russie". Mais les

www.dacoromanica.ro

renseignements sur la participation des Roumains à toutes les actions militaires au-delà du Dniester sont particulièrement intéressants (p. 34 et suiv.): le roi Jean Sobieski avait en 1683 dix-huit drapeaux de Roumains, contenant 1.570 cavaliers (pour les Roumains dans l'armée polonaise en 1683, J. Grămadă, **Die Rumänen bei der Belagerung Wiens im Jahre 1683,** Bucarest 1915).

Des Roumains pénétrèrent jusque sur le territoire de la forteresse turque d'Otschacov (p. 44). Au cours du XVIII-e siècle l'émigration est presque permanente: 1.880 colons sont amenés en 1753-1765 par l'officier russe d'origine moldave qui portait le nom du riche prince Basile Lupu; ils pénétrènt jusqu'au-delà du Boug, où ils furent organisés à la façon des Cosaques russes (ils étaient 10.000 en 1783; leurs descendants occupent encore une dizaine de villages). Nous avons parlé nous-mêmes, dans la brochure citée, de l'établissement de 1765, dûment réglementé, du côté de Kiev, sous Cucă et Telebuţă (cf. p. 49 et suiv.); ils gardaient jusqu'au blason moldave et voulaient un couvent à la roumaine. L'activité des racoleurs russes dans la seconde moitié du XVIII-e siècle est aussi soulignée (pp. 53-56): il était question maintenant de peupler la Nouvelle Tauride de Potemkine. La Russie ayant gagné par la paix de 1792 les régions à l'Ouest du Dniéper, il y eut dans ce mouvement une recrudescence (p. 56 et suiv.). On accorda 377.445 dessiatines de terre aux boïars moldaves passés sous le sceptre de l'Impératrice (pp. 58-59)[1]. Le nom des nombreux villages colonisés (une cinquantaine) aux pages 60 et 61.

Tout un paragraphe est consacré à l'organisation de l'Église dans ces territoires de nouveau peuplement: M. Nistor aussi met en oeuvre les données nouvelles fournies par M. Frăţiman. Suit une description ethnographique, d'après les recherches de feu Burada et de M. Harea, auxquelles il faut ajouter celle, récente, de M. Smochină, dans les **Ramuri,** revue de Craiova, année 1924.

En 1917 pour la première fois la parole roumaine fut entendue par ces Roumains détachés depuis longtemps du corps national: il en sortit un enthousiaste mouvement naïf dont les Soviets se sont servis pour créer leur Moldavie rouge en face

[1] Le nom de l'ancien prince Rosetti-Giani n'est pas Théodore (p. 58), mais bien Manuel. Lire à la page 59: Testabuza.

www.dacoromanica.ro

de la Bessarabie enfin délivrée du joug des Tzars. Ils demandèrent l'enseignement en roumain, même la réunion, matériellement impossible, à la Roumanie. „Transposons l'eau même du Dniester", disaient-ils dans leur sainte et enfantine confiance (p. 78). Un congrès se réunit spontanément en décembre 1917 demandant que „le drapeau de la nation", qui n'était pas, sans doute, la drapeau rouge, fût élevé (p. 79). On leur envoya de Chişinău le tricolore de la Roumanie libre (p. 81). La Rada, le Parlement de l'Ucraine, eut deux députés roumains, Precu et Dumitraşcu.

Or, en 1924, quand fut publié en roumain un journal soviétique à leur usage, „le Paysan rouge". **(Plugarul roşu)**, le gouvernement de la nouvelle République, la R. S. S. A. M. („République Soviétique Socialiste Autonome Moldave"), eut, sous un président russe, sept Russes sur deux seuls Roumains.

Le but est d'exploiter le roumanisme contre la Roumanie, l'inconscience des arriérés contre la pleine foi nationale des provinces roumaines pleinement cultivées. Ce n'est pas la première fois que l'hypocrisie politique ou sociale cherche à se servir des réalités nationales qu'elle se garde bien de reconnaître autrement que de forme. Mais, dans ce cas aussi, on verra que jamais une nation ne peut être réveillée que pour ses propres buts.

N. Iorga.

* * *

A. Krimski, *Istoria Touretschini (Histoire de Turquie)*, vol. 1 (dans le «Zbornik» de la section historique et philologique de l'Académie ukrainienne), Kiev, 1924.

La nouvelle Académie de Kiev vient de publier une histoire de Turquie, due a son secrétaire perpétuel, M. Krimski. Le premier volume s'arrête à la mort du Sultan Soliman le Magnifique (1566).

Il est regrettable que l'Académie ait publié sons ses auspices cette histoire qui prétend être un essai de synthèse, opération ardue surtout pour un si vaste sujet, qui a déjà été tant de fois traité. Ce n'est en réalité qu'un naïf amalgame de polémiques, de tendances «patriotiques» ukrainiennes et de sources historiques diverses, non fondues dans un ensemble harmonieux. C'est le type représentatif de l'historiographie ucrainienne, fût-elle de l'école de Lwów ou de celle de Kiev,

www.dacoromanica.ro

manière qu'il est grand temps d'abandonner pour arriver à une historiographie plus scientifique.

Dans son introduction l'auteur déclare insister surtout sur le XVI-e siècle, parce que l'histoire de Turquie présente à cette époque deux phénomènes caractéristiques, de très haute importance. Il n'est nullement question, comme on pourrait s'y attendre, du conflit avec les Habsbourgs ou de la lutte pour la Méditerrannée, mais du caractère slavon de l'Empire ottoman, provoqué par les Ukrainiens, qui, étant faits esclaves par les Tatars de Crimée, remplirent la Turquie de leur nombre et de leur «caractère». Vient ensuite l'influence politique européenne de la «célèbre Sultane Roxolane, femme de Soliman le Magnifique. Les diplomates d'Occident suivaient attentivement chacun de ses mouvements; elle était une de nos compatriotes, la fille d'un pope de Galicie... L'Empire turc était dans ses mains» (p. V).

Ceci constitue l'introduction. Le reste continue sur le même ton. Plusieurs chapitres développent ces idées «nouvelles».

Nous apprenons qu'au XVI e siècle la langue slavone était une langue diplomatique internationale (p. 184) et que ceux qui ont parlé du caractère byzantin de l'Empire ottoman se trompent fort. Dix-sept pages (pp. 167-184) sont consacrées aux témoignages des atrocités commises par les Tatars sur les esclaves ucrainiens et des vengeances exercées par les chefs cosaques, Wiszniewicki et Dachkovitsch, avec force citations «in extenso» de ballades ukrainiennes à la rescousse, alors que les campagnes de Soliman en Hongrie et les guerres contre l'empereur comprennent tout juste quatre pages. D'après l'auteur, pendant «l'époque de Wiszniewiecki et de Soliman le Magnifique» l'Ukraine était le palladium de la religion chrétienne (p. 173). Suivent treize pages sur la Sultane Roxolane (pp. 184-197), «impératrice de Turquie» (!), qui aurait eu en main le sort de l'Europe et dont le règne «est un fait important par ses suites politiques».

M. Krimski n'a pour tout cela que le témoignage du baïle vénitien, qui affirme que «jamais une femme n'a eu autant d'influence sur le Sultan». Que ce fût une influence politique, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour l'auteur (p. 134). Il n'avait d'ailleurs pas de quoi remplir son chapitre sur la célèbre Sultane et le compose d'invectives contre «l'historien anglais Gibb»,

www.dacoromanica.ro

qui avait eu l'imprudence de nier la nationalité ucrainienne de son héroïne, des témoignages de ceux qui prétendaient que les dents de la Sultane servirent de talisman après sa mort et de l'histoire des intrigues du harem : comment une autre Sultane, jalouse, osa arracher les cheveux impériaux et griffer le visage de la Roxolane et qu'en dirent Soliman et les diplomates occidentaux.

Le résultat de ces intrigues fut la mort de Moustafa, digne fils de Soliman, ce qui fit échoir le trône au fils de la Roxolane, l'ivrogne Sélim. «Le meurtre de Moustafa par la Roxolane signifie la fin de la puissance ottomane !», s'écrie l'auteur. Et dire que c'est une Ucrainienne qui a fait changer la face du monde !

D'ailleurs, dans toute l'histoire de Turquie il n'est question que d'Ucrainiens. En parlant du siège de Vienne de 1529, M. Krimski ne peut maîtriser son impatience jusqu'à l'apparition du second volume et déclare qu'à l'autre siège de Vienne, en 1683, ce furent les Ukrainiens de l'armée du roi Sobieski qui sauvèrent la capitale des Habsbourgs de la domination ottomane (p. 147), et la situation de l'Empire turc au XVI-e siècle est définie comme il suit : «L'empire ottoman s'étend continuellement aux dépens de Venise, de la Hongrie et de l'Ukraine» (p. 159)[1]

Il y a aussi pas mal de fines allusions politiques, comme, par exemple, à propos du poète Hei-lam (XI-e siècle), «qui écrivait des vers pessimistes, comme ceux qui prédominent aujourd'hui encore en Europe occidentale et en Amérique» (p. 4). Adoptez le régime soviétique, et vos poètes ne pleureront plus comme pleurait jadis un certain Hei-lam !

Du haut de son autorité d'historien impartial, M. Krimski lance ses foudres contre tous les historiens étrangers. Le livre de M. Schlumberger sur le siège de Constantinople «est élémentaire et ne mérite même pas un compte-rendu» (p. 73). Mais c'est surtout sur les historiens roumains et polonais qu'il s'acharne. M. Iorga est simplement «ridicule» quand il prétend expliquer, dans son histoire en allemand de l'Empire otto-

---

[1] Cf. p. 148, note 5, sur la population de la Transylvanie : „C'est une population mélangée, composée de Roumains, Magyars, Allemands, *Ucrainiens* (?), Bulgares (?), Tchèques (?), Slovaques (?), Arméniens (?) et Tziganes".

www.dacoromanica.ro

man, le rôle du prince de Valachie à la bataille de Varna ; c'est d'ailleurs un historien qui mêle du patriotisme roumain dans l'histoire, ce qui est le fait «d'autres historiens balcaniques» aussi (p. 53). M. Krimski polémise à ce propos (?) même contre les manuels roumains d'école primaire qui osent prétendre qu'en 1877, au cours de la guerre avec les Turcs, les Roumains ont sauvé la Russie *(ibid.)*. Tout cela à propos de la bataille de Varna en 1444! Quant à l'historien polonais Grzegorzewski, on lui adresse de grossières injures pour avoir montré des sentiments patriotiques dans son étude sur la mort du roi Ladislas de Pologne (p. 55). Ailleurs, il est question du chauvinisme des histerieus hongrois (p. 43). Décidément ce qui l'épouvante c'est de trouver dans l'histoire des tendances patriotiques... chez les autres.

L'ouvrage de M. Krimski manque en général de composition ; il y a des époques entières qui sont traitées en quelques mots, d'autres qui ont une extension exagérée, sans qu'on en sache le motif. Les conceptions d'ensemble manquent totalement : pas un mot sur la survivance des formes de l'Empire byzantin dans la domination ottomane[1], ni sur le changement de la situation économique de l'Orient au XVI-e siècle à la suite des découvertes géographiques.

Des sources capitales pour l'histoire de l'Empire ottoman, comme la grande publication hongroise des *Acta Extera* et les *Actes et Extraits pour servir à l'histoire des croisades*, de M. Iorga, les publications de la Société de l'Orient latin, sont resté inutlisées par M. Krimski[2].

Il y a pourtant par ci par là quelque chose d'intéressant M.

---

[1] On parle de l'influence que la conquête des pays slaves par les Turcs eut sur le relèvement de la civilisation de ces derniers, on décrit longuement la vie littéraire bulgare et serbe au XIV-e siècle, sans remarquer que c'étaient des États dominés par la civilisation byzantine, dont il n'est pas question. Une parallèle est faite entre Marco Kraliévitsch, le héros de l'épopée serbe, et Ilia Mourometz, le héros de l'épopée russe, comme si cela regardait les Turcs (pp. 15-20).

[2] Un fait caractéristique pour le soin avec lequel a été faite l'édition : p. 159 on retrouve avec une autre légende une photographie qui avait déjà été reproduite une fois à la p. 78. — Apropos de la prise de Szigeth par le Sultan Soliman, l'auteur parle de la critique que Bielinski fit à une tragédie de Körner, qui a pour héros le défenseur de Szigeth, Zrinyi (p. 149).

www.dacoromanica.ro

Krimski, qui connaît les sources orientales de l'histoire ottomane peut donc ajouter de nouvelles précisions sur quelques points.

Par exemple, sur les formations féodales-militaires des spahis et autres troupes territoriales et le résultat de cette organisation sur les chrétiens, en empêchant leurs concentrations politiques (p. 30). De même les mouvements de réforme, au commencement du XV-e siècle, des sectes de derviches qui rêvaient le communisme des fortunes et l'union religieuse avec les chrétiens ; leur révolte et défaite à Magnésie (mort de Bedreddin fixée à 1418) (pp. 31-33). Un autre mouvement fanatique religieux des Musulmans au commencement du siècle suivant (les paroles d'un moufti au Sultan Sélim II qu'il serait préférable d'obtenir la conversion de tous ses sujets à l'islam que de conquérir le monde. Les Grecs auraient été sauvés du massacre par l'intervention de leur Patriarche) (pp. 118-120). L'auteur établit qu'il est faux que le dernier caliphe du Caire aurait cédé son titre à Sélim I; le Sultan portait ce titre avant la conquête de la Syrie et de l'Égypte, le Chah de Perse et le Sultan du Maroc y prétendaient également. La légende d'après laquelle la transmission de titre fut faite par le dernier des Abassides au Sultan turc a été créée par d'Ohsson (pp. 128-130).

Quelques sources historiques russes, qui n'avaient pas été jusqu'ici employées pour l'histoire ottomane, apportent aussi des contributions assez intéressantes. Un Russe, Nestor Iskender, prit part au siège de Constantinople en 1453, il se fit musulman, servit comme janissaire, se sauva en Italie et revint ensuite en Russie avec Sophie Paléologue. Il écrivit en russe une *„Narration sur Tzarigrade“* (p. 69). André Paléologue, frère de Sophie, céda à la fois ses droits on trône byzantin à Ivan de Moscovie et à Charles VIII de France (est cité A. Vasiliev, *La renonciation d'André Paléologue en faneur de Charles VIII;* en russe (p. 91). Ivan III envoya plusieurs ambassadeurs à Bajazet II, demandant la liberté du commerce dans la Mer Noire et en Crimée (est cité Nieklioudov, *Commencement des relations de la Russie avec la Turquie;* en russe) (p. 112). Le Russe Péresvitov, qui fut vers 1530—1535 à la Cour du prince de Moldavie Pierre Rarech, écrivit un ouvrage à la louange

www.dacoromanica.ro

du Sultan Mohammed II, qu'il donne comme exemple à ses compatriotes pour l'ordre, la discipline et la justice qu'il maintenait dans son Empire (p. 218).

D'après des historiens russes on a un tableau du rôle des Juifs dans l'Empire ottoman; à une époque à ils étaient persécutés dans presque toute l'Europe, ils trouvèrent un refuge dans leur „paradis terrestre", cet Empire (ils le nomment ainsi dans des lettres du XV-e siècle). Ils avaient obtenu du Sultan-Mohammed II un privilège semblable à celui accordé aux Génois et faisaient une redoutable concurrence au commerce italien en Orient (pp. 80-87).

Le chapitre intitulé avec exagération *„Turcophilisme de l'Europe au XVI-e siècle"* est fort curieux. De nombreux Occidentaux idéalisaient les Turcs. L'Allemand Rosenblüt de Nuremberg avait dèjà écrit en 1454 une pièce de théâtre dans laquelle les Turcs apparaissent comme les défenseurs des bons commerçants contre les seigneurs pillards (p. 202). Plusieurs protestants allemands voient dans l'Empire ottoman un allié contre le Pape et l'Empire; c'est ce que dit ouvertement Ulrich von Hutten, dans un pamphlet de 1520. Luther lui-même mit un moment face à face, dans un de ses écrits, la piété des Musulmans et l'hypocrisie catholique. Une large analyse est faite de l'oeuvre du Français Jean Bodin, qui critique la société française pendant les guerres de religion, en montrant l'exemple de la Turquie, où il n'y a pas de nobles, mais seulement un père, le Sultan, et où la liberté de conscience est respectée pour tous (pp. 207-210). Le célèbre poète polonais Rey fait à la même époque la critique de la noblesse polonaise en en montrant comme exemple les Turcs, qui ont conquis tant de pays grâce à leur organisation basée sur l'esprit de justice (p. 213). Voir aussi l'analyse des notes de l'étudiant connu de Mühlbach-Sas-Sebeş; (Transylvanie) dans son *De moribus Turcorum*, Bâle, 1543, qui vécut quelque temps à la Cour de Mourad I-er. Il mentionne les rénégats chrétiens qui parlaient slave à la Cour du Sultan, où il n'entendit presque pas le turc et l'arabe, l'inquisition et la persécution des sectes musulmanes dissidentes (pp. 37 et 59).

Il est regrettable que tout ceci soit si mal encadré par le reste de l'ouvrage. **P. P. Panaitescu.**

* * *

www.dacoromanica.ro

Périclès G. Zerlantis, Γράμματα τῶν τελευταίων φράγκων δούκων τοῦ Αἰγαίου Πελάγους (1438-1565), Ἰωσὴφ Νάκης, Ἰουδαῖος δούξ..., τὸ Σαντζὰκ τῶν νήσων Νάξου, etc., 1579-1621, Hermoupolis-Syra 1924.

M. Zerlentis rappelle que des documents turcs concernant les îles de l'Archipel ont été publiés dans la «Revue historique» de Constantinople, en 1910, par Savfet-bey. La préface énumère ensuite les renseignements—et les erreurs—contenus dans différents ouvrages modernes (ceux qui sont empruntés aux sources turques offrent une importance.)

Cette fois, l'auteur se propose de continuer la publication des lettres ducales commencée en 1904 dans la «Byzantinische Zeitschrift», en y ajoutant des données sur l'administration de ces îles. Il cite une lettre du duc Jean au Pape, à Charles Quint et à son frère, à François I-er, exposant la prise, en 1537, de Paros et de Naxos par les Ottomans et sa propre capitulation, par laquelle on promet un tribut annuel de 5.000 ducats («Apollon», journal du Pirée, 1890, pp. 973-974; voy. pp. 18-19). Il doit rendre à l'Église grecque trois monastères possédés par les Latins (pp. 19-20); le patriarche de Constantinople y envoya désormais un exarque (p. 20). Il y eut même de la part d'un de ce exarques des incitations à la révolte centre une domination catholique (d'après les „Secrets d'État» de Lamansky, p. 21). On s'entendait séparément, d'une île à l'autre, avec les nouveaux suzerains *(ibid.)* A Siphnos étaient restés comme tributaires les Gozzadini (pp. 22-23). En 1563 le duc de l'Archipel, vieillard septuagênaire, Crispo, était considéré comme un simple chef nominal (p. 24). Le dernier duc, Jacques III, chassé par le capoudan Piali, alla chercher secours à Venise et à Rome pour revenir en suppliant à Constantinople, où il mourut, en 1566 (pp. 25-26).

Son successeur fut le Juif don Jose Miquez, dont nous nous sommes déjà occupés dans la „Bulletin" (M. Zerlentis cite aussi le travail allemand de M. A. Levy, Breslau 1859 et celui, en français, de E. Carmoly, Francfort-sur-le-Mein 1863, l'article de Sathas dans la Χρυσαλλὶς, III, et, en plus, dans la même revue turque, un article en 1912). Sur ses relations à la Cour du Sultan Soliman, p. 27, note 5. On connaissait les fonctions de vicaire remplies par le Juif espagnol ou portugais, Coronello auquel fut associé Samuel Cohen, «auditor e consiglier» (p. 32). Les

www.dacoromanica.ro

anciens dynastes : Sommaripa, Gozzadini, Michele, Pisano, Sagredo, Quirino étaient devenus de simples agents du puissant Juif (pp. 28-29) ou les fonctionnaires directs de l'Empire. Grecs et Albanais haïssaient la minorité italienne dominatrice (p. 30): Andros demanda leur expulsion et l'orthodoxie put y rentirer (pp. 30-31). Sur les Juifs de Naxos, p. 31. Don José fit respecter les «Assises» et son gouvernement fut trouvé digne d'éloges (p. 32). Beaucoup de Génois passèrent à Péra (p. 33). Coronello fut pris par les gens de Syra en 1571 et livré aux Vénitiens (p. 45), qui l'accusaient d'avoir incité les Turcs à la prise de l'île de Tine.

Envoyé en Crète, le «mauvais chrétien» fut cependant délivré (p. 37). José finit ses jours et son «règne» le 2 août 1579 (p. 38). Le «docteur» Coronello fut confirmé dans le gouvernement des îles (p. 39). Un privilège, démandé par l'ambassade des insulaires (un des trois membres étant un Italien), fut accordé dès l'année 1580. Un tschaouch devint fermier de leurs revenus (p. 42), „Solaiman-bei del ducato di Nixia, signor di Andro" *(ibid.)*. Mais rien ne fut changé aux coutumes et les chrétiens continuèrent à rester en fonctions (p. 43). Le riche Grec Constantin Cantacuzène, dit Chaïtanoglou, arriva à remplacer dès 1583 ce maître musulman (pp. 43-44) ; un acte l'intitula : „ὁ εὐγενέστατος ἄρχων κὺρ Κωνσταντῖνος ὁ Κανταχουζηνὸς ὁ νῦν αὐθεντεύων ἐκεῖσε (p. 44). Il y avait à côté de lui un cadi, un émir turc à Naxos *(ibid.)*. En 1598 c'était un autre Grec, Jean Choniatès, qui avait le «bérat» pour les îles (p. 45); il porte le titre de «duc de Naxos, d'Andros et des autres îles et Voévode de tout l'Archipel», le titre voévodal étant emprunté à l'autonomie moldave et valaque probablement par Cantacuzène, qui avait les rapports les plus étroits avec les deux principautés (pp. 45-46). Sophianos Choniatès représente le duc; un simple médecin (p. 46); son sceau rappelle la famille du chroniqueur byzantin, portant à côté du nom de Choniatès celui d'Akominatos *(ibid.)*. Le capoudan Sinan essaya en vain de donner le pouvoir ducal à son frère Carlo Cigala (pp. 46-47) (1598-1600): devenu bey, celui-ci voulait écarter le cadi, ce qui lui fut refusé. Y-eut-il un fils de Sinan comme bey de l'Archipel (p. 47) ? Mais en 1608 on rencontre le même Choniatès et un Théodore Casanova comme associé (p. 49). Un futur prince de Moldavie, Gaspar

www.dacoromanica.ro

Gratiani, Morlaque de nation, leur succède (pp. 50-51). Les habitants de Naxos lui demandaient le 6 avril 1617 d'intervenir pour la continuation de l'archevêque catholique Ange Gozzadini (un Gozzadini en Moldavie pendant la seconde moitié du siècle) (p. 51): le décret fut accordé le 20 mai 1618 (*ibid.)*.

Ce récit s'appuie sur les documents qui suivent. L'acte du 9 mai 1440 mentionne le seigneur de Santorin et Syra-Souda et celui de Stampalia (p. 56), celui de 1448 le seigneur de Namfio (pp. 56-57). Reconnaissance de la vassalité par le présent annuel d'une orange: „neranzo, pomo uno" (p. 60). La haine contre les Latins transparaît dans la lettre de l'archevêque grec de Paronaxie, qui, citant un mot italien, ajoute qu'il est pris „dans leur langue barbare" (p. 68); la dépêche vénitienne pour l'expulsion de ce prélat suit, pp. 69-70. En 1565, Jacques Crispo se plaint d'être réduit à être tributaire, χαρατζιάρος, du „grand autocrate Sultan Soliman Mousoulman" (p. 73); „jadis", dit-il, „régnait la seigneurie (ἀρχοντιὰ) et la noblesse (εὐγένια), et maintenant règne le besoin, les στενοχωρίες (ambages) et les épreuves et nous gouvernons (οἰκονομοῦμεν) aujourd'hui comme délegués et vicaires (ἐξουσιασταὶ καὶ ἐπίτροποι) (p. 73). Nomination de Jacques III par le Sultan, d'après sa requête, en 1565, pp. 75-78.

On lui demande d'être bien obéissant «sous le joug», de ne pas servir les ennemis de la Porte, de né pas donner abri aux „levents", aux pirates du Levant, lui promettant de ne pas introduire des «sandschak-beys, des cadis, des chassaréis, etc.», de ne pas souffrir qu'on arrache aux habitants leur avoir. L'acte patriarcal pour les trois monastères restitués, p. 78. Restitution d'Andros à Cursino Sommaripa, février 1537 (pp. 79-80); même souci des „levents". Les Grecs et Albanais d'Andros, pp. 80-81. L'expulsion des insulaires réfugiés à Galata, p. 81. Coronello était intitulé «très haut et grandement très grand seigneur François Coronello, docteur ès lois et gouverneur général pour le très illustre et très haut seigneur Joseph Nasi [= prince], duc de Naxos et seigneur d'Andros" (p. 85). Il était, d'après les Vénitiens, «fils unique du Juif Salomon et très riche», „oeil droit de Jean *(Zuan)* Miquez *(Miches)*, sans le conseil duquel ledit Miquez ne fait rien» (p. 86). Les gens de Tine le déclaraient „homme de très grande valeur et connaissant très bien le ro-

www.dacoromanica.ro

yaume de Crète"; délivré, il serait pour l'île un «chien enragé». Il avait envoyé au „can del Turco" le pain de millet qu'on mangeait en Crète pour lui prouver que les Vénitiens y sont aux abois (p. 89) et qu'il vaut mieux s'en saisir qu'attaquer Chypre. Il est, disaient les plaignants, „l'âme et le coeur de Jean Miquez, traître de cette République bénie" (p. 30). Une lettre de Samuel Cohen, pp. 91-92 (le sceau porte: «Io. Náci dux di Naxo et d'Andro»). Privilège accordé à S. Jean de Pathmos par le „Grand Juif" lui-même (pp. 92-93). Il est donné de son «belvédère près de Péra» *(ibid.)* «Mose Choen secretario» à côté de Coronello, p. 95. Le titre latin de Miquez est: „Dei gratia dux Aegei Pelagi, dominus Andri" (p. 95: donation de terrain à son vicaire; date de la Création du Monde 1337 *[sic]*, „Romanorum vero 1577"). On voit ces Juifs, datant de leur ère, accorder des fiefs d'après les coutumes de Romanie, établies par les croisés (p. 98). Pour les Turcs, Miquez n'était que «le Juif nommé Joseph, beg de Naxos» (p. 101). L'attestat de ses bons services reconnus par les habitants, p. 102. Après sa mort on leur confirme l'exemption d'angaries, de contribution au corps des janissaires, la liberté religieuse entière, la permission de réparer les églises, de tester, la conversion à l'islamisme ne pouvant pas être empêchée; on ajoute l'autorisation de circuler la nuit des lanternes à la main. On ne molestera personne, sauf ceux qui y sont obligés, à faire garde (βίγλα) contre les pirates «levents» chrétiens. L'appel à la Porte contre le sandschak-beg est admis.

Dans un acte de cette époque François Sommaripa signe aussitôt après Coronello comme béïzadé (μεϊζαντὲς) d'Andros (p. 107). La mention de Constantin Cantacuzène (1582) dans une lettre du patriarche Jérémie, pp. 107-108. Les actes concernant les Choniatès, p. 108 et suiv. Jean signe simplement „Ἰω. Χωνιάτης, Βοϊβόνδας Αἰγαίου Πελάγου καὶ τῶν Κυκλάδων" (p. 109). Un «Benetto Amai, governator a Nixia» en 1587, p. 111. Concession impériale de Naxos à Carlo Cigala sous les conditions faites à «Joseph le Juif», pp. 112-113. Mais, selon la demande de Sinan, il devait installer sa mère à Naxos. Jean Choniatès signe Ἰωάννης Χωνιάτης, ἐπίτροπος τοῦ αὐθεντὸς, δοὺξ Ναξίας μίσερ Τζουάνε Κωνιάτου (p. 114). En 1617 l'archevêque grec, ne pouvant pas payer la somme qu'on exigeait de lui, avait été réduit à s'enfuir; en 1618 celui de Syra, un Latin, pour le même motif, fut pendu,

www.dacoromanica.ro

celui d'Andros était aux fers (pp. 118-119). Un dernier privilège (1621) écarte les bâtards, fils des «femmes malheureuses», des héritages.

N. Iorga

* * *

Ph. Koukoulès, Ὁ ἐν Μεγάλῳ Ῥεύματι ναὸς τῶν Ταξιαρχῶν, extrait du „Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος", VIII, (1922), pp. 39 in-8⁰.

Rappelant tous les travaux consacrés jusqu'à présent à l'église célèbre d'**Anaplous**, vouée à l'Archange Michel, M. Koukoulès prouve la confusion faite en général entre le sanctuaire de St. Michel (Μιχαήλιον) de Sosthenios (aujourd'hui Στένια) et celui de l'Archange du quartier Μέγα Ῥεῦμα de Constantinople. Il établit maintenant la différence entre le premier, attribué à Constantin-le-Grand et reconstruit par Justinien I-er, et le second qui fournit aux Turcs en 1452 une partie des materiaux avec lesquels ils bâtirent la tour de Roumili-Hissar. Ce second sanctuaire du Μέγα Ῥεῦμα fut restauré en 1677 par Manuel de Kastoria et plusieurs fois par la suite. L'auteur en retrace l'histoire à l'aide du grand registre du sanctuaire qui renferme des notes sur les événements compris entre 1752 et nos jours.

Ce sanctuaire eut des noms différents. Il s'appelle chez Sozomène Μεχαήλιον, chez Procope ναὸς τοῦ Ἀρχαγγέλου. Siméon le Métaphraste l'appelle ναὸς τοῦ Ἀρχιστρατήγου Μιχαὴλ et τοῦ Ἀρχιστρατήγου ἐν τῷ Ἀνάπλῳ. Dans les derniers siècles de Byzance il est connu sous le nom de ναὸς τοῦ Ταξιάρχου Μιχαήλ, τοῦ Ταξιάρχου τῶν ἄνω δυνάμεων, ou Ἀσώματος, ou mieux encore Ἀσώματοι. Pendant le XVIII-e siècle le sanctuaire est nommé ναὸς (ἐκκλησία) τῶν Ἀσωμάτων et Παμμεγίστων Ταξιαρχῶν. A partir du XIX-e siècle: ἐκκλησία τῶν Παμμεγίστων Ταξιαρχῶν ou ἐκκλησία τῶν Ταξιαρχῶν, dénomination qui persiste aujourd'hui.

Le sanctuaire jouit d'une grande considération. Au XVIII-e siècle plusieurs patriarches y officièrent, quelques-uns d'entre eux y furent même enterrés. La générosité des princes de Moldavie constituait pour lui une source importante de revenus. Les présents, envoyés en général le 8 novembre, jour anniversaire du Saint, consistaient en argent (les revenus annuels des douanes ou des salines), ou en cire (1150 kilos). Grégoire Ghica envoya, en mars 1730, cinquante piastres, Alexandre Mou-

www.dacoromanica.ro

rousi, en 1807, cinq cents piastres, Constantin Mourousi, en 1781, 150 kilos de cire.

Le registre du sanctuaire constate que les princes moldaves ont régulièrement envoyé leurs présents de 1727 à 1819. Chaque envoi était accompagné d'un chrysobulle, dont il ne reste plus que trois exemplaires en copie: le premier vient d'Alexandre Callimachi (1798), le deuxième d'Alexandre Soutzo (1801) et le troisième d'Alexandre Mourousi (1805). L'auteur les reproduit **in-extenso** dans les Annexes.

N. Bănescu.

* * *

Karl Kunt Klein, *Beiträge zur Geschichte des Protestantismus in der Moldau, I. Geschichte der Jassyer deutsch-evangelischen Gemeinde, mit einem Überblick über den Protestantismus in der Moldau im XVI. und XVIII. Jahrhundert*, Bucarest 1924.

Dans les premières pages l'auteur, pasteur de l'église protestante de Jassy, se laisse séduire par les bizarres théories d'un Émile Fischer, avec sa „Kulturarbeit des Deutschtums in Rumänien", qui fait d'une Saxonne de Transylvanie la femme de Dragoş, le fondateur d'une Moldavie vassale au XIV-e siècle, qui attribue à des immigrés germaniques la fondation de l'évêché latin de Milcov, qui fait des Hussites réfugiés dans ce pays au XV-e siècle des Allemands de pure race (pp. 3-4). Le reste de l'introduction (surtout d'après „l'Histoire des Roumains" de Xénopol et un vieux livre de Schmidt) est plus véridique.

La même incertitude sur les sources à employer règne dans le chapitre suivant, qui cherche à exposer les commencements de la colonie protestante de Jassy au XVIII-e siècle. L'histoire des colons de Filipenii Noi, drapiers, pendant la seconde moitié du siècle, est racontée d'après nos «Actes et fragments», d'après Sulzer et d'après Wickenhauser, *Die deutschen Siedelungen in der Bukowina*, II. Pour l'histoire de la communauté après 1800 le récit s'appuie aussi sur les *Diaspora der deutschen evangelischen Kirche in Rumänien, Serbien und Bulgarien* du pasteur H. Meyer (Potsdam 1901; un chrysobulle princier de 1802 y est donné en facsimilé). Les restes des archives de son église permettent à l'auteur de montrer la façon dont s'établit

www.dacoromanica.ro

en 1809 le pasteur Harte, qui devint ensuite agent consulaire de Prusse (p. 55 et suiv).

Le sénateur Kouchnikov, faisant fonction de gouverneur russe, avait permis de célébrer l'office dans «une salle du palais des princes»; Harte demanda une église à lui. Il eut dans l'assistance, non seulement des officiers russes d'origine balte, mais aussi des boïars et d'autres indigènes (pp. 56-57). En 1826 il fut remplacé par Daniel Roth, un Saxon transylvain (pp. 57-58), qui fonctionna quatre ans (il devait y revenir en 1859 pour mourir; sur sa carrière littéraire, p. 59 nota 1). Michel Wagner, qui lui succéda, un ivrogne, dut être destitué en 1837 (p. 69). Un descendant de colons allemands en Bessarabie, Lebrecht Holzschuher, ancien marchand, qui finit par être rappelé, devait rléunir la communauté aux grandes Églises de Prusse (1844), «unter dem Schutz der Hohenzollern». La grande guerre seule defait défaire ce lien, au moins gênant après la création d'une Roumanie unie et indépendante.

Harte voulait donner aussi une représentation de théâtre allemand à Jassy (p. 69), ville dont l'auteur n'oublie aucun des vices, réels ou dûs à la philanthropie des récits de voyages. Il fut aussi créateur de l'école (p. 75 et suiv.). Elle rouvrit ses portes en 1839 (p. 76). Le reste de l'exposition appartient à l'histoire trop récente, d'un intérêt plutôt spécial.

Ci et là des renseignements sur la vie générale du pays. Les frères Georges et Théodore Ghica laissent des dettes, en valeur de plusieurs milliers de florins, à Tubingue, où ils avaient étudié en 1836, et on leur fait le procès à Jassy (p. 82). En 1812, après le départ des Russes, qui avaient gagné à la paix avec les Turcs la Bessarabie, Harte, se plaïgnant de l'accroissement des prix, en trouve le motif dans ce déchirement de la Moldavie: «die fruchtbarsten Länder der Moldau an die Russen abgetreten sind, aus welchen keine Lebensmittel mehr herüber-gelassen werden" (p. 91, note 2). Pour une époque plus rapprochée l'auteur cite un article de M. Ohnesseith, jadis consul d'Allemagne à Jassy, dans le journal *Der Tag* du 3 avril 1924.

N. Iorga.

* * *

www.dacoromanica.ro

Constantin Moisil, **Monetăria Ţării-Româneşti în timpul dinastiei Basarabilor** (extrait de l'„Anuarul Institutului de Istorie Naţională" de Cluj), 1924.

L'auteur, dont les études sur les monnaies roumaines forment déjà toute une petite collection, s'occupe cette fois de la fabrication des „perpères", des „deniers" et des „gros" des deux Principautés roumaines, des ateliers monétaires.

L'étude commence par un chapitre de rènseignements bibliographiques.

A l'époque du premier prince ayant frappé monnaie, Vladislav (Ladislas) de Valachie, le perpère d'or aurait été, plutôt une monnaie fictive (p. 8). Mais le „părpărit" est un impôt qui s'est continué jusqu'à la fin de l'ancien régime (il s'agit de faux perpères d'argent, sans doute). La première monnaie était surtout une affirmation d'„autocratie", d'indépendance (p. 10). Vladislav adopte le type hongrois du „denier banal" (des Bans d'Esclavonie).

L'analyse du contenu des trésors contenant les premières pièces vient ensuite. M. Moisil croit que l'atelier monétaire fonctionnait dans le pays même (pp. 17-8); pensant à ce que des lettres princières, du commencement et de la fin du XVI-e siècle, du prince Neagoe au prince Mihnea le Rénégat, disent sur le travail de métal des Tziganes, opposé avec mépris à celui des Saxons de Transylvanie, je conserve sur ce point mes anciens doutes[1]. Certains éléments même du dessin, qui se s'expliquent pas par des considérations plus sérieuses, me paraissent venir seulement des habitudes de l'artiste, employé pour les monnaies de la Hongrie voisine. Les terms de **hereghie** (de χαράσσω), de **ducatariu**, pour l'atelier et pour cet artisan, ne sont pas du XIV-e siècle: le premier vient des Slaves balcaniques, le second est très rare, et ce seul argument ne résiste pas.

A côté du „type commun" correspondant au ducat et au denier „banal" de Hongrie, M. Moisil distingue un autre qu'il identifie au quart du gros de Pologne (p. 21). Le nom roumain de „ducat" peut venir ou bien du nom, perdu, de „duce" pour Voévode (J. Bogdan en soupçonnait l'existence) ou bien, plus

---

[1] En Valachie même aurait-on pu rendre Mencze le nom de Mirçea l'ançien (voy. p. 42)?

www.dacoromanica.ro

probablement, du terme génois pour la monnaie de Caffa, pour l'„or tatar" **(zlot tătăresc)**: c'est aussi l'opinion de l'auteur (p. 25).

En admettant la valeur héraldique de la forme de l'écusson au XIV-e siècle (M. Moisil la met en rapport avec l'ornementation des boutons d'or trouvés dans le tombeau d'Argeş), il est bien difficile de fixer la limite entre ce qui est un vrai symbole et ce qui n'appartient qu'à l'ornementation (voy. p. 26 et suiv.).

M. Moisil relève sans pouvoir l'expliquer que les monnaies à inscription latine mentionnent le nom du pays, alors que celles à inscription slave n'ont que celui du prince: je pense que dans les premières on avait intérêt à affirmer l'existence indépendante du pays par rapport aux prétentions de la couronne hongroise. Dans les monnaies de Radu, frère de Vladislav, le type „latin" contient le titre de „Jean" emprunté aux dominateurs bulgares, le type slave, ajouté, le qualificatif de „grand" à celui de Voévode, comme, du reste, sur le tombeau de son père, Nicolas Alexandre, à Câmpulung (p. 30); le chevalier que présente un troisième type est, nous le croyons aussi, la représentation du prince lui-même, casqué, portant la lance et l'écu; il ressemble au portrait qui figure sur une des colonnes de l'église d'Argeş (cf. p. 31). Cette représentation militaire peut être en effet mise en rapport avec une politique guerrière de Radu, peut-être, comme celle de son fils, à l'égard de la Hongrie, dans le Banat de Severin. La monnaie qui réunit les noms de Vladislav et de Radu prouve sans doute que le second avait associé vers la fin de son règne son frère et héritier (voy. p. 33). La forme Radulo du nom de Radu nous paraît indiquer un atelier ragusain.

Peu de monnaies rappellent Dan, fils aîné de Radu (pp. 33-34). Pour le règne de Mircea, M. Moisil emploie les amples renseignements contenus dans le privilège que ce prince accorda aux marchands de Braşov-Kronstadt. L'auteur prouve que le perpère n'était pas une monnaie réelle (trois cavaliers sont payés un prospère sous Dan II; p. 39). Le nouveau type monétaire présente, avec la figure byzantine du Christ, un prince couronné, le manteau sur les épaules, la lance de cérémonie, et pas de combat, à la main: c'est déjà le passage de la conception chevaleresque du prince à celle du monarque à la façon byzantine

www.dacoromanica.ro

(p. 40 et suiv.). Sur les murs de ses fondations de Cozia et de Bradu, Mircea et son fils ont des vêtement occidentaux, mais la couronne aussi. Ou bien y a-t-il aussi une influence de l'impériale royauté du voisin hongrois, Sigismond ? M. Moisil l'a, du reste, saisi (p. 45). Le nom de Pierre („Petruslaun" ou „Petrusian", B serait Voévode) ne serait-ce pas celui du Moldave contemporain? Qu'on se rappelle les livres imprimés en Valachie au XVI-e siècle auxquels on ajoute le nom du prince moldave pour pouvoir les employer dans la principauté voisine. Ce qui ne m'a pas convaincu est le prétendu caractère „dérivé" du règne de Mircea que dénoterait l'étoile introduite dans l'écu (p. 46).

Les dernières monnaies de Mircea montrent que son fils Michel lui était associé. La déclaration de Dan II, allié et „capitaine" de Sigismond, que son suzerain lui a accordé la grâce d'avoir une „camera", une „hereghie" à lui dans son pays (pp. 49-50) montre que cet atelier n'existait pas auparavant. Y a-t-il eu l'„union monétaire" avec la Hongrie dont parle M. Moisil? J'en doute fort. L'atelier lui-même fut transporté bientôt, sous Vlad Dracul, en Transylvanie.

Un prince passager, Basarab II (n'est-ce pas plutôt une tentative de Basarab I?), fait frapper une monnaie grossière, dont on a un seul exemplaire, en Valachie même (p. 52). Son successeur Vladislav II, — si ce n'est pas le premier [1] — contemporain de Jean Hunyadi, clôt la série (p. 52).

N. Iorga.

* * *

J. Andrieşescu, **Piscul Crăsani** (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine"), Bucarest 1924.

M. Andrieşescu, maître de conférences à l'Université de Bucarest, est revenu à Crăsani (Ialomiţa), signalé comme importante station „préhistorique" et „protohistorique", dès 1872, pour y patiquer les premières fouilles systématiques. Déjà un dilettante passionné, Bolliac, y avait trouvé aussi des graines de lin carbonisées (p. 5). M. Andrieşescu en a retiré de la céramique à bosses et de la céramique mégarienne, dans la céramique travaillée à la roue celle „à stries ondulées" à côté de très

[1] L'écu à l'étoile et au croissant prouverait que non.

www.dacoromanica.ro

peu de silex (p. 22), et de quelques menus objets en fer et de restes helléniques. Les habitations en verges ou de bois et d'argile ne se distinguaient pas trop du type habituel de la maison roumaine la plus simple dans la plaine. Les maisons ont brûlé; l'auteur croit avoir trouvé aussi des traces d'incinération pour les cadavres (p. 29). La localité a eu sans doute des relations étroites avec le Sud, plus civilisé (pp. 76-77). Un apport de l'Ouest, „dans la seconde moitié du premier millénium avant l'ère chrétienne", modifie les conditions locales modestes (pp. 90-91).

Un résumé français très étendu accompagne l'exposé en roumain.

I.

* * *

Th. Capidan, **Elementul slav în dialectul român** (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine"), Bucarest 1925.

L'auteur distingue dans le dialecte des Roumains balcaniques („Aroumains") les emprunts anciens et les nouveaux sans se cacher la difficulté de fixer la différence d'origine par le traitement phonétique divergent. Il croit que les éléments communs avec le dialecte des Roumains du Nord appartiennent indubitablement à la première catégorie. La comparaison avec les emprunts faits au slave par l'albanais et le grec lui servira aussi.

Un chapitre s'occupe de la phonétique, un second des changements sémantiques. Intéressante la notice sur les **celnici**, chefs de ces Roumains (la citation qui manque à la page 16 est empruntée aussi à „Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien" de Jirecek; cf. ausi p. 86). On voit que les Dalmatins ont suivi les Roumains dans le sémantisme: „celnicus—pastor"; il est certain que les Roumains ont pris le mot des Serbes, pas des Bulgares (p. 17).

Le chapitre suivant traite des „influences grammaticales". L'élément lexical est largement présenté. Ils appartient au rameau „bulgare", qu'il faudrait nommer, plutôt: balcanique oriental (des influences phonétiques serbes, c'est-à-dire balcaniques occidentales, sont aussi ingénieusement relevées). Le Serbe c'est tout Slave non soumis au sceptre bulgare: aussi les noms de localité „serbes" sont tout bonnement des noms généralement slaves

www.dacoromanica.ro

avant la prise de possession par les Touraniens d'Asparouk. L'auteur relève cependant que chez les Serbes seuls **a grăi** (roumain) a le sens de parler (dans le vieux slave celui de „croasser") (p. 43).

Comme historien je me demande — sur un autre point discuté par l'auteur — comment les emprunts au slave peuvent-ils n'être pas plus anciens que le VIII-e siècle, ainsi que le propose, contre deux opinions plus „exagérées", M. Capidan, quand la symbiose roumano-slave est, au moins pour la Transylvanie, beaucoup plus ancienne que le VI-e. Les mots **scump** (cher), **plătesc** (je paye), **sută** (cent) peuvent être fixés chronologiquement au moment où le commerce de la rive droite du Danube qui fournissait, aux foires, les ruraux de la rive gauche cesse d'être latin, comme jusqu'à la fin du VI-e siècle (voy. le témoignage de Théophylacte Simocata), pour devenir, au VII-e, slave. Il ne faut pas non plus souligner trop fort la „descente" de l'élément sud-roumain, qui a des racines très anciennes sur la terre même qu'il habite aujourd'hui.

Un riche lexique finit l'ouvrage.

* * *

Gh. Capidan, **Megleno-Românii, i, Istoria şi graiul lor** (édition de l'Académie Roumaine), Bucarest 1925.

Très important travail de base, qui doit se continuer par un volume sur la littérature populaire de ce district roumain de la Méglénie et par un autre sur le dictionnaire étymologique du parler de cette région.

Commençant par une bibliographie soignée et par la description de ce territoire sur le Vardar au Nord de Salonique, habité par les „Vlases" en partie convertis sous la conquête turque à l'Islam, dans la bourgade de Nânta (l'ancienne 'Ενώτια) et dans dix villages aux noms slaves (jadis il y avait une Ţitatea et un Sân-Toader), l'auteur expose d'abord, dans l'introduction, l'état des recherches sur ces „Méglénites" qui au fond ne le sont pas trop. A Nânta il y a des faubourgs du „pont" **(Punti)**, du couvent **(Mănăstir)**, du hibou **(Băicuş)**, et de Prour.

Les traditions chrétiennes curieuses persistent chez ces renégats, féroces mahométans, du reste (p. 17 et suiv.). Des souvenirs des légendes ont été pieusement recueillis par l'auteur. A Ochani, à Birislav, à Luguniţa, à Huma, à Liumniţa, à Ţârnoreca,

www.dacoromanica.ro

à Livădz, qui vend son fromage, à Salonique, on est resté chrétien. D'autres communes ont été slavisées. L'hellénisme s'attaqué de plus en plus à ces restes latins.

Un paragraphe est consacré à la façon de vivre de cette population si intéressante dans son isolement et dans son malheur. Sans reproductions graphiques cette partie, très copieuse de renseignements, peut être difficilement suivie. Dans la nomenclature des occupations agricoles la charrue a une „oreille" et un „gant" (**ureaclă** et **mănuşă**) appelés de termes latins (p. 51).

Son l'origine des Mégléno-Roumains, l'auteur cite des opinions antérieures, plus ou moins prouvées. M. Weigand croit qu'ils sont les derniers restes des „Vlacho-Bulgares" de l'„empire" assénide, Jirecek les attribue à la race pétschénégue, avec laquelle ils n'ont sans doute rien de commun et M. Weigand s'empresse de souscrire). Je maintiens mon opinion que, étant donnée la situation isolée de ce groupe, il faut admettre à l'origine une colonisation d'empire et elle a pu avoir lieu seulement au moment où le Tzarat de l'Ouest balcanique fut détruit par Basile II (cf. pp. 56-57). L'objection que les Méglénites ont dans leur patois des éléments appartenant au roumain de la Dacie n'infirme pas mon hypothèse: à la révolte des Assénides participèrent aussi des Roumains qui, tout en appartenant aux Balcans, avaient eu jadis des rapports avec ceux du Danube.

Il y a eu donc, à mon avis, non pas une race et une langue de la Dacie, mais une race et une langue du Danube, sur ses deux rives, celle du Sud se continuant, par des formations spéciales individualistes, jusqu'à la première ligne des montagnes. Entre cette langue, de colorit thrace, en ce qui concerne la base barbare, et celle de l'Occident balcanique, où cette base est mélangée d'illyrisme, il y a la même différence — et je ne parle pas, bien entendu, au point de vue strictement phonétique —qu'entre le slave resté serbe et le slave oriental devenu occidental, de nom, bulgare (au Nord du Danube même il a dû y avoir trois groupes slaves anciens: Slaves serbes en Olténie, Slaves devant devenir Bulgares en plaine valaque, Slaves pannoniens en Transylvanie). Le petit groupe méglénite représente tout un groupe roumain, le plus maltraité par le sort, de même que tel patois roumanche dans les Alpes est le dernier reste d'une langue latine norique, vindélicienne, qui a trouvé dans

www.dacoromanica.ro

la montagne son dernier refuge. La forte affirmation de M. Capidan que cette langue est un troisième dialecte roumain absolument différent de celui du Danube (à peine 75 mots communs) et de l'Adriatique (aussi de l'Istrie, qui est sans doute celui du territoire, autre fois fortement romanisé, qu'habite aujourd'hui la race serbe), ouvre de nouvelles et grandes perspectives, que j'aurai l'occasion de préciser, sur les vastes origines de la romanité d'Orient que sont les Roumains[1].

Pour l'histoire de la région, Ilitza, le chef de la Μόγλαινα (cf. Jirecek, **Archiv f. slav. Phil.**, XV, p. 97) est sans doute déjà un chef d'autonomie roumaine, les autonomies balcaniques étant elles-mêmes des dérivations de „Romanies", imitées aussi, plus ou moins, par les barbares.

Suit une étude philologique de grandes proportions.

Dans cette partie il faut relever certaines considérations favorables à notre thèse. „L'élément albanais **(sic)** a pénétré dans notre langue en même temps que l'élément latin." „Les quelques mots d'origine byzantine se trouvent seulement dans les dialectes roumains et la plupart manquent dans les autres langues balcaniques, surtout dans le bulgare." „Il y a un certain nombre de mots anciens slaves qui se retrouvent aussi dans les dialectes daco-romain et aroumain" (p. 66). Quarante-deux „faits nouveaux" distinguent ce dialecte, qui a eu jadis une vie propre. Il a „un développement de sens, de forme et de constructions, différent de ceux des trois autres dialectes roumains". Les rapports entre les Roumains de Macédoine et d'Albanie, qui sont venus assez tard de leur vraie patrie, la Thessalie, et les Méglé-

---

[1] Encore une fois l'influence d'une langue commune aux ancêtres des Roumains et des Albanais est présentée comme influence albanaise (p. 60). Tout ce qui est construit sur cette base, est faux (on n'expliquera jamais l'existence des éléments „albanais" en Dacie et non au Sud, où il faudrait les attendre). L'Albanopolis du II-e siècle, affirmée par Thallóczy, me paraît suspecte. De même l'abandon de la Dacie est admis comme un fait avéré (pp. 60-61). L'observation sur le caractère pré-slave du changement de *ce*, *ci* en *tsé*, *tsi* est hautement importante (p. 61). Il y a eu au début plusieurs „Romanies" même comme parlers: una théorie historique de leur origine suffit à l'expliquer. La „descente" des Roumains vers le Sud, partant d'un territoire commun, de pure imagination, est une autre erreur des philologues. L'observation des rapports phonétiques avec les restes d'ancien slave du côté de Philippopolis est à retenir (p. 64).

www.dacoromanica.ro

nites ont été longtemps impossibles, les deux groupes n'étant pas voisins (pp. 73-74). J'ajoute que les derniers ne sont pas des bergers comme les autres, d'autant moins des transhumants.

Dans le méglénite tout ce qui est essentiel reste latin (p. 75 et suiv.) Si pour l'odorat dans ce dialecte aussi il y a un terme d'autre origine **(miros)**, il faut tenir compte du sens qu'ont les mots **a simţi, simţ** (surtout comme: flair; cf. **sentire** en italien: ouir). „La terminologie chrétienne est intacte" (p. 78). Des mots disparus dans les autres dialectes persistent ici: căldaru, corp, dărtoari (dolatoriam), urdin (ordinem) (p. 81).

Des index copieux finissent cet ouvrage, un des plus importants qu'eût donnés jusqu'ici la philologie roumaine.

N. Iorga.

CHRONIQUE

Dans la **Cultura** de Cluj (I, 4), M. E. Kühlbrandt traite des tapis orientaux de l'„église noire" de Braşov (Kronstadt), en donnant la reproduction des principales pièces. M. G. Vâlsan s'occupe de la vallée supérieure de la Prahova (belles phototypies). Il prévoit que, eu égard à la situation des ports danubiens, la vallée de Predeal perdra au profit de celle du Buzău, après avoir pris la place de celle de la Dâmboviţa (par Bran). M. Karadja analyse le voyage d'exploration en Transylvanie du géologue D. T. Ansted, **A short trip in Hungary and Transylvania in the spring of 1826,** Londres 1862): on vendait des pièces de mosaïque à Grădişte, sur les ruines de Sarmisagéthousa. M. Arpad Buday relève l'importance de la péninsule balcanique dans l'antiquité, le Nord remplaçant à l'époque romaine comme facteur d'initiative le Péloponnèse. Les caravanes mettent en valeur des régions jusque là isolées. Une synthèse religeuse se produit dont les traces subsistent encore.

Puis M. Kôs étudie la population magyare calvine de l'angle du Kalotaszeg; à côté il y a des catholiques d'un autre type. La région a une importance spéciale au point de vue de l'art populaire: il ressemble à celui des Roumains, dont l'apport ethnique existe aussi dans la formation de cette population qu'on reconnaît d'origine mélangée. Mais le coloris appartient aux traditions

www.dacoromanica.ro

artistiques magyares. En échange, sont roumaines les lignes de la sculpture en bois (voy. les croix de cimetières à la page 384). Le costume populaire serait-il vraiement asiatique, touranien? J'en doute fort.

* * *

Les beaux encadrements en pierre des fenêtres du couvent olténien de Cozia (XIV-e siècle), avec leurs rinceaux, leurs rosaces, leurs fleurs de lis, leurs aigles bicéphales et leurs paons afrontés sont rendus dans l'article de M. J. B. Georgescu, de la revue roumaine **Năzuinţa** de Craiova (octobre-novembre 1924); ou trouvera aussi les arcades et les colonnettes tordues qui appartiennent à l'église primitive.

Je crois que la peinture du pronaos, assez faiblement reproduite, est de la même époque, et pas de celle de Brâncoveanu (fin du XVII-e siècle). Belle reproduction de l'„épitaphion" du même couvent.

Les colonnes de la „préskomidie" (à gauche de l'autel) ont une forme qui n'est guère celle usitée au moment de la restauration: les chapiteaux ornés de rosettes s'appuient sur une base qui elle-même se continue par un faux chapiteau orné.

* * *

Dans le **Byzantion**, M. C. Marinescu publie l'acte par lequel Michel Paléologue assurait des revenus à l'impératrice Constance de Nicée, si elle revient d'Occident en pays byzantin, ainsi que quelques documents complémentaires **(Du nouveau sur, Constance de Hohenstaufen, *impératrice* de Nicée).** Ces matériaux sont accompagnés d'une notice très bien informée et alerte. La lettre d'Andronic II Paléologue au roi d'Aragon a surtout une valeur ou e particulière. Deux facsimilés accompagnent l'étude.

* * *

Le Νέος Ἑλληνομνήμων (XVIII, 2-3) donne l'inscription de l'église de Mésembrie (1609) (fondateur: Théotoki Kappadouka), celle qui se lit sur le tombeau de Mathieu Cantacuzène Paléologue (1481, novembre). On sait que, un siècle plus tard, le riche et puissant Michel Cantacuzène fut exécuté par les Turcs à Anchiale, localité voisine, dans son château. Une inscription de 1588 à Velvendo. Un catalogue des localités moréotes sous la do-

www.dacoromanica.ro

mination de Venise (beaucoup de fautes d'impression). Des actes du XVII-e siècle sur les Juifs de Corfou (même observation). De même des documents vénitiens sur Athènes un peu plus tard. Des notes sur la colonie grecque et roumaine de Pesth et de Vienne. Les notices publiées à la page 306 viennent d'un prêtre de Famagouste en Chypre.

* * *

Dans la **Slavonic Review**, III, 8, M. Seton-Watson termine sa large étude sur „la Transylvanie au XIX-e siècle". Quelques notes sur les légendes roumaines par M. Marc Beza (la lune dans la poésie populaire des Roumains). M. Low rappelle l'oeuvre de l'abbé Fortis pour la première connaissance de la ballade serbe en Occident (c'est par lui que la chanson d'Assan-Aga fut d'abord connue dans une version morlaque, aussitôt traduite en vers anglais par Walter Scott lui-même). Quelques notes par M. Jobson sur l'Albanie. Des rapports diplomatiques russes de Londres en 1875-7 sont publiés par M. Seton-Watson.

* * *

Sous le titre *Genova ai delegati della conferenza internazionale*, 1922, la Mairie de Gênes a publié un admirable album présentant les principales richesses d'histoire et d'art de cette magnifique cité, jadis une République dont le drapeau flottait jusqu'aux gorges du Caucase.

Certaines de ces belles planches regardent aussi l'Orient européen ou asiatique. On peut voir la fresque du XVI-e siècle qui représente le transfert des reliques de S. Nicolas de Myrrhe à Gênes, celle, de Tavarone, qui prétend rendre la prise de Jérusalem grâce à une machine inventée par le Génois Guillaume Embriaco, une troisième, du même Palais Adorno et par le même maître, avec le vase d'émeraude pris par ce bourgeois à la ville de Césarée (le vase lui-même, en rapport avec la légende du Graal, y est ajouté). Il y a une parfaite reproduction de la charte accordée, en 1104, aux Génois par le roi de Jérusalem Baudouin, celle de la plaque murée dans l'église du Saint Sépulcre, mentionnant ces privilèges, celle de l'acte accordé aux mêmes par le marquis de Tortose en 1149. On y trouvera aussi le privilège de Bohémond II d'Antioche, daté 1169. Très remarquable la fresque du XIII-e siècle repré-

www.dacoromanica.ro

sentant S. Georges dans l'église cathédrale: c'est un travail byzantin tout pur, d'une belle allure. Le roi de Majorque octroie en 1188 un acte de grâce, rédigé en arabe, avec la traduction latine au-dessous. Parmi les plus belles étoffes byzantines se range le pallium donné à l'église de S. Laurent à Gênes par un allié, Michel Paléologue, restitué à Constantinople. L'abbaye des Doria à S. Fruttuoso de Portofino a un profil pareil à celui des couvents roumains du XIV-e siècle. Un des rares documents arméniens dont on eût donné le facsimilé est le diplôme du roi Léon III, en 1228. A côté des objets byzantins déjà menttionnés se place la croix transportée à Gênes par les Zaccaria, conquérants de Phocée, au commencement du XIV-e siècle. Des dessins montrent la puissance des murs du château de S. Élie à Soldaïa, sur le haut roc au chemin en serpentine (cf. ceux de l'Akkerman, de la Cetatea-Albă des Roumains). Une nouvelle fresque, du XVI-e siècle, présente des réclamations faites en 1316 devant l'empereur de Trébizonde (Carlone, le peintre, y a introduit un Turc; l'empereur lui-même paraît en Sultan). Une carte du XVII-e siècle donne l'île de Chio en relief. Et une autre fresque, de Semino, rend la prise de possession de Famagouste par les Génois en 1373. Les «turqueries» réapparaissent dans la conquête de l'île de Gerbe en 1388, ouvrage dû à Tavarone. Un autre a représenté l'expédition de Charles V contre les Barbaresques. Notons aussi la confirmation des privilèges génois par le Sultan Ahmed en 1613, celle accordée par Mohammed IV en 1666, lorsque Gênes avait repris contact avec ce monde ottoman, celle d'un Sultan maroquin du XVIII-e siècle.

* * *

Michel Gavrilovitsch, qui vient de s'éteindre à Londres, où il remplissait les fonctions de ministre plénipotentiaire de Yougoslavie, était un historien de mérite. Après des études sérieuses à Paris, où il publia des documents français en compagnie du Roumain Teodoru et d'autres collègues, il s'occupa constamment de l'histoire politique de la Serbie moderne. Son ouvrage d'ensemble sur Miloch Obrénovitsch est hautement estimé. Tout récemment il s'occupait dans la **Slavonic Review** des premières relations diplomatiques entre l'Angleterre et son pays.

* * *

www.dacoromanica.ro

M. Bernard Leib publie „Deux inédits byzantins sur les azymes au début du XII-e siècle". Une riche bibliographie précède une étude préparatoire très soignée, qui montre un long travail approfondi.

* * *

Des notes, exactes, sur l'„art roumain" par M. Lucien Miron (Monty de Rézé) dans la „Nouvelle Revue", LXXIV, no. 297. Beaucoup de points de vue nouveaux et ingénieux. L'auteur a visité lui-même les monuments qu'il décrit. Il critique sévèrement les „mutilations" des „restaurateurs". Quelques erreurs de noms fâcheuses.

* * *

Dans une brochure parue à Jassy, M. P. Constantinescu-Iaşi expose le rôle des libéraux roumains dans la libération de la Bulgarie (**Liberalii români şi vechi revoluţionari bulgari**). L'auteur s'appuie sur des ouvrages bulgares plus récents, qu'il met en rapport avec les notes du roi Charles de Roumanie.

* * *

L'ouvrage de M. Vladan Géorgévitsch sur «Le Monténégro et l'Autriche, 1814-1894», publié par l'Académie de Belgrade, est surtout précieux pour la seconde moitié du XIX-e siècle.

* * *

Dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*. M. F.-L. Ganshof oppose à la thèse de M. Halphen, qui réduit la valeur historique de la Vie d'Éginhard, une argumentation tendant à en relever l'importance.

M. Ganshof croit aussi à la cession des Lieux Saints à Charlemagne par Haroun-al-Rachid. Contre notre opinion, il se vaut du manque des renseignements pour infirmer la théorie de l'inféodation par le drapeau et il observe que dans le texte contemporain il s'agit d'un envoi du patriarche et pas du caliphe. Or, le dernier pouvait se servir du premier. Et, si les Turcs ont eu des *flambularli*, des *sandschaks*, où ailleurs que chez les Arabes ont-ils dû en prendre l'idée ?

Nous ne pourrons pas croire, non plus, que l'Empire de Charlemagne eût été reconnu à Byzance, et ceci malgré une tardive et passagère mention dans Théophane.

N. Iorga

---

www.dacoromanica.ro